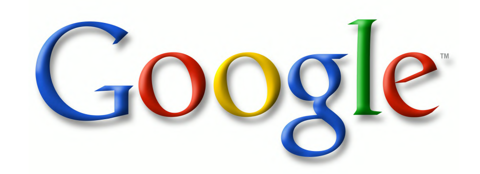
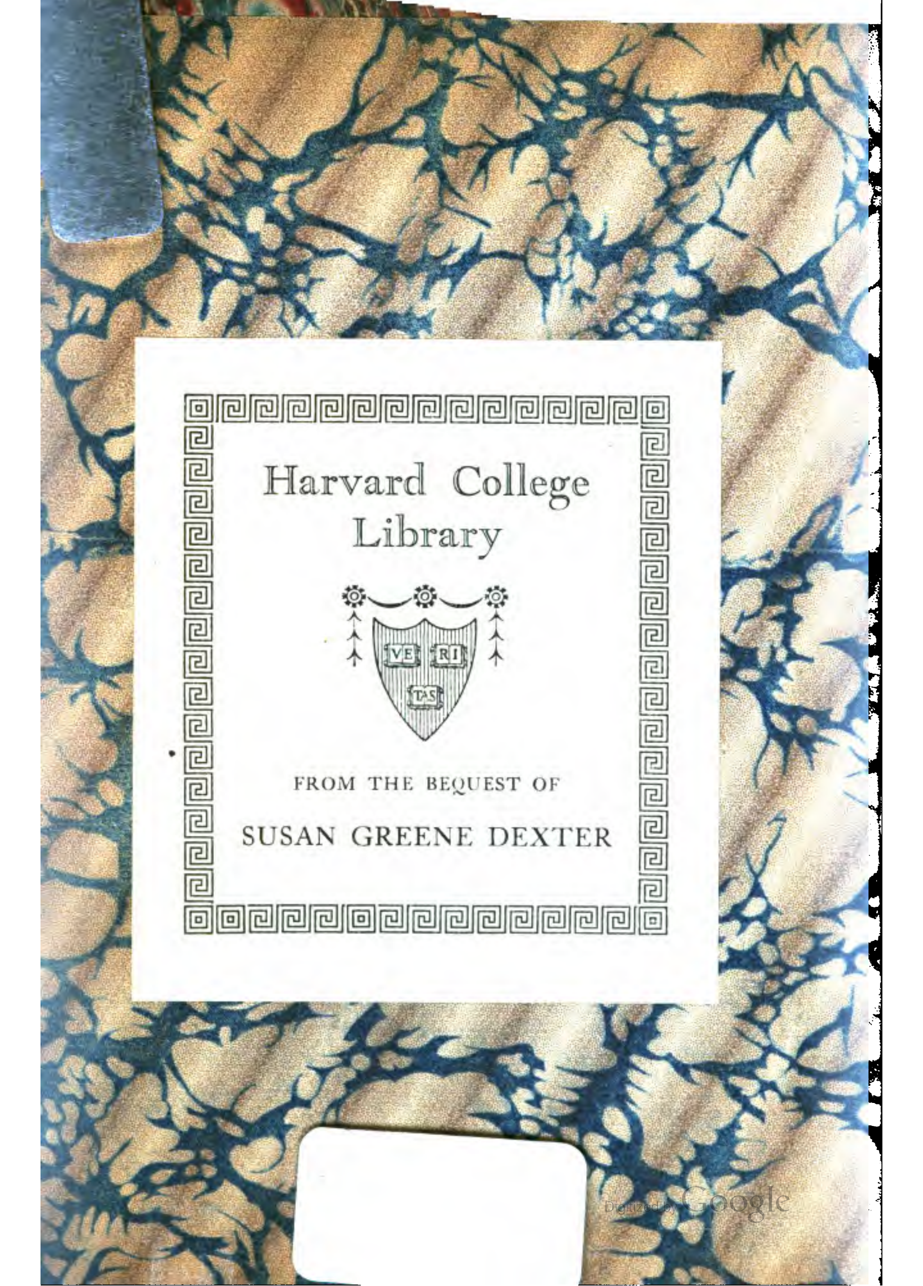





Harvard College
Library
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
SUSAN GREENE DEXTER
Digitized by Google



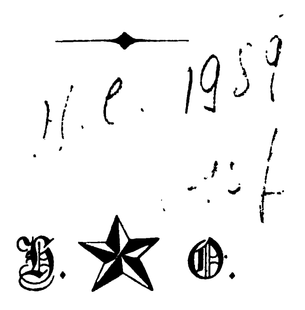
PIERRE PATIENT

Il a été tiré de cet ouvrage
SOIXANTE *exemplaires numérotés sur papier de Hollande*
et DIX *exemplaires sur papier de Chine.*

Pierre Patient

par

LÉON CLADEL



HENRY ORIOL, ÉDITEUR

11, rue Bertin-Poirée, 11

PARIS

—

M DCCC LXXXIII

PRÉFACE

Être jeune, n'avoir dans son court passé de quatre ou cinq ans rien qui vous désigne à l'attention du public, ni scandales prémédités, ni succès précoces, n'avoir volé aucune lettre compromettante pour les gens qu'on hait, n'avoir jamais concouru aux prix de l'Académie et au moment où les plieuses brochent votre premier volume, venir planter son nom, accrocher ses idées en tête d'une œuvre écrite par un des maîtres de la littérature, un de ceux qui ont fouillé notre langue comme les ciseleurs florentins fouillaient leurs bijoux :

Tel est mon cas.

Être choisi par Léon Cladel pour écrire la préface de *Pierre Patient* doit enorgueillir ou effrayer un débutant.

Dût ma franchise scandaliser les bons vieux qui se prosternent devant les idoles aux pieds d'or, je déclare hardiment que la besogne ne m'effraie pas et que je me sens pousser au cœur un germe d'orgueil que je ne cherche pas à dissimuler. Oui, j'éprouve une satisfaction que j'étale avec complaisance aux yeux de ceux qui raillent les jeunes, nient la foi ardente dans la littérature et élargissent les coudes pour empêcher de passer la génération qui se lève — les Fous ! —

Ecrire cette préface est pour moi un honneur.

Cet honneur grand, je le dois à des dispositions naturelles qu'il m'agrée de me reconnaître, à ma franchise méridionale, bruyante quelquefois, brutale, vraie, sincère toujours et à un amour natif pour deux choses que les bons esprits unissent dans une même pensée : la littérature et la République. Voilà ce qui m'a valu l'amitié, l'affection indulgente et paternelle de celui qui écrivit autrefois ce volume sur la même table où d'autres, devenus célèbres, ignorés alors, ébauchaient des discours fameux, point de départ d'étonnantes fortunes

politiques servies par des circonstances extraordinaires.

Antithèse remarquable ! Ce livre date des jours où résonnèrent les premiers cris de révolte de ce grand tribun qui, après avoir été la personnification bruyante du réveil national se fit l'organisateur d'un misérable système de flouerie électorale et de mensonge public poussé jusqu'à la gredinerie parlementaire, système qui, malheureusement, a fait souche nombreuse. Depuis ce temps l'auteur de *Pierre Patient*, lui, est toujours resté égal d'opinions et de croyances, ne reculant pas d'une idée au milieu des enrichissements sans exemple ; tandis que d'autres descendaient à la fortune, il restait seul, refusant de suivre la pléiade dont il faisait partie et qui s'est ruée au pouvoir avec des fringales de jouissances. A l'époque où Léon Cladel écrivit *Pierre Patient*, il s'engageait à peine dans la mêlée un drapeau politique d'une main, une plume de l'autre, et nous lui devons cet hommage, c'est qu'il ne les a jamais abaissés ni devant le despotisme triomphant, ni devant la flagornerie victorieuse. A l'époque où le vent du pouvoir a fait plier

l'échine à charnière de tant de contemporains, on éprouve une joie en regardant cet athlète de la probité politique et de la beauté littéraire, debout, au milieu de tant de débris, de tant d'abaissements, de tant de chutes.

* * *

C'était un soir de l'hiver dernier, chez Cladel. Je jouais à cache-cache avec ses petites filles nombreuses qui forment la charmante République en miniature de la villa d'Aigremont à Sèvres, retraite paisible de l'écrivain et où sous les commandements d'une capricieuse de quatre ans ayant ses trois sœurs pour ministres, renversant toutes les conventions du régime parlementaire, tout le monde régnant, chacun gouvernant, mettant fin à des interpellations incommodes par de gros baisers d'enfants, on jetait bas les ministères et les tasses de thé en pâte de Sèvres dont la fabrique est proche, on chassait le pouvoir au chant du refrain virginal :

> Nous n'irons plus au bois...
> Les lauriers sont coupés.

Léon Cladel me demanda d'écrire cette pré-

face-ci, je le questionnai simplement par un étonné :

— Que dirais-je ?

— Ce que vous voudrez ! répondit-il.

J'acceptai sans hésiter. Cladel n'étant ni un ministre, ni un directeur de gazette à combinaisons financières, mais tout simplement un écrivain de grand talent, je pouvais par conséquent dire toute mon admiration pour l'homme et pour l'œuvre, je le pouvais à cœur ouvert, sans arrière-pensée, sans encourir de la part des bons confrères d'une boutique de l'autre rive le reproche de faire la courbette, de me baisser pour ramasser la récompense, hochet, galons ou or en barre. J'acceptai, laissant venir le jour où les nécessités d'un tirage précipité m'obligent à livrer au courant de la plume les quelques détails recueillis dans les conversations des planteurs d'idées, des vendeurs de phrases ou au coin des préfaces oubliées, et aussi fond des colonnes des vieux journaux que nous sommes un si petit nombre à consulter dans cette merveilleuse bibliothèque nationale, véritable palais des mille et une nuits, où revivent les grandes jour-



nées d'autrefois, où renaissent les angoisses disparues, où nous avons appris le respect de quelques-uns et le mépris ineffaçable de beaucoup. C'est là, dans cet amas de documents — unique trésor au monde — que nous avons vécu les luttes d'il y a vingt ans et que nous avons compris de quelle duperie polissonne notre génération était la victime.

Quoi! voilà ce qu'on nous avait promis et voilà ce que l'on nous donne!

A l'époque où *Pierre Patient* fut écrit, que d'espérances pour la République?

Au moment où l'œuvre paraît pour la première fois sous la forme du livre que de déceptions pour la France!...

Quoi, ce grand orateur roulant son éloquence tonnante dans le quartier latin, entraînant la jeunesse, excitant les hommes mûrs, ravivant les vieillards, quoi, celui qu'on compare à Danton ou mieux à Mirabeau, en qui on avait mis la confiance suprême, celui-là a fini par devenir un temporisateur vulgaire, achetant le dévouement, domptant les cœurs, énervant les courages, émasculant les plus vigoureux, chloroformant les consciences et

déchirant de ses grosses mains lassées le programme hardi, autour duquel tout une génération de vaillants s'était rangée !

Quoi, cet orateur-ci, débutant à côté de l'autre avec des qualités moindres mais soutenu par les mêmes encouragements, n'a abouti qu'à l'anémie oratoire, se rattachant dans sa chute aux théories de l'empire en décadence et venant, pneumonique, débiter des fadaises de salon d'une bouche en cul de poule empâtée par la guimauve et le jujube !

Quoi, cet écrivain fougueux qui se cabrait contre le pouvoir, qui semblait devoir tenir haut la plume redoutée du journalisme probe, s'est plié aux rôles de garçon de banque, allant chercher le mot d'ordre chez un capitaliste véreux ou chez un spéculateur taré qui se livre aux opérations de Bourse, pêchant dans le trouble causé par un *Premier-Paris* habilement exploité et fait sur commande !

Quoi, cet autre, auteur dramatique sur qui l'on avait droit de compter, s'est relégué lui-même dans le fond d'une arrière-boutique cassant les beaux vers du Poète pour s'en faire de petits jouets difformes, remplaçant les

chants mâles du génie par de vieux airs de mirliton ! Pour lui, le luth n'est plus qu'une flûte en fer blanc achetée un sou sur le boulevard et sur laquelle il joue les vieux pont-neufs des pitres de la foire au pain d'épice en se donnant des poses de Dieu Olympien, quelque chose comme un moineau tenant dans ses pattes des allumettes chimiques et imitant l'aigle portant dans ses serres la foudre de Jupiter !

Quoi ! tous ceux qui jadis poussaient des cris de bataille en sont réduits à drainer les chefs-d'œuvre pour trouver une idée, une expression même qu'ils empaquettent dans une prose lourde rééditée à plusieurs éditions et que des thuriféraires, payés à la journée, imposent aux grossiers ignorants par le jeu réglé de leurs coups d'encensoir !

De tous ces élans généreux, de ces beaux jours de luttes il reste deux ou trois combattants restés fidèles à leurs convictions premières, conservant, rivée à leur poignet solide, une plume qui ne sait pas fléchir.

Aussi comme ils ont été ridiculisés, méprisés, honnis ! comme les habiles lèvent les épaules en les voyant! jugez donc; des gens qui ont

conservé le cœur haut et la tête ferme quand d'autres faiblissaient de l'âme et s'inclinaient du cerveau, des écrivains qui ont refusé de laisser distribuer leurs ouvrages en feuillets détachés avec les prospectus, les bulletins financiers et les réclames pour la pommade d'arlequin — quelle pitié ! — parlez-leur des faiseurs, des brocanteurs, des vidés et des poètes hystériques pour qui la Muse n'est qu'une marionnette qu'ils attachent au bout d'une ficelle et qu'ils font danser devant le public des crevés en chantant des couplets insipides sur des airs de beuglants. Les grands sentiments, les nobles pensées, les idées généreuses, l'indépendance, le respect de la forme ! allons donc ! fadaises et sentimentalités que tout cela ! la littérature pour eux n'est plus qu'un métier ; la poésie une réclame, et Pégase un vieux cheval fourbu à qui ils ont arraché les ailes et qu'ils font marcher au manège pendant qu'ils tournent la manivelle en sifflant de vieilles rengaines, s'accompagnant de l'orgue de barbarie !

De la pléiade des irréconciliables, voilà ce qui nous reste....

Dérision !

*
* *

Léon Cladel peut être fier en regardant ce que sont devenus ceux avec qui il a débuté. Il est demeuré lui, le révolutionnaire dans le fond des idées, dans la forme des phrases, lapidaire et artiste, plantant un bonnet phrygien sur la syntaxe en criant aux diseurs de rien, aux chanteurs époumonnés :

— Halte-là ! on ne passe pas !

Oh ! je comprends, il vous effraie mes mignons de couchette; sa rudesse, sa franchise font peur à votre talent de pacotille, à votre littérature de quatre sous, à votre poésie de camelote ; que voulez-vous, il faut en prendre votre parti ! il vient toujours un moment où la sincérité littéraire triomphe de ces réputations surfaites composées de badauderie et de cabotinage.

Pendant que vous vous amusiez à courir les chevaux dressés pour les jeux vulgaires et à percer les cercles de papier pour amuser la foule, il continuait son œuvre obéissant à la même pensée esthétique.

Pierre Patient fut le second roman de Léon

Cladel ; il l'écrivit en plein empire à cette époque corrompue, corruptrice, où le pouvoir essayait de baillonner la pensée libre, d'écraser les plumes indépendantes assez osées pour abandonner l'oppoponax et la poudre de riz et pour s'aventurer dans les hautes questions de la Morale et de la Sociale.

C'est l'histoire du frère cadet de Jacques Bonhomme que celle de ce vaillant ouvrier ayant lu Jean-Jacques, médité Proudhon, mélancolique, un peu raisonneur, mais toujours bon, généreux, ayant de dures réponses pour les abus de cette époque où tout est à l'avachissement, tout, depuis le haut jusqu'au milieu de l'échelle sociale ; depuis ce maréchal qui oublie dans les orgies de toute sorte et de tout sexe les assassinats qu'il a commandés au 2 décembre, depuis cet évêque libertin, sportman et viveur qui donne ses rendez-vous du haut de la chaire des Tuileries, jusqu'à ce juge de la cour suprême pourvoyeur de la couche impériale, qui, la nuit, conduit des maîtresses à l'empereur et le jour des républicains à Sainte-Pélagie ; avachissement partout, vous dis-je, parmi ce monde de la haute où les

hommes sont tous paillards et les femmes, dans l'ensemble, toutes catins !

Ce Pierre Patient est bâti de telle sorte, Cladel lui a planté le cœur de telle façon, qu'on est obligé de se découvrir devant cette blouse portée avec tant de dignité et l'on est fier de saluer ce bourgeron pendant que la crosse, le sabre et la toge sont éclaboussés par les eaux des cuvettes du palais. Oh! il est de race, le brave Patient, sa main est calleuse, durcie par le labeur; mais vous la pouvez serrer sans crainte, allez, c'est celle d'un intrépide qui couve en lui un acte de héros! Pierre dans ses longues confidences aborde la question sociale, cette conséquence inévitable, inéluctable de la Révolution française ; cette Sociale niée par les engraissés, les satisfaits et les exploiteurs des minces salaires, mais qui s'impose, entendez-vous, et qui fera éclater votre vieille machine, si vous la voulez comprimer davantage.

Dans ce silence de l'empire où les consciences étaient muettes, où l'on entendait seulement l'archet d'Offenbach, conduisant la bacchanale, Cladel, jeune, ardent, passionné, fait vibrer un beau jour les mots Devoir, Patrie qu'on

avait désappris à prononcer depuis si longtemps, il lance ces grandes idées que le bandit avait toutes violées. L'écrivain parle de ceux qui moururent pour la Liberté à une époque où la Liberté n'est plus qu'une maritorne de bas étage couverte d'une vieille toge déchirée et portant aux flancs un sabre fourbu qui avait servi pour le crime ; il flétrit le parjure à l'heure où il est tout-puissant, où tous ceux qui veulent dominer se prostituent et où le sacrilège est triomphant, où le peuple est calomnié par les hôtes de la porcherie impériale ; alors Cladel fait redresser la tête à son héros qui dit bien en face à tous ces avachis du corps, ces délabrés de l'âme :

— Nous ne sommes ni des tigres comme vous le pensez, ni des moutons comme vous le croyez, nous sommes des hommes ! nous sommes les fils de ceux-là, qui aux grandes journées de l'épopée nationale ont fait la France respectée, glorieuse, libre !

Et, dans des parenthèses ouvertes à deux battants, il nous retrace à larges traits quelques-unes des périodes grandioses de notre révolution d'où nous venons, où nous vou-

lons revenir; il paraphrase ces dates fameuses, 89 et 93, ces chiffres qui flamboient au milieu de nos événements comme des phares étincelants, nous montrant le chemin des libertés et nous aidant à éviter les écueils des réactions qui se cachent. Il nous dit les mots sublimes d'amour, de fraternité à l'heure même où les soldats fusillent sans pitié, au Creusot, les ouvriers qui veulent résister aux exploiteurs des grandes compagnies qui leur marchandent la bouchée de pain gagnée par quatorze heures de travail dans les entrailles des montagnes de houille, dont la poussière use les poumons et la vie.

Dans l'âme altière de son faubourien, Léon Cladel place les saintes haines traditionnelles du martyr contre son bourreau. Ce martyr de la grande religion, toujours vaincu par la force, repoussé par la violence, écrasé et abattu qui doit fatalement se lever à la fin, exaspéré, furieux.

Il fait de Pierre un studieux, un rêveur; inévitablement en lui ouvrant le livre de la science il en fait un mécontent, il le crée comme il le dit lui-même « républicain d'ins-

tinct, socialiste de raison. » Comment en effet une âme droite, généreuse, ne se révolterait-elle pas en ouvrant le livre de la science sociale qui donne le bonheur pour tous tandis que nous voyons, même à l'heure actuelle, la plus grande partie, la meilleure du genre, l'ouvrier proscrit, chassé de la salle du festin où se repaît la foule des capitalistes, vrais maîtres de notre société difforme qui ne tient plus en équilibre que par l'audace et la routine, et que le premier coup d'épaule du peuple renversera de façon définitive à sa prochaine révolte, si vous poussez le peuple jusque-là !

L'auteur éclaire pourtant l'âme troublée de son héros de quelques rayons de poésies et qui tombant là mettent à jour les hautes aspirations qui se cachent dans toute âme de plébéien. De ce cœur battant sous la toile blanche, Cladel nous en fait compter les palpitations pour l'art et les joies immatérielles. Par un mélange naturel de la méditation, du rêve, de la réalité, il nous ramène dans la moralité même de son sujet quand Pierre Patient, en face de la statue de la Liberté, se demande pourquoi la fière déesse tient toujours un

glaive, si ce n'est pour le plonger dans les entrailles des despotes. Il évoque alors les journées de 93 où un peuple supprime un homme coupable, le sacrifiant au salut de la République. Terrible pensée en face même du trabucaire couronné que l'histoire surnommera sûrement le Honteux et qui régnait alors ; terrible conclusion surtout que celle qui termine le livre et où il est posé en principe que :

« *Les hommes ont leurs destins; qu'un grand acte s'accomplisse et stupéfie le monde inquiet d'être subitement délivré de certaines étreintes, que Pierre Patient exerce, aujourd'hui ou demain, ce qu'il appelle son devoir et son droit de justicier, je n'en serai nullement étonné : je m'y attends. Il est forgé le glaive rédempteur, et peut-être, ainsi que celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde, et comme en une gaîne, dans le cœur infâme de César.* »

Ils durent battre de la paupière pour ne pas lire cette phrase, tous les sous-bandits tombés dans la peau de pitres qui soutenaient le gouvernement malpropre dont la France subissait les honteuses promiscuités.

Ce cri d'une conscience honnête dut certes

troubler les fêtes spentriennes de tous ces jouisseurs sceptiques et corrompus jusqu'aux moelles et nous les verrons au Sénat, au Corps législatif s'ameuter contre l'œuvre, contre cette page irritée avec un acharnement de borgne, s'imaginant qu'ils vont arrêter le soleil en fermant leur œil, Josués de contrebande poussant contre ce livre des cris indignés qui s'étranglaient dans leurs gosiers séchés par la peur.

Craintes superflues, agitations vaines, le poignard de Brutus ne voulut même pas de cette victime indigne d'un héros et c'est le Fléau, aux sombres régiments, qui devait le chasser de France, en déshonorant à tout jamais le nom de cet empereur fauve !

*
* *

Le roman était écrit, c'était bien; mais écrire un ouvrage de valeur est une chose bien secondaire, à la portée de tous les hommes de talent; le principal était de lui faire voir le jour. Pas un libraire ne se rencontra alors pour publier cette œuvre de combat, forgée

b

par la main tremblante de colère d'un républicain poussant son cri de révolte. Les hasards des relations amenèrent Cladel dans les bureaux de rédaction de l'*Europe de Francfort*, journal alors célèbre rédigé en France, publié en Allemagne, arrivant à toute vapeur à Paris et où un groupe d'irréconciliables, comme on disait à l'époque, tirait sur l'Empire à travers les meurtrières d'une imprimerie de la ville libre. Le directeur était le fameux Ganesco, moldo-valaque un peu aventurier, un peu individu de génie, homme politique à coup sûr et qui avait su réunir pour l'opposition une rédaction toute de jeunes qui devaient s'illustrer plus tard. Qu'il me suffise de nommer en passant Gambetta, chargé du compte rendu des Chambres ; Ranc, traitant la politique générale ; Spuller remplissait à lui seul toute la feuille les jours où l'on était à court de copie ; Floquet rendait compte des tribunaux; Castagnary publiait ses premières chroniques d'art ; Léon Cladel rédigeait les échos littéraires sous le pseudonyme d'*Omikron*.

Qu'ils étaient jeunes ! qu'ils étaient gais, ces hommes presque imberbes, ces politiciens

dont les rêves mal fixés entrevoyaient seulement une aube de liberté dont ils étaient les champions résolus, sans arrière-pensée alors et marchant le cœur sur la main, se serrant les coudes, ils menaçaient l'Empire au sortir de la brasserie en chantant quelque refrain joyeux qui faisait retentir le vieux quartier latin. C'était l'époque où Gambetta se souvenant de son origine italienne, traçait sur le coin des buvards des sonnets et des vers. Réunissant dans une pensée commune les amis du jour, il composait ce quatrain qui nous est revenu :

Si jamais j'étais un margrave,
J'aurais un superbe castel
Où logeraient Spuller le brave,
Castagnary, Floquet, Cladel,
Rrranc !...

Cela se chantait, paraît-il, sur l'air d'une scie d'atelier. Eclats de rire vite brisés, gaîtés disparues, amitiés effacées ! Tout cela s'est abîmé au milieu des luttes de la politique.

C'est à l'*Europe de Francfort* que Léon Cladel glissa *Pierre Patient*, qui parut en feuilleton avec cette annonce anonyme qui fut

dictée par Gambetta lui-même à Emmanuel Durand, rédacteur du journal, et qui mourut peu de temps après phtisique à Alexandrie :

« *L'Europe commence aujourd'hui un roman inédit*, Pierre Patient, *dû à une plume jeune et vaillante que la lutte encourage et fortifie. L'œuvre que nous publions appartient à cette école qui, sans dédaigner la forme, ne lui sacrifie pas la solidité de la pensée. Au lieu de chercher à plaire et à amuser à tout prix même au détriment de la saine morale, l'auteur croit au contraire qu'il convient de donner la préférence et le premier rang aux sentiments politiques moraux et philosophiques qui animent es personnages mis en scène.*

» *Cette école a nos sympathies parce qu'elle est la seule vraie et qu'elle s'inspire aux pures et puissantes sources de la révolution française.* »

Les dernières pages venaient d'être à peine publiées que la nouvelle de l'assassinat de Lincoln arriva en France. L'empereur voyageait à ce moment en Algérie; content, heureux au milieu de la soldatesque qui avait érigé le brigandage et la rapine en bureaux arabes. L'impératrice était régente et partageait son temps entre la présidence du

Conseil et les réunions des couturières d'où devait sortir l'invention de la crinoline.

Sitôt que le « crime » fut connu, les coquins de la clique canaille qui gouvernaient la France s'émurent, tous tremblaient pour leur crédit, pour leurs biens, pour leurs positions et leurs traitements.

Les journaux à la solde de la grosse caisse impériale, fidèles à la tactique ordinaire, voulurent rendre les travailleurs de l'opposition solidaires avec le meurtrier du président américain. Le journal *le Pays*, qui déjà n'était pas en retard quand il fallait dénoncer un ennemi, publia deux longs articles de tête sous la signature de M. Grandguillot, où il était prouvé que Pierre Patient faisait l'apologie de l'assassinat.

Voici la dénonciation :

« *Cela s'écrit, cela s'imprime, cela se publie, cela est mis en circulation ; mais qu on ne s'y méprenne pas, si ces odieuses et impies déclarations peuvent encore nous inspirer un dégoût passager, elles ne nous causent aucune inquiétude.*

» *Nous avons trop le respect de nous-mêmes, trop la conscience de notre temps et de notre pays pour*

n'être pas profondément convaincu que de pareilles doctrines sont repoussées avec indignation et mépris par tous ceux qui, sans exception aucune, et à un titre quelconque, sont allés s'inscrire chez M. Bigelow (ambassadeur américain).

» *L'assassinat politique, crime excusable par delà l'Atlantique, n'est pas et ne pourrait être aux yeux de personne « une vertu austère » en Europe. L'assassinat n'est pas et ne sera jamais une question de latitude.*

» *Allant plus loin, nous n'hésiterons pas à dire, qu'à notre sens, la bonne foi du journal l'*Europe de Francfort, *coupable d'avoir publié une pareille étude, a dû évidemment être surprise.*

» *Nous n'en voulons pour preuve que le nom de son rédacteur en chef, M. Gregory Ganesco, qui déclare régulièrement, de mois en mois, n'avoir jamais reçu ni accepté des leçons que des Fiquelmont et des Humbold; M. Gregory Ganesco, en outre, est en polémique réglée et courtoise avec MM. de la Guéronnière, Emile de Girardin; il est au mieux avec la télégraphie Havas, qui met une complaisance inimaginable à nous signaler le moindre filet de son très énigmatique journal; ce n'est pas en pareille compagnie, on en conviendra, qu'il siérait de prêcher sincèrement et au grand jour le couteau de Ravaillac, la machine infernale à la*

Cadoudal et à la Fieschi, la bombe à l'Orsini et le révolver à la Booth..»

Le résultat de cette dénonciation ne se fit pas longtemps attendre.

Les ministres se réunirent en Conseil extraordinaire et le lendemain *le Moniteur* publiait le décret suivant :

Le ministre secrétaire d'Etat du département de l'intérieur.

*Vu le numéro de l'*Europe de Francfort, *en date du 4 mai 1865, lequel contient, à la première page, à la suite d'un feuilleton intitulé* Pierre Patient, *commençant par ces mots : « ce ne fut pas sans peine » et finissant par ceux-ci « je m'y attends. »*

Considérant que l'auteur de ce feuilleton développe la théorie et fait l'apologie de l'assassinat politique.

Considérant que cet article, publié dans un journal étranger, bien qu'il soulève la réprobation publique, échappe néanmoins à la réprobation des lois pénales.

Arrête :

Article premier. — L'entrée du territoire de

*l'Empire est interdite au journal l'*Europe de Francfort, *jusqu'à nouvel ordre.*

Art. 2. — Le préfet de police, chargé de la direction générale de la sûreté publique, annoncera l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris le 6 mai 1865.

LA VALETTE.

Ce décret, qui aurait bien dû être signé au masculin, ne suffisait pas !

La loi contre la presse ne punissait pas alors les délits commis à l'étranger, elle se rattrapait, il est vrai, sur les délits commis à l'intérieur. Les nobles cœurs du Sénat et du Corps législatif s'émurent ; grâce à un vote d'urgence, une loi fut proposée, votée au milieu des cris d'indignation de ces âmes chastes, de ces esprits d'une pureté sur laquelle nul n'a jamais pu se prononcer, et en face du danger que faisait courir *Pierre Patient* à la bastringue impériale, les plats votants des deux Chambres, la basse et celle qui était au-dessous, fabriquèrent en vingt-quatre heures une loi qui poursuivait la pensée de l'écrivain, même au delà de la frontière et frappait de nombreux mois de prison, de pesantes amendes, l'auteur

assez inexpérimenté pour dire tout haut, même à l'étranger, sa façon de penser sur la décomposition morale dont le pouvoir, la cour et les courtisans donnaient le triste exemple.

On supprima donc le journal et la prose du romancier fut mise à l'index.

Alors il rima ; celui qui venait d'exciter les hommes contre un empereur émut leur pitié pour un âne.

Lisez :

MON ANE

Il avait sur l'échine une croix pour blason!
Poussif, galeux, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette, on le traînait, hélas! à la voirie,
Je l'achetai cent sous; il loge en ma maison.

Sa langue avec amour épile ma prairie
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon,
Sa croupe maintenant n'est plus endolorie.

A mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois,
Va; je te comblerai d'honneurs et de provende.

Moulin de la Lande en Quercy (Avril 1865).

Quelque dix-huit ans après, un grand poète de la langue d'Oc, Auguste Fourès, qui ne le cède en rien au félibre de Provence, Frédéri Mistral, et qui, loin d'être clérical et monarchiste, comme le solitaire de Maillane, est républicain radical, voire intransigeant, Auguste Fourès, le troubadour du Lauraguais, interpréta merveilleusement ces quatorze vers écrits en langue d'Oil :

Les voici traduits et non pas trahis !

MOUN AZE

(*Sounet revirat d'en Leon Cladel*).

Per soul blasoun abiò'no croux sur l'esqninal
Poussious, rougnous, courbut, sens pel et dent pouirido,
Vielho osso, l'escourjaire î anabo agi la vido.
Le croumpèri cinq francs; me demoro à l'oustal.

Sa lengo africo tound la miou prado flourido;
Soun uelh miralho albas et pelenc del ribal,
Sang del grand soulelh coulc, arroumecs e penjal;
Aro, le sieu rastel n'a pas cap de pugnido.

Costo el, t' a'n rire fort de trouneire, e puei, fresc,
Canto, trepo e me dits mai d'un mot pla bourdesc,
E sa narro me ven, d'aspic touto empregnado.

Moun aze, ten-te siau; chapo, bèu, dourmis, vai;
Vieu, gaujous, per mous prats e mous bosques. Me plai,
Ieu, de t'acoumoula d'ounous e de civado.

Castel n'au d'Ari, 10 de mars 1882.

Mais revenons aux sénateurs et députés du Batave. Depuis qu'ils avaient supprimé *l'Europe de Francfort*, personne n'avait relu l'œuvre de l'écrivain Montalbanais.

Hormis pourtant les lecteurs de LA RIVE GAUCHE que Rogeard, expulsé de France, continuait à publier à Bruxelles, l'auteur des *Propos de Labienus* s'était empressé, après la suppression de *l'Europe*, de demander à Cladel l'autorisation de publier dans la feuille proscrite le roman qui avait troublé la sérénité du pseudo-Bonaparte.

Récemment enfin un journal de tout jeunes gens eut l'idée excellente, il y a quelques mois, d'aller demander à Cladel la permission de publier en feuilleton l'ouvrage maudit par les puritains de l'empire, ils furent dévancés par l'auteur des *Va Nu-Pieds*, de l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs* et de *N'a-Qu'un-Œil* qui leur écrivit la lettre suivante, laquelle parut dans la NOUVELLE RIVE GAUCHE.

Nous recevons de notre éminent confrère Léon Cladel le cordial encouragement que voici :

« *Chers confrères*,

» *Votre* Nouvelle Rive gauche *me rappelle ma jeunesse et les temps de bravoure où l'on courait sus*

à l'Empire, tambours battant, clairons sonnant, et la plume croisée comme une baïonnette.

» *Avez-vous une collection de l'ancienne* Rive gauche *où je fis presque mes premières armes ?*

« *Si oui, reproduisez donc* Pierre Patient *que je n'ai jamais publié en librairie en France ni en Belgique, ni ailleurs. Vous avez d'ores et déjà mon autorisation pleine et entière.*

» *Bonne chance, mes jeunes amis, et bien à Vous !*

LÉON CLADEL

Sèvres, 7 décembre 1882.

Du journal au livre, il n'y a qu'un pas et le livre paraît aujourd'hui en volume avec ses inexpériences de jeunesse, sans retouches, mais aussi avec cette foi ardente dans la République, cet amour inébranlable pour la grande Marianne démocratique et sociale.

L'auteur n'a pas eu une ligne à retrancher, pas une idée à cacher, pas une déclaration à atténuer, et le livre date de vingt ans.

Quel exemple !

Quelle leçon !

* * *

Pierre Patient est plus qu'un livre de combat ; il répond de façon victorieuse à ceux qui

ont voulu voir dans Cladel seulement l'auteur du *Bouscassiè*, et de *La Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, le peintre si sûr des mœurs des paysans de l'Empire, lui refusant le droit de s'aventurer avec réussite dans le monde plus vaste de la psychologie, oubliant trop qu'un autre écrivain, Charles Baudelaire, avait écrit, en tête des *Martyrs Ridicules*, le premier roman de Cladel, ces lignes :

« *La pénétration psychologique de M. Cladel est très grande, c'est là sa forte qualité; son art, minutieux et brutal, turbulent et enfiévré, se restreindra plas tard dans une forme plus sévère et plus froide qui mettra ses qualités morales en plus vive lumière, plus à nu.* »

Le critique amer, Louis Veuillot, de son côté, dans un *Premier-Paris*, reproduit en tête de LA FÊTE VOTIVE DE SAINT-BARTHOLOMÉE PORTE-GLAIVE, avait dit d'autre part :

« *Un écrivain, M. Léon Cladel, nous le dépeint (le paysan) par des traits que La Bruyère pourrait avouer et même envier, car ils vont plus au fond. M. Duruy a décoré beaucoup de gens de lettres qui n'écriront jamais de pareilles pages.* »

Il répond entre autres à tout un article de

Barbey d'Aurevilly, ce maître éreinteur qui a consacré une étude admirablement injuste à Léon Cladel où celui-ci est porté au pinacle, dépouillé de quelques-unes des qualités maîtresses dont il a pourtant le droit d'être si fier.

Cet article, je le veux reproduire tout entier pour une double raison, d'abord à titre d'hommage rendu à Léon Cladel par un des grands écrivains de notre temps, ensuite, à titre de document littéraire, car cette page date de 1872 et bien peu l'ont conservée dans le numéro du 4 mai du ***Figaro***, où elle parut pour la première fois.

L'article est intitulé :

UN RURAL ÉCARLATE

I

Ils ne sont pas rouges, les ruraux... en voilà un écarlate ! Ecarlate d'opinion, écarlate de sentiment, écarlate d'expression ; toutes les intensités d'écarlate, il les a, quoique rural, ce rural endiablé ! Auteur déjà connu du Bouscassiè, ***cette robuste églogue qui monte parfois jusqu'à l'épique, M. Cladel publie à l'instant même un nouveau livre, de l'haleine du premier, plein de rutilance et de furie pittoresque.***

Ce n'est pas cela qui m'étonne ; non, mais c'est que cet éclatant rural soit républicain. Rural et républicain, chose rare, presque une contradiction ! car les républicains détestent les ruraux, et comme clérical *pour désigner les catholiques,* rural *est un nom qu'ils ont inventé et qui veut être une injure, cinglée par eux, au visage des paysans.*

M. Cladel, qui est un paysan, et qui s'en vante, et qui a raison de s'en vanter; M. Cladel, qui s'est voué à les peindre, et qui les a peints une seconde fois dans la fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive, *avec une énergie plus grande encore que la première fois dans le* Bouscassiè, *s'est bien gardé, tout républicain qu'il puisse être, d'écrire sur ses deux volumes* « Mes Ruraux » *qui serait ridicule, mais il a mis* « Mes Paysans » *qui dit nettement que, dans ses livres, il ne s'agit exclusivement que des paysans de son pays.*

Ce sont bien les siens, en effet. Ce sont bien les paysans de sa province, non de la province à côté... Seulement, disons-le avec une joie qu'il ne partagera peut-être pas, les paysans de ce républicain ne sont pas plus républicains que les autres. Ce sont des républicains comme les autres. *Des paysans très vrais, très étudiés, très sûrs, — des terriens acharnés qui ne pensent qu'à la terre, heureusement pour eux et pour nous, et qui, s'ils*

étaient républicains, penseraient à autre chose, mais ne seraient plus alors ces paysans que M. Cladel et moi nous adorons, et qu'il nous a peints d'une touche de flamme, avec tous les enthousiasmes et les bonheurs de l'adoration.

II

Adoration, c'est bien fort ; mais ce ne l'est pas trop pour exprimer le sentiment qui circule à travers le nouvel ouvrage de M. Cladel. Shakespeare a dit quelque part, en parlant d'un fort orage : « que le vent et la pluie se battaient à qui serait le plus puissant. » Eh bien, dans le livre de M. Cladel, le sentiment et le coloris se battent à qui sera le plus puissant, et ils s'exaspèrent l'un par l'autre. L'auteur de la Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive, *un nom de tableau bien plus que de livres, n'est pas, à exactement parler, ni un inventeur dans l'idylle du roman ou du drame, ni un esprit d'aperçu qui voit les idées par-dessus les images, ni un écrivain... littéraire. C'est un peintre, un peintre à la plume, et à une plume trempée dans le vermillon, rival acharné du pinceau. Le livre éblouissant qu'il publie aujourd'hui n'est pas un livre fait avec les combinaisons propres à tout livre, mais un tableau plus en pied des choses,*

presque contondant de relief, presque poignardant de couleur. Les pusillanimes d'organisation, les vues ophthalmiques, les gens qui se croient délicats parce qu'ils sont *faibles, se plaignent de la violence d'une œuvre qui, par la couleur et le style, rappellent Rubens et Rabelais, mais moi, non!... je tiens à honneur, pour M. Cladel, de lui signaler son origine, et je veux qu'aristocrate en art, ce républicain en politique soit fier, comme un paon, d'avoir de tels aïeux.*

Peintre à la Rubens et à la Rabelais, peintre de grande nature, peintre de kermesses, de foule, de ruées, de batailles, peintre du tempérament physique le plus impétueusement débordé, M. Cladel s'est trouvé républicain comme il est peintre, et pour les mêmes raisons. La République pour ce peintre génuine *c'est un tableau, une suite de tableaux à la David, mais un David chauffé à rouge. La République a des batailles, ce sont des fêtes votives aussi, des apothéoses; l'œil de M. Cladel fait grandiose l'objet en le regardant, et le républicain chez lui est tellement peintre qu'il rajeunit et splendifie par la couleur les vieilles rengaines républicaines quand elles lui tombent sous le pinceau. Magie du talent!... Les choses qu'il devrait le plus avoir en horreur, les choses les plus répugnantes à un grand artiste, les misérables vulgarités du* Siè-

c

cle, *par exemple, il les inonde d'un flot de couleurs qui les transfigure, comme la lumière d'or de Murillo ruisselant sur la teigne de son* «pouilleux!»

III

Ah! il est bien heureux d'être peintre! s'il ne l'était pas que serait-il? Mais il l'est à un tel degré qu'on est arraché à toute réflexion par la force de sa peinture. Cet homme, je ne dirai pas si naturel, mais si nature*; cet artiste d'une forme si sincère et si brave, qui dit tout et n'a peur de rien, qui ne recule devant aucun détail, a — est-ce incroyable? — Les petits préjugés de deux sous des bourgeois endimanchés de République. Ainsi, lui le paysan, le naturel, l'objectif, il déclame comme un professeur de Duruy, contre l'ignorance! Il croit à la lumière par les livres! Il veut, lui aussi, l'instruction obligatoire, cette instruction qui n'exalte que l'orgueil, et jette l'homme aux livres, comme l'enfant à l'eau! Et il ne voit pas que l'instruction obligatoire lui gâterait, que dis-je? lui* supprimerait *ces chers paysans dont il raffole, et qu'il peint dans toutes les magnificences agrestes, frustes et même brutales de leurs vieilles mœurs.*

Il ne voit pas que si on la lui concédait, cette instruction obligatoire, si on lui campait entre les jam-

bes ce cheval de bois, sur lequel ils se plantent tous à califourchon pour aller à la conquête de l'avenir, c'en serait fait à . ut jamais de sa peinture, de l'originalité de ses modèles ; c'en serait fait de ses chers paysans ! Ils deviendraient des messieurs, des citoyens, ils tomberaient dans les habits noirs de Féval. Et qu'il ne dise pas qu'il peindrait autre chose; il sait bien que non, M. Léon Cladel.

Il est un génie de terroir, c'est le sol et le soleil de son sol qui l'ont fait comme le vin. La patrie, cette patrie qui n'a que quelques pieds d'horizon et qui a porté notre berceau, qui nous entre par les yeux et dans le cœur, aux premiers moments de la vie, et qui est comme le cœur concentré de l'autre, cette grande patrie est entrée trop avant en lui, pour que son talent puisse exister sans elle. Comme Antée, il faut qu'il ait sous les pieds ce morceau de terre sacré pour être fort... Malgré son talent herculéen de peintre, M. Cladel perdrait la moitié de sa palette s'il ne peignait pas son pays, ou si ce pays perdait lui-même ses mœurs, ses saveurs séculaires, sa puissante originalité. L'auteur du Bouscassiè et de la Fête votive est un génie essentiellement autochtone. Il se rattache à la grande famille sédentaire des Burns et des Walter-Scott, qui n'eurent pas besoin de s'en aller loin de leur pays chercher des inspirations pour en avoir... « Mes Paysans » dit-il,

c'est qu'il les aime comme on aime, même quand il les déteste, quand il les accuse d'avarice (leur vice à eux) qu'il leur reproche et qu'il caractérise avec cette sanglante manière que M. Veuillot a pris un jour pour de la haine et qui, au contraire, est de l'amour! Les amants irrités sont terribles. M. Cladel ne ressemble pas à Balzac qui a fait aussi des Paysans, *lesquels, eux, n'étaient pas les siens, ni ceux d'aucun pays de France, excepté peut-être des environs de Paris.*

Balzac était un inventeur d'une telle puissance qu'il inventa souvent quand il ne devait qu'observer et cela donne parfois des airs cruels à son génie. M. Cladel qui n'invente point, aime la réalité de ses paysans dont il garde le souvenir et le regret, dans l'exil des villes, et qui sont peut-être toute sa poésie; car notre idéal est toujours manqué, c'est ce qui le fait notre idéal... on ne choisit pas ceci, on ne laisse pas cela, on prend tout; je ne crois donc guère en M. Cladel, à ces idées du moraliste républicain. Pour sa libre pensée, *parlez-moi de* sa libre peinture! — *Je ne crois pas plus au libre-penseur qu'au moraliste, M. Cladel est un catholique sans le savoir, comme il est un rural. D'impression et d'enfance il est de cette religion qu'on peut appeler la religion des peintres et d'où sont sortis Michel-Ange et Raphaël. M. Cladel ne le croit pas, mais*

je le lui affirme, moi, dont le métier est de dégager du talent qui se sent la métaphysique qui s'ignore.

Et faites le jeu vous-même sur le livre d'aujourd'hui, et voyez si M. Cladel est autre chose qu'un peintre, mais un peintre d'une force infinie! Dans ce livre, le républicain méprise hautement tout ce que les républicains exaltent. Il hait Paris: il l'appelle « cette goûle si cruelle aux âmes naïves ». Il le hait au nom des campagnes, ce Paris dont on voudrait faire la France tout entière, ou au moins la grande commune de France. L'esprit de ce peintre, qui comprend la diversité, ne veut pas de la monotonie égalitaire! Dans ce livre encore, le libre penseur est épris des mœurs que le catholicisme à faites. Son Mage (une des grandes figures de la Fête votive) *n'est au fond qu'un prêtre catholique* paganisé, *mais c'est d'un accent qu'une intelligence pénétrée de catholicisme pouvait seule trouver... Homme d'impression bien plus que d'opinion, M. Cladel reviendra par la plus belle des routes — celle du Beau — à la vérité. Le républicain et le libre-penseur apparaissent encore dans son livre, mais ils s'y noient dans la couleur au fond de laquelle ils vont sombrer, et quand ce sera fait, rien ne troublera plus cette mer d'écarlate lumineuse....*

Et alors vous nous appartiendrez, M. Cladel, et nous planterons sur vous notre pavillon!

IV

Signalons en finissant que la Fête votive *de M. Cladel est le premier livre littéraire, esthétique, désintéressé qui paraisse depuis nos malheurs et surgisse au-dessus de ce fourmillement de livres intéressés, publiés sur la guerre par des généraux qui n'ont imité Soubise que dans sa défaite, car il se tut après Rosbach.*

JULES-BARBEY D'AUREVILLY.

Au milieu de toutes les choquantes contradictions qui ont glissé à travers ce style miroitant, il en est une seulement que je veux relever aujourd'hui.

M. Barbey d'Aurevilly accuse Cladel de ne pas aimer Paris.

Halte-là ! ne pas aimer Paris c'est ne pas aimer le peuple.

Il faut que nous nous entendions.

De quel Paris voulez-vous parler ?

Est-ce par hasard de ce ramassis d'élégants qui portent le col droit et le cœur à l'envers ? dont l'esprit se trémousse sur le boulevard entre Montmartre et l'Opéra ? Parlez-vous de ces vicieux et de ces viciés qui jettent leur existence

dans les vaisselles plates des cabinets de restaurants en vogue, de ces gandins qui battent les cabarets à la mode, de ces paours en habit noir, de ces ruffians de haut ton dont la conscience est vendue au premier gredin venu assez riche où assez habile pour enchaîner toute cette canaille élégante ?

Parlez-vous de ces gens d'esprit insupportables, de ces amuseurs blasés qui, dès leurs vingt ans, ont usé leurs bottines sur le macadam, qui s'imaginent de bonne foi que le monde commence aux Variétés et finit au Grand-Hôtel ?

Voulez-vous dire que Paris n'existe que par ces pontifes du col-cassé toujours grisés par les bons mots ramassés à la deuxième page des journaux et par le champagne du Helder ? Parlez-vous de ces esprits fins, partageurs de cheveux en quatre, qui se prennent aux mèches pour savoir si une catin à la mode a couché avec le duc de X... ou le baron de Z...? qui tiennent des congrès pour décider la largeur des cravates et la longueur des pantalons?

Pour vous, Paris se borne-t-il à ces rieurs

quand même, à ces sceptiques qui ont une borne dans le crâne et un bloc de glace dans le cœur, qui ne connaissent aucun des grands des nobles et virils sentiments qui agitent la foule?

Si c'est là votre Paris; oh! certes, oui, Cladel doit le haïr et nous le haïssons avec lui.

Mais au contraire si vous voulez dire que l'auteur de *Créte-Rouge* et des *Petits Cahiers* où bat la fibre populaire hait le Paris des prolétaires, des dévouements ignorés et des héros martyrs, vous commettez plus qu'une erreur, mais un véritable blasphème en affirmant cela.

Ne pas aimer Paris, lui, mais ouvrez donc ses livres et cet amour vous sautera aux yeux à chaque page!

Pour lui, pour nous tous, les amants de la Sociale, Paris est la ville des élans sublimes, des résistances acharnées au despotisme et aux crimes d'Etat; c'est la ville superbe d'où s'échappe la Liberté toujours enchaînée par les réactions, toujours reconquise par le dévouement admirable de la plèbe dont nous sommes, d'où nous venons et que nous ne renions pas. Paris, mais c'est notre foi, c'est le flambeau

qui doit éclairer le monde, vers qui nous tournons nos regards, en qui nous plaçons nos dernières espérances et où se maintient depuis un siècle, vivace, le génie de la liberté. C'est la ville gigantesque qui a si souvent arboré au milieu des barricades le drapeau des revendications populaires et qui a crié à la face de tous les despotismes cette devise fière :

« Vaincre ou mourir ! »

Paris, c'est la ville qui gronde sans cesse contre la tyrannie et qui bondit si souvent contre les tyrans, déchirant aujourd'hui un Capet, demain chassant un d'Orléans ; toujours au guet, prestigieuse sentinelle de la République. Et ce Paris là, entendez-vous, nous l'aimons de toute notre âme, nous nous inclinons bien bas devant lui, nous lui appartenons de tout cœur et de tout sang.

C'est pour lui que nous travaillons, parce que nous voulons lui donner une littérature saine, virile et forte qui soit digne de sa grandeur et des générations qui viennent.

Nous ne voulons pas, sachez le bien, une phalange littéraire composée d'écrivains ayant du lait dans les artères ; il nous faut des ba-

tailleurs avec du sang chaud dans les veines.

Nous avons assez de ces patelins qui jonglent avec les mots sans avoir jamais remué une idée.

Nous sommes fatigués de tous ces bellâtres qui débitent des mièvreries, de tous ces acrobates qui jouent avec les rimes en sifflant sur le luth ou le fifre l'air à la mode du beuglant voisin.

L'heure est enfin venue de mettre à notre tête non plus des pusillanimes et des châtrés qui ne se couchent qu'avec des bonnets de coton et qui en se levant cherchent leur gilet de flanelle ; non, non, qu'ils viennent à nous les forts et les mâles qui vont la tête haute, la poitrine nue au grand soleil !

Qu'on nous délivre de ces poètes de rencontre qui se contentent de jouer des airs aimables quand passent des régiments. Mais qu'ils viennent à nous les jeunes aux robustes poumons, qu'ils sonnent bien haut et bien fort la diane du réveil, qu'ils marchent à notre tête, que durant le combat ils soient au milieu de nous et qu'après la bataille ils nous rallient autour de l'étendard aimé par leur refrain aux accents solides.

Notre époque est une époque de combat, il nous faut des lutteurs.

Nous voulons des athlètes et non des agréables joueurs de mirlitons ! il ne nous faut pas des jocrisses, mais des Ompdrailles!

Voilà pourquoi nous nous sommes rangés autour du drapeau levé haut et ferme par Léon Cladel qui a affirmé notre foi commune dès les premières feuilles de *Pierre Patient*.

Voilà pourquoi nous le suivons !

Nous le suivons parce qu'il est de ceux qui vont de l'avant d'un pied ferme et sûr, parce qu'il nous paraît frapper juste de la plume dans l'évolution qui entraîne la littérature contemporaine.

On peut le dire sans crainte d'être démenti ; tel peuple telle littérature, chaque peuple, chaque nation, chaque époque a la sienne, bien caractérisée, bien classée, d'un genre différent, suivant les mœurs, les lois et les institutions ; et cette influence de la littérature se fait surtout sentir non pas sur le présent, mais sur l'avenir; elle s'empare de la jeunesse, la façonne, la pétrit et nous donne des hommes formés sur le modèle des enfants : l'homme

n'est, en effet, qu'un enfant grossi dans ses proportions physiques et psychiques ; c'est ainsi que la Révolution nous a laissé des soldats, la monarchie légitime des capucins, le gouvernement de juillet des agioteurs et l'empire des femelles en frac. La troisième république doit donner des citoyens à la France, et le soin de les former appartient aux littérateurs.

L'œuvre est immense, elle est glorieuse.

Tout est à refaire.

Nos pères ont eu la littérature qu'ils méritaient; nous devons à ceux qui arrivent des livres qui soient dignes des honnêtes, des purs et des braves. Tenant compte des métamorphoses nouvelles, du fracas qui nous entoure, des grands phénomènes du siècle, la République ne peut pas avoir la même littérature que l'Empire, c'est là une vérité à la La Palisse. Tandis que l'empire a produit une littérature frelatée, imprégnée d'oppoponax, saupoudrée de poudre de riz, célébrant les catins du trottoir et les catins politiques, soutenant les polissonneries et les canailleries des bandits et des escrocs qui escaladaient le pou-

voir, la République se doit à elle-même d'engendrer une littérature plus digne.

La République veut une littérature forte, vivante, fière, honnête, audacieuse.

Le branle est donné et au moment où la Démocratie est établie, il s'opère, sans que le gros public s'en doute, une formidable révolution littéraire, plus puissante et tout aussi importante que celle de 1830.

Le monde des lettres est envahi par une foule de médiocrités, d'importuns, de fâcheux, de déclassés, de nullités, de cerveaux creux que le flot qui monte ne peut manquer d'emporter, de rejeter dans l'oubli.

Nous marchons à grands pas vers un 93 de l'intelligence.

Le champ de la bataille littéraire verra bientôt de beaux combats. Des engagements particuliers ont déjà eu lieu et jusqu'ici la victoire est restée aux oseurs.

D'un côté l'avenir, de l'autre le passé. D'un côté les écrivains qui veulent rester stationnaires, enrayer le progrès, de l'autre ceux qui veulent aller de l'avant, en s'écriant toujours : « De mieux en mieux ! »

La mêlée est commencée, nous nous sommes joints aux jeunes, aux aventureux, par tempérament et par principes, aimant à nous trouver à l'avant-garde.

Non, certes, que nous fassions fi des anciens... Non. — Nous admirons comme ils le méritent les chefs-d'œuvre de nos devanciers. Mais autre temps, autres mœurs, autre littérature! Nous ne sommes même pas effrayé par les œuvres d'une brutalité voulue; malgré certaines pages regrettables; nous sommes assez forts et assez grands garçons, Dieu merci! pour supporter la lecture des œuvres vigoureuses et vraies. Nous n'avons nulle envie de retourner aux contes de fées, aux grisettes poitrinaires, aux cocottes angéliques, mais nous ne voulons pas qu'on nous traîne dans les ruisseaux et dans l'ordure. Qu'on décrive le laid quand le laid se rencontre sur la route, il n'y a pas d'inconvénient! Mais par grâce! qu'on ne se complaise pas dans la description du sale et du polisson. Surtout, qu'on n'essaie pas de transformer l'égout ou l'amphithéâtre en chaire de rhétorique. La place d'une littérature vraiment honnête, vraiment républicaine, n'est pas plus

dans le ruisseau que dans les buanderies, pas plus dans les antichambres des parvenus que dans les boudoirs des pourvoyeuses.

Nous avons une belle œuvre à accomplir.

Donnons à la génération qui se lève un sentiment de force morale dont elle aura besoin pour la grande besogne que nous désirons lui confier; les hommes de demain seront des pionniers que nous voulons pousser en avant. armons-les pour la lutte qui se prépare et d'où ils doivent sortir vainqueurs si nous devons garder notre suprématie de l'esprit; pétrissons leur cœur de chair pure et de sang chaud et semons dans leurs âmes ces germes de l'idéal sans lesquels il n'est pas de véritables grandeurs, de progrès durables; à l'heure où nous renversons les religions, derniers lambeaux du paganisme, à l'heure où nous avons à nous mouvoir dans la mêlée sociale, au milieu des poussières des réactions qui croulent, plantons l'étoile poétique de l'idéal sur le chemin où passeront les soldats de la liberté, intrépides défenseurs des principes sociaux qui doivent régénérer ou entraîner dans leur chute le vieux monde qui s'agite.

La génération qui s'en va a les reins brisés, les muscles cassés, préparons pour la génération qui arrive cette sève féconde, cette moelle incorruptible, solide, qui fait les mâles et les forts.

J'ai fini.

Pierre Patient est un livre de combat; c'est une œuvre littéraire écrite par un artiste, par un lutteur, il fallait affirmer ce double caractère de virilité et d'esthétique, dire les sentiments de révolte qu'elle inspire non pour exciter les sifflets ou mendier les bravos, mais pour affirmer une fois de plus notre confiance dans la littérature honnête, robuste, et crier bien haut notre foi dans la révolution sociale que nous ne séparons pas de la révolution littéraire; il fallait enfin, en entrant dans les rangs, donner notre mot de passe, comme le soldat qui répond à l'appel un matin de bataille.

Maintenant à l'assaut!...

Et vous, mon cher Léon Cladel, vétéran qui

ne savez pas vieillir, donnez-nous au plus tôt votre *Paris en Travail*, qui sera pour nous tous un nouveau point de ralliement!

JEAN-BERNARD.

Montmartre, 24 mai 1883.

PIERRE PATIENT



Pierre Patient

VOICI comment nous nous sommes connus lui et moi: j'étais chez le citoyen David, républicain de vieille roche, austère amant de la démocratie; il me parlait de « son meilleur ami » lorsque celui-ci arriva. Je ne sais et il me serait difficile de dire pourquoi je me levai devant ce porte-blouse et le saluai profondément. Autant que je puisse analyser ce que je ressentis à sa vue, je fus saisi d'un respect involontaire, envahi de cette vénération que l'on éprouve en présence d'une statue en qui l'artiste sut incarner

une idée de force ou d'indépendance. Il était de très haute taille; son front pur, blanc de neige, aux veines quelque peu saillantes, disparaissait à demi sous une toison rousse, légèrement crépue : on eût dit un front de vierge sous une crinière de lion. Par un singulier caprice de la nature, sa barbe était d'une couleur plus foncée que ses cheveux, bien plus foncée, à tel point que le contraste la faisait paraître brune. Ses traits d'une régularité antique étaient énergiquement accusés; j'examinai longuement ses grands yeux bleus, y trouvant quelque chose d'inexplicable; leur éclat d'abord vif, aveuglant comme un éclair, s'adoucissait, se fondait progressivement et finissait par s'éteindre. Les premières étincelles de ces prunelles disaient? « je veux! » les autres : « je pense! » et les dernières : « je rêve! »

— Et tenez! s'écria mon hôte, justement voici l'homme.

L'homme me tendit sa droite sans hésiter.

— Parole de sans-culotte à poils gris; vous êtes faits pour vous comprendre l'un l'autre, jeunes gens!

Ma main et celle du survenant se rencontrèrent encore et se serrèrent de nouveau.

— Soyez bon prophète, je le souhaite, ancien!

Ces quelques mots furent scandés avec lenteur, et d'une voix mollement vibrante.

— Travaillant à la même cause, vous ne pouvez que vous plaire et vous aider; vienne le jour, vous combattrez côte à côte; où vous serez, je serai, moi, aussi.

— Vous! vous êtes trop vieux pour agir, mais vous nous donnerez des conseils que nous suivrons, répondit le visiteur avec déférence.

Depuis que Pierre Patient était entré, David rayonnait: il souriait du

front, des yeux, de la bouche, toute sa face, tout son corps souriait; bientôt il engagea la conversation sur les événements d'Italie, et je compris tout de suite qu'il se proposait de fournir à son « benjamin » l'occasion de mettre en relief, devant moi, la vigueur de vues et d'observation qu'il lui savait. Le menton dans la paume de la main, les yeux à terre, ce dernier écoutait avec recueillement; j'étudiais son attitude, me défendant d'interrompre notre aîné dont la voix et le geste passionnés allaient sans doute provoquer des reparties que j'attendais avec intérêt. Le nom du glorieux enfant de Nice fut prononcé, mon coauditeur leva la tête.

— Est-il vrai, interrogea-t-il avec empressement, que notre frère soit tombé malade à Turin?

— Faux bruit! Il laboure à Caprera; tout en labourant il songe à Rome et se prépare.

Comme pour mieux entendre la réponse, l'interrupteur avait retenu sa respiration ; elle s'échappa bruyante de sa poitrine soulagée, et le discoureur poursuivit ; il fut question du pape, du Bourbon de Naples, de l'occupation française, d'Antonelli et de Chiavone. A l'analyse des dernières circulaires du cardinal, le blousier sourit avec ironie, mais au récit des lugubres exploits de Chiavone son front se plissa :

— Quant à celui-là, si je le tenais, il pourrait dire *Amen !*

Ce cri concentré me révéla le caractère de Patient que le jeu de physionomie m'avait laissé entrevoir ; il était de ceux-là qui disent à leur cœur : « aime ! » à leur bras ! : « attends ! »

— Mon cher maître, reprit-il, quand notre hôte eut fini de gloser, je suis à peu près de votre avis sur les diverses affaires ultramontaines, pas tout à fait cependant.

— Voyons un peu.

Pierre réfléchit quelques secondes, puis il se tourna vers moi et ses yeux me prièrent de l'écouter avec bienveillance. Aux premiers mots qu'il lança, je me suspendis à ses lèvres. Le vieux républicain se frottait les doigts et riait sous cape. Son air signifiait : « Ne vous étonnez pas, vous allez l'entendre tout à l'heure ; il n'est pas encore échauffé ! » Je suivais sans effort les phrases de l'orateur ; elles s'agençaient rigoureusement comme les anneaux d'une même chaîne ; chacune d'elles était le corollaire de la précédente. Pendant qu'il pérorait, sa main jouait avec les poils de sa barbe ; ses regards étaient francs et directs ; son geste soulignait très opportunément sa pensée. A plusieurs reprises il s'interrompit, ses chaudes prunelles nous interrogeaient alors : « M'entendez-vous ? pensez-vous comme moi ? » Parfois nous approuvions de la tête

et nous murmurions, par intervalles : « C'est cela même ! Bien dit ! Très bien ! » Le plus souvent, nos yeux parlaient pour nos lèvres, et lui remarquait notre approbation et en paraissait heureux.

Après avoir examiné la possibilité et prouvé la certitude de certaines révolutions, il esquissa, à grands traits, le caractère de quelques personnages; je ne pus m'empêcher d'admirer avec quelle impartiale rectitude il jugeait Ricasoli, Cavour, Rattazzi, Victor-Emmanuel, les Habsbourg, les Hohenzollern, les Romanoff, les Bonaparte, la papauté, Pie IX. Il prononça le nom du héros italien et s'arrêta brusquement ; David et moi, nous étions tout yeux et tout oreilles; soudain l'autre se leva, son corps prit une attitude de défi et d'orgueil, sa voix s'accentua, son geste devint plus ample; son œil plus lumineux. Souvent j'ai été ému par la majesté d'une chute, par la sincérité d'une

croyance même contraire à la mienne, souvent aussi par les naïvetés d'une harangue, par l'éloquence d'un regard, par le cri d'une passion; mais jamais je n'avais subi de si captivantes paroles, jamais personne ne s'était exprimé devant moi avec une simplicité et une fougue plus communicatives. Ce que disait ce vaillant, il le croyait; ce que sa bouche affirmait son sang l'eût signé sur l'heure et je le sentais si bien que son émotion me pénétrait irrésistiblement; ses yeux étaient humides, les miens le devinrent, ils rencontrèrent ceux du vieillard attentif qui courba la tête, peut-être pour nous dérober son attendrissement. Cependant le tribun (c'en était un vraiment!) s'animait de plus en plus; chacun de ses mots faisait balle et nous frappait en plein cœur.

— Garibaldi sait bien qu'on le calomnie, disait-il, et s'il ne répond pas, c'est qu'il ne veut pas répondre. Hé! que

voudriez-vous qu'il répondît, d'ailleurs? Est-ce qu'on ignore quelque part ce qu'il vaut et ce que valent... les autres qui l'accusent? On me répliquera qu'il est trop bon : soit! que quand ils les tenait sous sa botte, il eût dû écraser les crapauds. Ah! s'il eût été sans pitié, peut-être que tout serait fini à l'heure qu'il est. On n'ose pas le trouver généreux et on dit qu'il est fou. Il est des fous qui gênent, mais comment s'en défaire? On sait que le boulet ne veut pas de lui, la baïonnette, pas davantage! Inutile de songer au poignard, où le trouver d'ailleurs? Reste la calomnie, on en use, on en abuse, elle ne porte pas. Pourvu que les temporisateurs qui le retiennent (Dieu veuille qu'ils ne le trahissent point!) ne me le fassent pas mourir d'impatience en lui répétant toujours : « Demain! » La belle raison, demain! Mais si demain il meurt, adieu pour longtemps l'indépendance et la liberté

de l'Italie! Lui mort, le peuple est manchot et c'est là ce que l'on veut. Il serait aisé de dire à un manchot: « Tais-toi! si tu m'ennuies, je te soufflette; si tu cries, je te bâillonne; si tu bouges, je t'attache! »

Quand Pierre, tout en nage, eut cessé de parler, nous allâmes à lui et nous lui serrâmes ardemment les mains. Au milieu de son émotion, il trouve de ces choses qui font qu'on se souvient toujours de celui qui les a dites. La nuit vint que nous étions encore à causer de nos haines et de nos espérances. Tout à coup, il se leva et fit mine de se retirer.

— Comment donc?... tu nous quittes déjà?

— Je suis attendu.

— Où çà, mon brave?

Il parut hésiter.

— Pardonnez-moi, ajouta-t-il bientôt en me regardant en face, je pour-

rais parler d'*Elle* devant vous ; vous la courtisez et vous l'aimez aussi, mais je ne puis demeurer plus longtemps en votre société. Salut, père; à l'un de ces jours! J'espère vous revoir et souvent, fit-il en m'étreignant une dernière fois.

Dès qu'il fut sorti :

— Savez-vous sa vie? demandai-je à David.

— Tout entière; elle est bien simple, allez; il me l'a contée et vous la contera sans doute quand vous vous connaîtrez mieux.

— Il y a en lui quelque chose d'insolite et d'élevé qui me préoccupe et dont je cherche vainement l'explication. Il porte vraiment la blouse, cet ouvrier, comme certains êtres de haute race portent la lyre et d'autres l'épée ou la toge.

— Très exact! Oui, la blouse orne celui-ci d'un prestige. Eh ! mon Dieu ! parmi ceux qui trônent au pinacle aujourd'hui, combien n'en est-il pas

dont la bassesse d'origine et l'infirmité de sentiments sont sans cesse révélées par l'allure; d'autres, au contraire, malgré la modestie de leur condition, laissent deviner ce que leur cerveau contient, ce qu'ils portent au cœur, leur distinction native. Il n'est pas, lui, le seul enfant du peuple doué d'un port à la fois délicat et majestueux. L'épreuve peut venir, elle ne courbera pas ce lutteur et rien ne le déflorera de sa noblesse d'âme et de corps; il est de ceux dont le visage garde toujours cette beauté qui vient de l'âme, la seule puissante. Sonne l'heure espérée et vous verrez combien grands seront Patient et ceux de sa trempe; on les écoutera non pas avec ce respect dont on fait cadeau à quelques vanités, mais avec cette vénération que la foule éprouve pour ceux qui, loin de la railler, de l'injurier, de la crosser de leurs dédains, l'aiment, l'éclairent et la conduisent avec autant de douceur que

de courage, car si le peuple déteste les eunuques, il n'agrée pas davantage les matamores qui, pour prouver leur virilité, font bruyamment parade de leurs hernies : simples et forts, tels sont les hommes que le peuple aime et respecte. Sonne l'heure, vous dis-je, et vous verrez ce travailleur à l'œuvre ! Vous avez remarqué avec quelle modestie, avec quelles précautions il s'est exprimé devant nous, et pourtant il sait, il sait ce que nous savons, il sait même davantage. En outre, il a ce qui manque si souvent aux plus vastes intelligences : un grand cœur !

Le vétéran se tut, nous restâmes quelque temps silencieux l'un et l'autre ; je brûlais de l'interroger sur un point ; je résistais à mon désir ; à la fin la curiosité l'emporta :

— En nous quittant, votre disciple a dit : *Elle* m'attend ; à qui faisait-il allusion ?

— Ainsi que la plupart des belles âmes, répondit le sage démocrate, souriant et sérieux à la fois, notre coreligionnaire a sa folie...

— Pardon, si j'insiste, mais encore une fois qui donc a-t-il voulu désigner lorsqu'il s'est écrié : « Celle que j'aime, vous la courtisez aussi. »

— Il disait vrai : *tu* l'aimes pieusement.

Mon vieil ami ne me tutoyait que lorsqu'il s'agissait entre nous de l'immortelle cause à laquelle il avait voué sa vie ; je pénétrai sa pensée et je répondis :

— Et lui, l'aime-t-il comme nous l'aimons ?...

— Oui, comme nous et encore autrement !

Quinze jours se passèrent sans que je revisse Pierre Patient, bien que je fusse allé quotidiennement chez David, espérant l'y rencontrer. Notre doyen lui écrivit, sa lettre resta sans réponse ;

comme il était quelque peu souffrant, il me pria d'aller chez son favori m'informer de ce qui l'empêchait; j'acceptai de grand cœur. Pierre habitait le faubourg Saint-Antoine, dans la rue de Charonne; je m'y rendis en toute hâte. On m'apprit qu'il était chez un sculpteur de ses amis. Le sculpteur demeurait rue de Paris, près du Père-Lachaise; Pierre y était, en effet, venu, mais il en était reparti. Ne comptant plus ce soir-là mettre la main sur lui, j'entrai dans un café populaire. A mes côtés s'éleva une discussion assez vive; le nom de Bocage souvent prononcé avec animation me fit prêter l'oreille : le grand comédien était en représentation à Belleville; je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse en songeant à l'ostracisme dont il était victime, et je m'indignai contre les entrepreneurs dramatiques, qui, non contents de rejeter l'Art de leurs théâtres, se font pourvoyeurs et achalandeurs d'ordures;

mais, d'un autre côté, je me félicitai de ce que le savant artiste eût bien voulu donner au pauvre peuple un spectacle dont les raffinés eussent été jaloux : les grands artistes soulèvent les grandes idées.

Curieux de juger les impressions d'art subies par des prolétaires, j'entrai dans le théâtricule; la salle en était comble. Afin de ne point provoquer les cris et les trépignements du parterre, j'attendis pour gagner ma place qu'on eût baissé le rideau qui bientôt remonta. Magnifique comme aux beaux jours de sa jeunesse, l'interprète des très habiles dramaturges contemporains enlevait la foule : on criait, on frappait des pieds et des mains ; les cœurs battaient vite. Profitant d'un instant où le coryphée n'était pas en scène, j'examinai les spectateurs, et à ma très grande surprise j'aperçus là celui que j'avais en vain cherché ailleurs. A la manière dont ses

mains voyageaient de sa tête à sa poitrine, j'estimai les sensations dont il était possédé. Dès que l'acte fut terminé, je me glissai vers le fauteuil d'orchestre occupé par mon faubourien.

— Patient !

— Vous? fit-il, après s'être tourné de mon côté. Par quel hasard...? Seriez-vous un des rares fidèles du tragédien...

— J'ai depuis longtemps l'honneur d'être son ami.

— Vraiment ! Ah çà ! mais vous êtes donc lié avec tous mes intimes?... A celui-ci non moins vaillant dans la rue que sur les planches, il en coûte cher d'avoir combattu la clique impériale. Ils lui ont interdit la ville et le voici réduit à jouer devant les va-nu-pieds des faubourgs ; hier il m'envoya une place et ce soir je me régale ; ah ! quoique vieux, il est toujours superbe !

Pendant qu'il s'extasiait ainsi mon interlocuteur pressait mes mains entre

les siennes et je suivais sous sa peau le jeu du sang et des nerfs ; ses cheveux en désordre attestaient que ses doigts brûlés de fièvre s'y étaient promenés, y avaient couru, fouillé.

— J'arrive de Charonne, lui dis-je ; on ne vous voit plus là-bas, au carrefour d'Enfer et l'on s'en inquiète.

Pierre me parut embarrassé ; évidemment, il cherchait sa réponse, lorsqu'un chevalier du pince-nez que je connaissais, un poètereau maquillé comme ses vers, frisé comme sa plume, une sorte d'oie plaintive, contrefaçon de cygne, le heurta du coude et le pria très impertinemment de se reculer, et lui s'effaça ; le gandin alors m'aperçut et ne put réprimer son étonnement en voyant de quelle familiarité usait envers moi un simple ouvrier :

— Comment ! vous ? chantonna-t-il.

— Moi-même, répondis-je.

— Assurément, très cher, reprit-il de

plus en plus éberlué de voir ma main dans celle de Patient, je ne suis point surpris de vous rencontrer ici, puisqu'un astre y brille... Ce pauvre bonhomme! Il vieillit... Réputation un peu surfaite, après tout, trouvez-vous pas? Il est cagneux et voûté; puis, on ne l'entend pas, mais pas du tout...

— Il y a des gens qui n'auront jamais des oreilles au cœur!

A cette voix mâle le rimailleur blêmit et s'assit, chevrotant.

— La pièce marche mal... horriblement mal!

— Permutez donc avec ce petit monsieur qui est à ma droite, fit Patient; il a peur, ce me semble, de salir ma blouse avec la pommade de ses cheveux.

A tout prendre, le joli ne se sent pas à l'aise au contact du beau; la lymphe fuit le muscle; à chaque minute, la barre de fer menace de réduire en pou-

dre les plaques de verre qui l'avoisinent: troublé, le grêle oison du Parnasse affectait de tenir son lorgnon braqué sur une fille qui étalait aux premières loges ses épaules chargées de poudre de riz; à peine lui eus-je fait part du désir que j'avais changer de siège avec lui, qu'il s'empressa d'y adhérer. La pièce finie, Bocage fut rappelé par un cri sorti de mille ardentes poitrines. Il reparut, il avait dix coudées. Ayant aperçu mon voisin dont la tête léonine dominait les spectateurs, il lui sourit amicalement, accompagnant son sourire de plusieurs saluts de la main.

— Tiens, tiens! vous connaissez cet antique histrion? gloussa-t-on derrière mon épaule.

— Il est notre ami, l'ami de ce géant, répondis-je en désignant mon camarade qui applaudissait de toutes ses forces.

— Superbe!... Parfait!...

Et le fielleux efféminé fila comme une

vipère, l'œil d'un mâle venait de se poser sur lui.

— Quel est donc ce monsieur, me demanda Patient quand nous fûmes sortis du théâtre, ce monsieur *si gentil* que mon voisinage a tant incommodé pendant la pièce?

— Il se nomme Narcisse Couturier et fait des vers...

— ... Et le marquis?

— L'un et l'autre, en effet : il oublie qu'il procède d'un vigneron de la Bourgogne.

— Allons ! son père émonda la vigne qu'il possédera lui-même un jour, et voici qu'il s'épuise à déguiser sa noble origine. Ce que c'est que la sottise ! Ce muscadin en bottes vernies et en frac rougirait de honte, je parie, si quelqu'un lui parlait des sabots et de la coiffe en laine de son aïeul. Ces tristes sires qui regardent la blouse d'un œil royal devraient pourtant bien ne pas renier le peuple... ils en sortent !

Comme, je répondais à cela, des cris et des huées retentirent sur nos derrières; je détournai la tête et j'aperçus la fille dont la gorge plâtrée avait eu le privilège d'occuper la lorgnette du prétentieux faquin, durant le spectacle. Quelques vilains drilles l'escortaient, l'injuriant; en sa démarche se combinaient étrangement le cynisme et la peur, l'audace et la honte. Jusque-là muette, elle fit tout à coup volte-face et tint tête aux braillards. Ce fut un conflit de mots et de gestes obscènes qui soulevaient le cœur de dégoût. Sans que je songeasse à l'en détourner, Pierre dégagea son bras de dessous le mien et courut s'interposer entre les ruffians et la femme; celle-ci toisa l'homme, et son regard dit d'abord : ,, merci! " ensuite : ,, qu'est-ce que ce voyou me veut, à moi! "

— Toi, tu es trop sale, fit-elle, ne me touche pas.

Les tapageurs ricanèrent et crièrent :
— Bravo !

— Pauvre être! répliqua-t-il d'une voix triste et douce; vous m'insultez, et pourquoi? parce que je veux empêcher qu'on ne vous insulte... Vous n'êtes pas juste!

— C'est vrai ! t'as raison, toi, s'écria-t-elle subitement convaincue, et ayant pris le bras de son défenseur qui ne chercha nullement à s'y opposer, elle se retourna et fit des pieds de nez aux mauvais drôles qui s'arrêtèrent grommelant mais intimidés.

Nous descendîmes, tous les trois, la rue de Paris sans prononcer une seule parole. A peine fûmes-nous arrivés aux environs de la Bastille et eûmes-nous fait quelques pas sur l'asphalte que je remarquai que la gueuse cherchait à quitter hypocritement le bras de son cavalier. Je ne fus pas dupe de ce mouvement; la reconnaissance de cette

quêteuse de nuit était annihilée par sa vanité; que les passants la crussent capable de se ballader avec un prolo, quelle humiliation pour elle!

— Vous n'avez plus rien à craindre à présent, dit le digne garçon à qui le mouvement de la misérable n'était pas non plus échappé, voici le boulevard, du monde, des lumières...

— Si jamais vous traversez l'avenue des Martyrs, s'écria la fille joyeuse, montez chez moi, n° 7, au fond de la cour, et demandez...

— Que voulez-vous donc que j'aille faire chez vous? interrogea-t-il avec sévérité.

— *Nigaudinos!* va!

Mais lui eut un sourire débordant de compassion.

— Triste créature! répéta-t-il en accompagnant de l'œil celle qui s'éloignait, dégingandée.... Excusez-moi, reprit-il après un long silence et comme

s'il s'éveillait, j'écoutais mes pensées, et je vous avais oublié...; quand reverrez-vous notre vénérable vieux ?

— Demain.

— Ne lui dites pas que vous m'avez vu.

— Bah !

— Non, ne lui parlez pas de moi, je vous prie.

— Oh! ne pas lui parler de vous, mais pourquoi ?

— Parce que !

— Voyez-vous, ajouta-t-il, j'aime David comme s'il était mon père et il m'en coûte de le négliger; mais il me questionnerait et je ne veux être questionné par personne. Vous êtes jeune, vous, et certainement vous me comprendriez mieux que lui... il est si austère qu'il réprouve certaines ardeurs. Oui, il est des choses que je lui cache et que je vous avouerais sans tergiverser...; et si vous me reconduisiez plus

loin, où je vais, vous les apprendriez peut-être.

Je suivis Pierre Patient qui, la tête penchée sur la poitrine, murmurait je ne sais quels mots inintelligibles, lesquels redoublaient ma curiosité déjà si excitée par les réticences et les incertitudes de sa langue. Comme nous longions d'un pas assez rapide le boulevard des Italiens que nous avions atteint sans que j'y prisse garde, il haussa brusque ment les épaules et, la lèvre sévère-l'index allongé, il dit :

— Si cela ne fait point pitié!.... Regardez ces fainéants étendus sur les divans et sous les lustres de ces tavernes comme des lézards au soleil, les reconnaissez-vous bien ? Ils sont ou seront nos maîtres ; ils voteront des lois, ils décréteront que ceci est juste, que cela ne l'est pas, ces gredins. On les a élevés avec soin, on leur a enseigné ce qu'ont pratiqué les justes et les sages, et tel est

l'usage qu'ils en font : ils s'énervent dans la débauche et dans la paresse. A l'abri du besoin, riches, ils ne songent guère à ceux d'en bas qui souffrent; assoupis dans leur indifférence, ils n'ont qu'une vertu : l'égoïsme ; qu'un appétit : la paillardise; qu'un seul Dieu : l'or! Je vous le demande, à quoi servent ces... inutiles ?

Bien qu'incisives et rudes, ce n'était point la haine qui dominait dans ses paroles, mais une amertume vraiment douloureuse; et le censeur avait fini de parler qu'il gesticulait encore; ses yeux révélaient ses pensées que n'exprimait plus sa bouche, et mes regards entendaient aussi bien le langage muet des siens que mon oreille avait entendu celui de ses lèvres. Depuis vingt minutes déjà nous rôdions à travers les Champs-Elysées et nous avions dépassé le Rond-Point; je ne savais pas et je ne pouvais en aucune sorte m'expliquer où me

menait cet étrange rêveur; son pas s'accélérait de plus en plus et c'est à peine si je parvenais à le suivre.

La nuit était noire; il avait plu la veille; la terre cédait sous nos pieds et en gardait les empreintes. Mon compagnon marchait, sans les voir, à travers les flaques d'eau, tant il était absorbé; de temps à autre, il s'arrêtait tout à coup comme pris de vertige. La lueur d'un réverbère éclaira son visage qui était pâle et contracté; ses yeux, ardents, sondaient les ténèbres et semblaient admirer quelque chose.

— Elle ! Elle !...

Il se précipita, m'entraînant. Ses doigts serrant les miens envoyaient à travers mes pores ouverts des étincelles fumantes dans mes veines. Tout en continuant sa course, il était secoué par de longs frémissements; des souffles bruyants sortaient de sa poitrine, des souffles d'une joie si farouche qu'ils re-

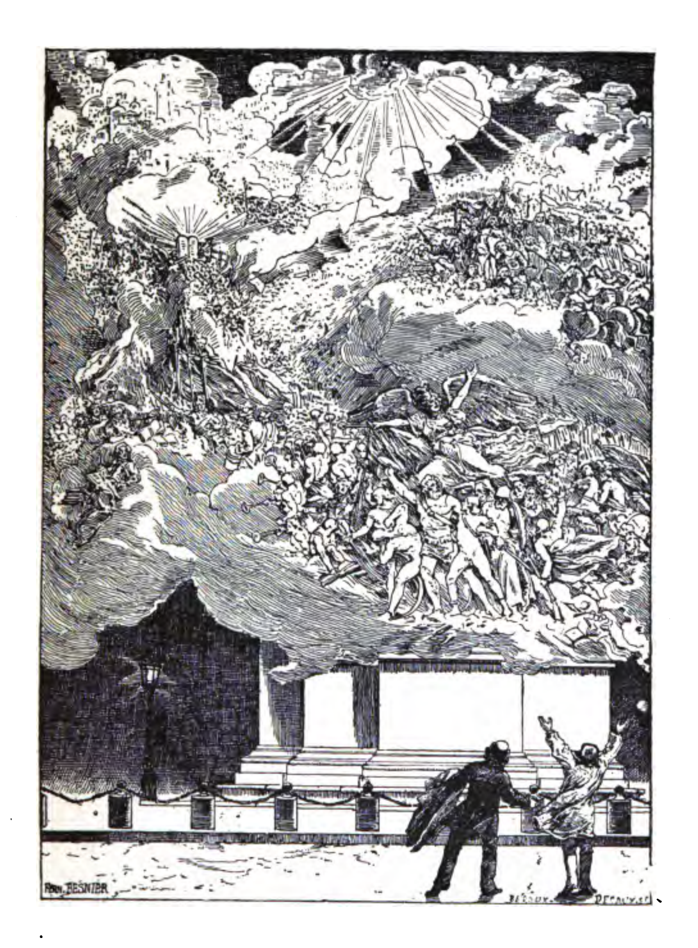
doublaient le trouble qui s'était insinué dans mon âme.

Par un phénomène que ceux-là seuls comprendrontqui, en proie aux dérèglements de l'esprit en ont subi les spéculations, je m'efforçai d'analyser mon inquiétude, tout en la subissant. Les mille hypothèses qui m'avaient assailli, je les avais examinées sans m'y arrêter, lorsqu'un mot prononcé par Pierre à voix basse, avec un accent quasi religieux, vint justifier la plus extraordinaire.

— Marianne! murmura-t-il encore, et ses yeux s'abaissaient vers la terre et se levaient en haut alternativement; ô toi, Marianne!...

Dans un ciel gris de fer, des nuages d'encre roulaient lourdement sur eux-mêmes; à peine si quelques astres égayaient de leurs rais l'uniformité sombre de la voûte. Perdues et disséminées à travers les cieux immenses, on eût dit

de ces lames d'argent qui parsèment les draps mortuaires. Noires d'ébène, se détachant sur un fond blanchâtre, les nuées affectaient des figures et des formes grandioses dont les contours étaient arrêtés et dont toutes les lignes se croisaient et se superposaient sans se confondre. Ici, une urne épanchait ses ondes; là, des langues de fumée s'élançaient en désordre d'un ostensoir tel que le rêve n'en saurait imaginer la magnificence, et de ces langues de vapeur la dernière et la plus tordue portait à son extrémité une étoile qui, comme un œil, regardait timidement la terre; plus loin, dans une région sillonnée par la lune en ce moment visible, tout un monde s'agitait, s'entassait étrangement; mes yeux et mon âme parcourant ce tableau, y découvrirent mille accidents: des montagnes, des vallées, des villes aux fantasques architectures, une multitude d'hommes et de chars, des tours et des



cathédrales, des édifices démesurés et troublants. Soudain le croissant allongea vers la terre des feux ensanglantés ; je baissai les yeux et je considérai le spectacle terrestre ; l'obscurité, comme un épais suaire, enveloppait les Champs-Élysées ; autour dé nous les maisons, les palais, les monuments s'enlevaient dans les ténèbres, rigides comme des spectres de marbre ; l'arc de triomphe, ombre dans la nuit, se profilait indécis... Un embrasement éclata tout à coup sur un de ses bas-reliefs... Ce qui m'apparut aux éclairs de cette subite illumination céleste, j'ai hâte de le dire, le souvenir de la vision me visite : l'*Appel aux armes* saillait en pleine lumière ; baignée des flammes du ciel, les ailes éployées, la face héroïque de la Liberté resplendissait... j'ai vu l'apothéose.

Une main m'étreignit et me broya les chairs comme un étau.

— Vois-tu ? la vois-tu ?

— Patient ! m'écriai-je effrayé de ces paroles vibrantes et désordonnées, et m'efforçant de calmer la violence surhumaine de son transport, oh ! qu'as-tu donc ?

— Laisse-moi !... Elle m'appelle.

Et, d'un bond, il franchit la chaîne de fer qui entoure le portique ; bras hauts, œil inspiré, cheveux au vent, il courait au bas-relief ; je le rejoignis, mais trop tard : son front avait donné contre une pierre d'angle de l'édifice, et des gouttes de pourpre descendaient lentement au long de son visage.

— Elle, c'est elle qui m'a baisé au front...

Radieux et fier, il souriait sous son sang.

— Comme elle est aimée de ceux qui l'entourent, déclamait-il emphatique, et qui vont mourir pour elle ! Tu marcheras sans couardise, toi, n'est-ce pas ? Entends-tu la trompette ? C'est le signal.

Bandons nos arcs, comme nos frères. C'est un crâne soldat celui qui crie : en avant! en agitant son casque; un enfant l'accompagne : son fils peut-être. Le brave enfant! Il se battra comme un lion! Et le vieux, couvert d'une tunique non moins bien aussi! Ce centenaire qui oublie que son échine porte un siècle, qu'il est beau! Ses yeux embrasés certifient son courage ; s'il ne peut plus frapper, il conseillera; sa main tremble, mais non pas son cœur : c'est un grand citoyen! Je voudrais qu'il fût mon père! Avec lui, comme lui, je chanterais la *Marseillaise!* Avec lui, mes entrailles crieraient : „Nous sommes cent, ils sont mille, noûs vaincrons!"

Réellement épouvanté de son délire, je pris Pierre entre mes bras; je le pressais, je le serrais de toutes mes forces, essayant, mais en vain, de le rendre à lui-même :

— Écoute-moi, réponds-moi, je t'en supplie, à genoux.

— A genoux !... Où est l'esclave qui veut que je m'agenouille ? Marianne, ajouta-t-il en se tournant vers le bas-relief, Marianne, entends-tu le lâche ? Dis-lui que tu ne veux pas les hommes accroupis, mais debout, toujours debout, afin qu'ils ne prennent jamais l'habitude de se traîner à quatre pattes comme les bêtes de somme et les valets des rois.

Sans voix, sans souffle, épuisé, il se laissa choir sur le sol ; sa tête était brûlante, ses artères battaient à se rompre.

— Retourne-moi, dit-il ; étendu comme je suis, je ne la vois pas. Ne te chagrine point, reprit-il, en se dressant péniblement sur son coude..., si je pleure, c'est de joie. La haine a ses larmes, pourquoi l'amour n'aurait-il pas les siennes ? Je la vois, je l'ai vue, jamais je n'ai été plus heureux qu'en ce moment : je ne comprends pas qu'il y ait des hom-

mes qui la détestent et d'autres qui la craignent. Elle est si belle et si bonne. Regarde-la, regarde-la bien. Quels yeux! On se mirerait dans ses prunelles comme dans l'eau d'une source. As-tu déjà vu des cheveux aussi noirs que les siens, aussi épais? On pourrait s'en envelopper, comme d'un manteau, s'y étendre, comme sur un lit. Qu'elle est forte! qu'elle est vaillante! Il ne faut pas la regarder deux fois pour s'en apercevoir. Vois-tu ses seins? Le lait les remplit. Il rend courageux et convaincu, cet élixir. J'en ai bu et j'en voudrais toujours boire! Que son bras est robuste, son jarret nerveux, ses hanches larges et bien faites pour la maternité. Peut-être la trouves-tu un peu pâle, dis?... Elle l'est, en effet...; cela m'inquiète; qu'en penses-tu?

Les yeux du visionnaire m'interrogeaient, effarés.

— Tu branles la tête, poursuivit-il

bientôt, flaires-tu un malheur? Parle. Sois franc. Je parie que tu songes à son genêt noir qui a une lune blanche au front? Ah! j'y pense sans cesse, moi, à ce cheval... Comme il piaffe, comme il caracole, comme il s'enlève! La semaine passée, il fit quatre ou cinq sauts de mouton, c'est vrai ce que je te dis là... Eh mais!... J'entends son galop! ce cheval..., ce cheval la tuera, te dis-je, ce cheval noir qui a une lune blanche sur le front!

Quoique je ne pusse point douter du coup de folie de ce trop exalté patriote, elle avait, ou plutôt recélait un sens réel, cette folie, et vraiment, en songeant à la manière dont il avait proféré ce cri : « le cheval la tuera! » une épouvante non moins impérieuse que mystérieuse me prenait aux entrailles. Ces craintes, ces angoisses étaient vraies, je le sentais, mais où en rencontrer la cause et comment les apaiser? Naguère

chaudes de fièvre, les mains calleuses du dément frissonnaient froides à présent dans les miennes. Tout à coup il se jeta ventre à terre et collant son oreille sur le sable :

— Elle vient par les Champs-Élysées, s'écria-t-il, elle va passer, son cheval a des ailes.

— Quel cheval ?

— Le sien, le cheval noir.

— Ami, mon ami !

— Oui, oui, je te comprends. Tu penses, parbleu ! que j'ai déraillé. Mais, écoute donc, baisse-toi... tu n'es pas sourd, que je sache.

Je me penchai sur la terre et je crus être le jouet d'une hallucination ou du désir que j'avais que les fantômes évoqués par cet agité prissent corps : force me fut bientôt toutefois d'en croire mes sens. Ce n'était pas, cependant, des Champs-Élysées qu'accourait un cheval lancé à toute bride, c'était de l'avenue

de la grande armée ou de l'allée du bois de Boulogne.

— Eh bien! me trompé-je, dis, suis-je fou?

Un long hennissement répondit à ces paroles, et d'un bond celui qui venait de les prononcer fut sur pied.

— Mon cœur ne m'avait pas abusé, c'est bien elle!

— Elle, qui?

La lune envoya sa lumière blonde sous l'arcade du portique; et le pavé de granit ou de grès claqua sous un martellement de fer.

— Ah! la voici!

Sur mon âme! la pierre s'était-elle donc faite chair? aux lueurs lunaires, sous l'Arc de l'Etoile, sur un cheval qui fendait l'espace, sur un cheval noir au front barré de blanc, je vis, je vis passer en chair et en os la vivante image de l'étincelant génie ailé du bas-relief, et malgré moi, je portai mes regards en

arrière, afin de me persuader que la *Liberté* ailée ne s'était point détachée et envolée du portique et que ce n'était point elle qui m'était apparue, emportée dans sa gloire, au vol d'un coursier plus vite que les vents.

— Marianne!

Ce cri de passion, cet urgent appel, l'homme, les yeux et les mains levés au ciel, venait de l'exhaler et, soudain, il s'élança sur moi, vociférant :

— Elle m'attend... je vais, je cours, je vole la rejoindre.

— Arrête, écoute; je ne veux pas que tu me quittes, je ne le veux pas, accentuai-je résolument en lui barrant le passage.

— Recule-toi! leste! Qui donc es-tu pour me chanter ton : *Je ne veux pas?* Place ou je t'écrase! Tu me défendrais de la suivre, toi! tu me défendrais aussi de l'aimer; roitelet, va! Ni si, ni mais! Place ou je cogne!

Et me rejetant loin de lui d'un bras irrésistible, il franchit l'enceinte de l'Arc de Triomphe et disparut dans les ténèbres. Au loin on entendait un galop furieux s'affaiblissant de seconde en seconde...

L'aube me surprit errant le long des quais de la Seine; en voyant poindre le jour, mes inquiétudes s'adoucirent et j'envisageai froidement ce qui avait eu lieu pendant la nuit. Réflexions faites, j'allai droit chez « l'ancien » que j'éveillai; profondément attendri de ce que je lui racontais, il me fit promettre de coopérer autant qu'il était en moi à la cure de ce trop vaillant cœur qu'une hypertrophie d'amour, dit-il, pouvait faire éclater. Après une longue discussion, il fut entre nous convenu que le soir même j'irais à la rue de Charonne et que je l'instruirais immédiatement, lui, de ce que j'y apprendrais, afin que nous pussions prendre de concert des me-

sures capables d'empêcher le retour d'une crise pareille à celle qui s'était produite sous mes yeux.

Pierre, alors, habitait, au faubourg Antoine, une vaste bâtisse en ruines qui existe encore aujourd'hui et dont la construction remonte à la fin de l'autre siècle; elle se compose d'un corps de bâtiment à ventre bombé et de deux ailes en retour; elle a je ne sais quel aspect de solitude et de discrétion : lourdement assises dans le sol, les ailes faisant façade sur la rue sont reliées par un mur de moellons blanchi à la chaux, lequel est percé, en son milieu, d'un portail de chêne noir garni de clous dont les têtes aplaties et rouillées mouchettent le bois que le temps a rendu grisâtre. Allongée et penchée, la toiture de cette maison forme une sorte d'auvent qui projette son ombre dans la rue, de telle manière que malgré deux réverbères placés au long du trottoir,

l'édifice reste toujours dans l'obscurité. Par-dessus une cour intérieure, au sommet des pavillons, deux girouettes de fer-blanc, figurant deux sphinx étrangement accroupis sur leurs aiguilles, se regardent. Après avoir longuement considéré ces images symboliques, je levai le heurtoir du portail qui représente aussi quelque chimère et frappai deux coups; on ouvrit; je fis quelques pas dans une cour oblongue et très irrégulièrement pavée au fond de laquelle régnait le corps de bâtiment environné d'ombre et de silence. Comme je cherchais en vain une lumière à son front, une personne vint à moi. Je lui demandai le maître du logis; elle me pria d'attendre et me laissa seul; bientôt elle reparut et me fit signe de la suivre. Après avoir traversé la cour, nous enfilâmes un long corridor étroit et humide et nous gravîmes ensuite quelques marches d'un escalier en spirale dissimulé

sous des planches en apparence jetées pêle-mêle les unes sur les autres, dans une excavation de la muraille. Arrivés au fond d'un autre couloir, nous dévalâmes et brusquement, celui qui me guidait frappa trois coups du plat de sa main contre une paroi qui rendit un son cave.

— Qui vive ?

— Le Droit !

— Il sera...

Puis une porte fut ouverte et je franchis le seuil d'une salle circulaire; une vingtaine de faubouriens y étaient réunis, tête nue, les uns assis sur des planches dont chaque extrémité portait sur des chevalets de sapin, les autres adossés aux piliers qui soutenaient la voûte. Les murailles de brique disparaissaient sous une couche de plâtre peint en rouge sang de bœuf, et le sol était entièrement nu, ni planchéié, ni carrelé. Sur une estrade haute d'un mètre était assis Pierre

Patient; à sa droite : une forge, des marteaux, des outils divers; à sa gauche : un mince lit de sangle et une armoire de chêne sculpté; devant lui : une enclume en guise de table où gisaient en désordre des livres, des cahiers, plusieurs compas, un sablier, une sphère, une carte géographique; sur les cornes de l'enclume brûlaient et bavaient deux chandelles plantées dans du suif qu'on avait répandu liquide sur le fer et qui s'y était figé. Tout contre la muraille, derrière l'hôte, s'élançait une statue en bronze, plus grande que nature, superbe copie de la Liberté inscrite au bas-relief de Rude. Apposés sur des crédences de métal, trois bustes taillés dans le granit : Jésus-Christ, Jean-Jacques Rousseau, Joseph Proudhon. Un vieux vitrail reluisait dans une baie par où la pièce devait recevoir l'air et le jour, car je n'apercevais pas d'autre issue qui leur permît d'y pénétrer.

Entouré de ces tâcherons dont les visages hâlés et sillonnés de rides disaient la vie de labeurs, mon ami me parut exercer quelque fonction sacerdotale : il était calme et grave; j'avais peine à reconnaître en lui celui-là même qui, la veille, m'avait rendu témoin de ses aberrations.

— Sois le bienvenu, dit-il; frères, c'est un des nôtres!

Tous les regards s'appesantirent sur moi, et ce ne fut que lorsque le président de la réunion me serra la main avec chaleur que toutes ces têtes se déridèrent et reprirent cette apparence de sévère bonhomie familier aux hommes simples et forts.

— Assieds-toi sur ce banc-là, me dit-il, tiens! suspends ton chapeau à ce pieu... Mais où en étions-nous? reprit-il en s'adressant aux ouvriers et en feuilletant un in-folio grand ouvert étalé sur l'enclume.

— A cette pensée de Proudhon : *Qu'est-ce que la vie, quand il s'agit d'un droit?*

— Merci, Zoliniat! Je me souviens à présent que quelqu'un m'avait fait une observation... Galotte?

— Vo[illegible] !

— Qu'objectais-tu lorsque notre ami est arrivé ?

— Tu soutenais, toi, que l'homme doit mourir, mourir plutôt que de ne pas se comporter selon sa conscience... tu soutenais cela ou quelque chose d'approchant.

— Oui, certes, oui; et je le soutiens encore.

— Bon! alors, explique-nous ce que c'est que la conscience. On prétend qu'elle est plus élastique que le caoutchouc... Une fois pour toutes, je voudrais bien savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

— Tu me demandes ce que c'est que

la conscience, toi, mon cher, qui ne fais jamais un pas sans la consulter, je vais essayer de répondre. Elle est selon d'autres et d'après moi le sentiment du droit et du devoir...

Il hésita, dit quelques mots que rien ne semblait coordonné, et parut chercher une formule rétive. Appliqués sur son front, ses doigts le frappaient alternativement; on eût cru qu'ils voulaient en tirer des sons harmoniques; le jeu de sa main me fit songer à l'artiste lyrique tâtant les touches d'ivoire avant que de se lancer dans la traduction de sa pensée. Tant était grande l'attention de l'auditoire, on eût entendu voler une mouche.

— Je veux être clair, il faut que je vous convainque; attendez; m'y voici! je pense...

Il suait à grosses gouttes; ses efforts étaient si visiblement laborieux que, malgré l'intensité de sa volonté et toute

l'application de son esprit, je craignis qu'il ne pût soulever l'obstacle dont sa pensée était embarrassée. A plusieurs reprises il se tourna de mon côté, comme s'il eût désiré que je lui soufflasse l'expression saisissante, vainement poursuivie.

— Durand, Emmanuel Durand! s'écria-t-il enfin.

— Qu'y a-t-il?

— As-tu un mètre?

— J'ai toujours le mien sur moi, en bon charpentier.

— Donne!

Le demi-cercle se rétrécit autour de la bigorne qui servait de bureau, je m'avançai moi-même et me rapprochai du « moniteur » le plus qu'il me fut possible, extrêmement curieux de ses actes et de ses paroles.

— Je vous demande pardon, reprit-il, si je n'ai pas répondu tout de suite à Galotte; avant tout, j'aime à être précis.



Qu'est-ce que la conscience? m'a-t-on demandé. Regardez ce mètre: ...Si vous voulez savoir la longueur, la hauteur ou la largeur d'un mur, l'étendue d'un terrain, la taille d'un animal, de quoi vous servirez-vous pour cela? du mètre, n'est-ce pas? le mètre est donc une mesure: eh bien! la conscience n'est pas autre chose qu'une mesure, elle aussi; c'est la mesure de la justice.

Les auditeurs s'interrogèrent du regard.

— Allons! poursuivit Patient, je m'aperçois que vous ne me saisissez pas encore; je sens si bien ce que je veux faire comprendre, qu'il me semble on ne peut pas plus facile d'être compris. La conscience, ai-je dit, est la mesure de la justice; vous avez l'air de vous demander comment la justice peut être mesurée. Oh! vous m'avouerez qu'elle ne se touche pas du doigt comme la pierre, le bois, le marbre, le fer et que,

s'il n'est pas possible de la toucher, il ne l'est, par conséquent, pas davantage de la mesurer avec un objet solide, c'est-à-dire avec un objet en bois, en terre ou en métal, enfin, avec un objet aisé à empoigner. Ecoutez-moi bien : vous voulez savoir, je suppose, ce que pèse un ballot de laine, une tonne de sucre ? Vous avez les poids et les balances. Ce que contient une pièce de drap ou de toile ? Le mètre est là. Ce que jauge une barrique de vin ou d'huile? Vous employez le litre. Mais si vous voulez vous convaincre que dans telle ou telle circonstance quelqu'un s'est bien ou mal comporté, comment procéderez-vous ? Comment mesurerez-vous son action ou sa parole ? Rien de plus simple à mon avis. Vous direz à la place de cet individu, qu'aurais-je fait moi-même, et vous interrogerez ce qui parle si bien sous le sein à gauche, votre cœur, ou pour mieux dire la conscience, car je

crois qu'elle habite non loin de là; la conscience vous répondra sans balancer: « Ceci est bien, cela est mal; ceci est petit, cela est grand!» Exemples de ce que j'avance : Ce particulier a volé; votre conscience, questionnée à son sujet, vous réplique : « Si tu volais, tu serais un misérable, donc cet homme est un misérable. « Tel autre est mort pour la liberté, a-t-il bien ou mal agi? Votre conscience vous crie : « Si tu mourais pour la liberté, tu ferais une grande chose, donc cet homme est grand ! » Mais celui-ci a violé son serment! votre conscience s'exprime ainsi : « Si tu te parjurais, tu agirais lâchement, donc cet homme est un lâche! » Celui-là est tombé en enseignant ce qu'il croit la vérité ! » la conscience vous dit : « Si tu tombes en affirmant ce que tu juges être le vrai, tu feras une chose juste, donc cet homme est un juste! » La conscience est invisible, d'accord, et pourtant elle

se sent comme si on pouvait la prendre entre les doigts. Quel est celui d'entre vous qui, à un moment donné, ne s'est pas senti arrêter ou pousser en avant comme par un bras d'acier, et qui est celui qui n'a pas obéi au mouvement, le trouvant sage ? Qui avait imprimé le mouvement ?... Vos regards et vos gestes m'assurent que vous comprenez enfin que pour mesurer le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, il n'est que la conscience. Elle seule, vous vous en rendez bien compte à présent, nous avertit du devoir et du droit, et c'est pourquoi j'ai dit et c'est pourquoi je répète : La conscience est la mesure de la justice!

Bien mieux que ses paroles, la pantomime de l'orateur rendait ses interprétations appréciables. Dépeignant à tâtons la propriété inventoriale de la conscience et son infaillible aptitude à juger les actions humaines, il agitait

le mètre qu'il avait emprunté à l'un des assistants, l'appliquait sur le sol, le long des murs, contre l'enclume, comme si, par cette manœuvre, il eût voulu prouver que les pensées, les discours, les actes les plus abstraits se pouvaient déterminer et mesurer matériellement de même sorte. L'éloquence de sa physionomie, la passion de son geste restituaient à sa démonstration la force que lui enlevaient certaines incohérences de langage. Peu à peu, je vis le jour s'insinuer dans l'esprit des auditeurs et y éclater enfin, tant il est vrai que pour éduquer et instruire le peuple, il est habile et surtout efficace d'employer une langue qui lui soit familière, quelque rude, quelque bizarre, quelque naïve qu'elle paraisse. Aussitôt que se fut éteinte la rumeur occasionnée par la laborieuse harangue de cet instituteur:

— Écrivez, dit-il.

Les élèves s'approchèrent de l'en-

clume, et un genou à terre, l'autre leur servant de pupitre, à la lueur grasse des chandelles, ils tracèrent, chacun d'eux, au crayon sur un livret lentement et en gros caractères cette proposition marquée à l'encre rouge dans l'*in-quarto* par celui qui dictait :

« Trouver une forme d'association qui » défende et protège de toute la force » commune la personne et les biens de » chaque associé, par laquelle chacun, » s'unissant à tous, n'obéisse pourtant » qu'à lui-même et reste aussi libre » qu'auparavant. »

— Le *Contrat social*, ajouta l'instructeur, roule tout entier sur cette donnée, méditez-la chez vous, demain nous la discuterons ensemble ; ensuite, fit-il la main allongée vers les bustes de granit, nous rechercherons et nous tâcherons de trouver la preuve de la parenté qui existe entre ces trois grands hommes : Jésus-Christ...

— Jésus-Christ est Dieu !

— ... Je dis entre ces trois grands hommes : Jésus-Christ, Jean-Jacques Rousseau et P. Joseph' Proudhon. Tous les trois furent ouvriers : Christ, charpentier ; Rousseau, orfèvre ; Proudhon, imprimeur. Pauvres et travailleurs, ils ont en connaissance de cause indiqué les droits du travailleur et du pauvre ; ils forment une trinité vénérable, une trinité humaine...

— Qui vaut certainement mieux que l'autre : celle du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

— Nous ne sommes pas ici, Kasber, pour nous occuper des choses du ciel, mais de celles de la terre. Je sais que si nous n'avons pas tous, ici, la même religion, nous avons la même foi sociale. Il suffit. De ce que Schebach et Notazzo sont juifs ; Juvion et Malvinières, protestants ; les autres d'entre nous catholiques, sauf un qui se dit

athée ou qui l'est, et moi qui suis déiste, tout bonnement, en sommes-nous moins frères ? Pas que je sache. Moins honnêtes ? allons donc ! Avons-nous un but différent ? Le même. Que veut chacun de nous ? L'égalité, la fraternité universelles.

— Commenceront-elles bientôt leur tour de France ?

— Tout à l'heure c'était celui-là qui faisait le farceur, maintenant c'est celui-ci qui s'amuse ; Tabourille, on va te répondre. Une seconde, une minute ; tiens, Galotte, fais circuler cette mappemonde, mon ami.

La carte de géographie passa de main en main ; je l'examinai le dernier ; n'y découvrant aucune annotation, nul signe manuscrit, je la remis moi-même an démonstrateur ingénu, qui contin nu en ces termes :

— Sur la terre, ou plutôt dans l'univers connu, non seulement la France

occupe un petit, petit coin, mais l'Europe. Or, il ne s'agit point que l'Égalité et la Fraternité en fassent le tour et puis qu'elles se reposent; non, il faut aussi qu'elles fassent le tour du monde et elles le feront, la liberté y aidant. Il y a des gens qui s'imaginent, je les plains! que tous les êtres de notre espèce ne sont pas également dignes d'intérêt! Il y a hommes et hommes, affirment-ils. J'ignore quels radotages ils dégorgent pour expliquer leur système, mais de quoi je suis certain, c'est qu'ils ont l'esprit démantibulé, la poitrine en veuvage de cœur. Quoi! en deçà de cette montagne ou de cette mer, la liberté! au delà l'esclavage! Ici, des gens; là, des brutes! Je suis sourd à ces litanies. Noirs, rouges, jaunes ou blancs et même bleus, s'il en existe, tous les hommes ont les mêmes droits; ils sont nos frères. Bel avantage que d'avoir la pelure d'une couleur plutôt que d'une autre, trouvez-

vous pas ? C'est pourtant vrai ; c'est un avantage, et un grand d'après des lois. La couleur du teint ? halte-là ! Question de vie ou de mort. Blanc, tu fouetteras ; noir, tu seras fouetté. Ah ! que je payerais cher celui qui me dirait pourquoi telle race est condamnée à fourni des portefaix à l'humanité et telle autre à lui faire cadeau de propres à rien dont la peau seule explique le despotisme et la sottise. Interrogés sur ce point, les blagueurs ont essayé d'accoucher ; malgré les fers, ou le raisonnement, si vous voulez, l'enfant n'a pu sortir. Que si l'on pouvait préciser la forme et la couleur du créateur, je comprendrais jusqu'à un certain point que les créatures dont la couleur et la forme s'approcheraient le plus de la sienne, jouissent d'une plus grande considération que les autres ; cette ressemblance ferait quelque peu accepter des supériorités. Mais Dieu, comment est-il bâti, charpenté, peint ?

Voilà le hic ! Les noirs le voient noir; les rouges, rouge; les jaunes, jaune; quant à nous, blancs, nous croyons généralement en lui, chacun, il est vrai, à notre façon. Où les uns trouvent que Moïse, Jésus-Christ, Mahomet ont fait des miracles par la grâce de leur Dieu, les autres rencontrent des trucs et des ficelles à la Bosco; néanmoins, on reste convenu que les esprits que je cite sont des législateurs et des réformateurs à qui l'humanité est redevable, et qu'ambassadeurs ou non de la divinité, la divinité est. Bon ! Dieu existe. Mais qu'est-ce que Dieu ? répètent ceux qui, comme Thomas, veulent toucher pour croire. Si j'avais affaire à eux, je leur riposterais : j'ignore s'il a quatre membres comme vous et moi, des yeux, des oreilles, un nez, une barbe brune ou blonde, rousse ou blanche, une carcasse comme la nôtre, cela ne me regarde point ! Informez-vous-en là-bas, dans

les étoiles, si vous ne craignez pas d'aller chercher si haut des renseignements qui y sont ou n'y sont pas; pour ma part, quelle que soit sa *coupe*, je crois en Dieu, c'est-à-dire en une éternelle justice qui imprime son impulsion paternelle à l'humanité tout entière. Tous ses enfants sont égaux devant lui, ont les mêmes droits et les mêmes devoirs, la même origine et la même fin. Sans en excepter un seul, ils procèdent de lui, et lui retournent; ils sont tous légitimes ; il n'a pas fait de bâtards. Les serfs et les czars, les journaliers et les rois ont été engendrés par la même semence, conçus dans la même matrice. Aussi bien et au même titre que ceux qui portent la couronne, ceux qui n'ont pas de souliers peuvent en appeler au droit divin, comme vous, comme moi!

— Qu'on prouve Dieu et, alors, j'y croirai.

— Il faudra donc toujours mettre les points sur les i, pour toi?

— Dame, oui!

— Si, comme moi, ce gaillard avait été matelot, il ne ferait pas le difficile, il croirait à quelque chose comme les camarades; je réponds de ça. En Crimée, sans aller plus loin, j'ai vu des malins à genoux, ce qui, ma foi, ne les empêchait pas, à l'occasion, de cracher sur la mitraille...

— Avis au public: Hordec, à qui je coupe la parole, est à la fois Breton et jésuite... Je parierais volontiers que, pendant le bombardement de Sébastopol, au son du canon, aux pétarades des bombes, il aura vu tout au milieu des nuages, illuminé par les éclairs, le Père éternel jouant aux dominos avec Madame Joseph...

— Kasber, tu lâches des bêtises, comme un mousse anglais.

— Bravo! le Criméen a raison. Il a

dit son fin mot à ce brouillon... Eh bien! moi, qui vous parle, j'étais à Palerme avec Garibaldi; un *lapin* au moins aussi crâne qu'un Gascon... Une vingtaine de mille hommes nous fusillaient, à bout portant, il faisait chaud! Je jure que si ce jour-là le bon Dieu ne s'était pas battu pour les camisoles rouges...

— Assez, Auverpin, tu me chatouilles avec ton bon Dieu...

— Ah çà! gueulard, tu commences à m'embêter, c'est moi qui te le dis. Les Auvergnats valent les Welches et même plus qu'eux... Prêt à te le prouver, ici comme ailleurs, et quand tu voudras, tu sais!...

— Petit Drouillac, va!

— Tout petit, oui; c'est fort possible! Mais...

— Silence! dit Patient, qui avait écouté avec la plus grande sollicitude cette discussion qui menaçait de s'aigrir,

assez ! taisez-vous tous les deux. Si chacun de nous n'avait à montrer que son courage, la chose serait aisée, je crois. Tu sais aussi bien que personne, Kasber, que Drouillac, le petit Drouillac, comme tu dis méchamment, m'a sauvé la vie, il y a quelques années, et que, poursuivi comme un chien enragé, à travers les balles, il t'a transporté toi-même blessé au nombril, perdant tout son sang, du faubourg Antoine à la rue Vieille-du-Temple, chez ton cousin Yunor. Chacun est libre, ici, d'avoir son opinion en toutes choses; expose les tiennes, d'accord! défends-les, mais n'insulte pas ceux qui pensent autrement que toi-même : Et maintenant voici : On réclame des preuves de l'existence de Dieu ! Des preuves, mon cher, des preuves ! Si j'en savais une, j'en saurais plus long que qui que ce soit au monde ; plus long que beaucoup de bavards qui, s'imaginant détortiller la question, l'ont

embrouillée au point de la rendre cinquante fois plus inextricable qu'elle n'était, et ce n'est pas peu dire. Ceux qu'on appelle Pères de l'Église ne sont pas plus d'accord à ce sujet que ceux qui s'intitulent eux-mêmes philosophes. Descartes, Leibnitz, Cudworth, Pascal, Spinoza, tant d'autres que vous ne connaissez pas du tout et que je connais un peu, ont affirmé Dieu. Bayle, Kant, Feuerbach, d'Holbac, Diderot, Voltaire l'ont discuté ou nié. Mais des preuves en oui ou en non, personne n'en a donné, personne n'en donne. Chacun habille et chausse l'individu céleste à sa fantaisie. Proudhon, notre Proudhon lui-même, dit que Dieu est un problème, un X éternel, ce qui équivaut à ceci : « On ne peut ni l'avouer ni le désavouer. » Es-tu content, curieux, que te faut-il encore ? Ce que je pense, moi, je vais tâcher de te le dire. Où qu'il soit, où qu'il aille, quoi qu'il fasse, qu'il soit fait comme ceci ou

comme cela, je crois en Dieu; j'y crois parce que je vois les arbres, les fruits, les blés, les fleurs, le ciel, la terre, l'homme, la nature. Tout cela ne s'est pas inventé tout seul, c'est mon idée. Tenez! Vous tous, qui êtes assis sur ces planches, regardez-les; en les regardant, vous comprendrez qu'un arbre les a fournies. Vous voyez d'ici l'orme, le hêtre ou le chêne. Cet arbre, d'où vient-il? hé, parbleu! de la terre. Et la terre d'où procède-t-elle? Ici, on se gratte le front. Et les étoiles, et les vents, et les mers, d'où tout cela peut-il bien venir? Et les lunes et les soleils? Mes pauvres vieux, je l'ignore, et celui qui est franc sonnera comme moi. L'on a beau jeu, quand on avance que Dieu ne peut pas se prouver comme le jour, comme la nuit, comme l'homme ; personne, en effet, ne lui a jamais tâté le pouls; nul ne sait s'il se nourrit de viande ou d'air; s'il a commencé, s'il finira. Je vous ai

déclaré que je croyais en lui, je le répète : j'y crois ! j'y crois parce que je crois l'âme responsable, et je crois l'âme responsable parce que je crois à la justice, parce qu'il me faut une justice. Or, la justice n'étant pas ici sur cette boule, et vous le savez bien, il faut qu'elle se trouve quelque part... Bien souvent je me suis demandé comment faisaient certains de nos pareils qui n'admettent pas une future justice infaillible, pour supporter une minute le malheur, le supplice à perpétuité de la faim et de la soif, la misère qui les empoigne au berceau et qu'ils n'ont pas méritée, après tout. Comment ! voici un scélérat, un coquin, qui, sa vie durant, nous insultera par ses crimes, sa fortune et son impunité, et nous, probes et gueux, nous irons par la boue, sans arrêter comme des juifs-errants, pendant trente, cinquante, soixante ans !... Et le coquin aurait le même sort que le probe ! et ils tomberaient tous les deux dans le

néant! et ce serait fini pour l'un comme pour l'autre!... Cette idée indigne et répugne. A ne pas croire en Dieu, c'est-à-dire, à la justice, je ne vois que deux choses à faire : ou ripailler, voler, tuer, jouir de sa peau le plus et le plus longtemps possible, ou créer la justice sur la terre, c'est-à-dire démolir ce qui est et bâtir ce qui devrait être et qui n'est pas. Mais.... supposons la justice établie sur la terre. Peut-elle être infaillible? le devenir? Voyons, raisonnons serré... Vous admettrez bien que l'homme peut se tromper et se trompe... souvent, même lorsqu'il est de bonne foi! Montrez-moi alors de quelle manière on réparera une erreur, si elle tue celui qu'elle frappe. « Tant pis pour l'innocent! » Je n'accepte pas cette raison, c'est celle de l'impuissance et l'impuissance n'est pas, ne saurait être la justice! Souris tant que tu voudras, toi de Mulhouse, je compte sur une

justice et je crois en Dieu! J'y crois parce qu'il doit y en avoir un, parce qu'il faut qu'il y en ait un, parce qu'il y en a un! Que voulez-vous que je vous conte encore, mes amis? Voilà déjà trop de comment, de pourquoi, de parce que qui ne sont pas très clairs ni très définitifs : je ne vois pas Dieu, je ne le touche pas, je le sens!

L'Alsacien s'écria :

— Des mots, oui! Mais des preuves, bernique! On ne te l'envoie pas dire, on te le dit à toi, de Paris.

Le Parisien ouvrait la bouche pour répliquer à cette apostrophe; plusieurs interruptions l'arrêtèrent, entre autres celle-ci :

— Beaucoup de gens prétendent qu'un républicain ne peut croire en Dieu sans trahir la République; qu'en penses-tu, toi, savantissime?

L'interpellé sourit :

— Taulas, dit-il, je ne prévoyais pas

ton observation : que diable veux-tu que j'y réponde ! que me riposterais-tu, mon brave, et que me riposterait le premier venu d'entre nous, si je soutenais que pour mettre une casquette, il faut ne pas avoir de tête ?... On me rirait au nez et l'on aurait raison. Que fait-on d'une casquette, on s'en coiffe ; à quoi servirait-elle, en effet, s'il n'y avait pas de caboche où la poser ? Dieu, c'est la justice ; le républicain, c'est le juste. Peut-on comprendre un juste qui n'aime point la justice ? Mon cher, si tu rencontres jamais les pistolets qui dégoisent qu'il n'est pas permis au républicain de croire en Dieu, dis-leur qu'ils sont des farceurs et des pires ; ajoute que s'ils croient en Dieu sans être républicains, ils sont plus sots que ceux qui voudraient couvrir d'une casquette une tête... imaginaire.

— Doucement ! doucement ! ricana celui d'Alsace, tu tournes autour de la

chandelle, enfant de l'Ile de France, mais plus malin que le papillon, tu ne viens pas t'y roussir les ailes; tu te tiens loin de la flamme et tu sais bien pourquoi. Je ne sais pas si tels ou tels avaleront ta justice-Dieu ; moi, non ! J'ai été de ceux qui admettent la possibilité de la justice sur la terre et qui ne l'admettent que là ! J'ai changé. Aujourd'hui pas plus qu'hier, pas plus qu'il y a vingt ans, pas plus qu'il y a un siècle, et depuis que la terre tourne et que luit le soleil, la justice n'existe ! Je n'y crois plus. Le fin mot, le voici : il y a des pauvres et des riches, des maîtres et des chiens, et les chiens sont en nombre ; je dis aux chiens : cassez la corde, sautez sur les maîtres et mettez-les en charpie. La justice, la voilà !...

— Oh ! jamais, jamais.

— Tu as ta manière de voir, toi, monsieur; et j'ai la mienne, moi, manant. Il ne s'agit pas de blaguer éternellement

les mêmes rengaines. Je dis ce qui est. Tant que le monde sera monde, le gros foutra les étrivières et des coups de pied quelque part au petit, à moins que celui-ci ne grogne, ne hurle ou ne gueule : « Gros, tu m'embêtes à la fin des fins, et je vais bûcher. »

— Ho ! non, non ! riposta en chœur toute l'assistance.

— Ceci ne me semble pas de ton goût et tu as l'air de vouloir me faire taire. Et pourquoi me tairais-je, s'il vous plaît, *Monseigneur de la Platine?* Ceux qui m'écoutent ici me comprendront : ils sont des petits. Je ne me tairai pas ; non, je ne me tairai pas. Jamais personne ne m'accusa d'être un amuseur ; j'ai le cœur sur la main, je suis franc comme un boulet ; pour aller où je veux, moi, je ne passe pas par trente-six chemins, je prends toujours le plus court et le plus droit. Et maintenant, je ne comprends qu'une chose, c'est que l'hiver

arrive au galop, que je n'ai pas le sou, pas de linge, pas de culottes, pas de pain. Crever de faim, me geler cet hiver comme l'autre..., comme les autres depuis quarante ans que je trime, que j'ai froid et que je jeûne, j'en ai assez, merci! Je veux manger, c'est mon droit! Je veux me chauffer comme les aristos. Comme eux je veux avoir à la poche des sous et ma *toquante* : ma toquante pour m'avertir de temps en temps que je me fais vieux, que je m'use et qu'il serait bon de me ménager... Et si vous voulez que je vous donne un conseil, vous tous qui avez perdu ou perdrez vos pents et vos ongles à la besogne, vous qui vous couchez souvent le ventre plat comme une plaque de tôle, vous qui suez tout votre sang pour le plaisir des feignants, vous qui vivez nus comme des vers, vous qui mourrez sans laisser un morceau de toile où vous coudre, vous qui servirez tant que vous aurez le

souffle et qu'on jettera après dans un trou public comme des charognes, levez-vous! levez-vous! avec le fer, avec le feu, avec l'eau, avec la corde, avec la terre, avec les pierres, avec des fusils, des bâtons, des piques ou des baïonnettes ou des lances, avec tout ce qui peut servir d'arme, frappez, cognez, écrasez, tuez, tuez :

Le président se redressa, toisant celui qui le toisait :

— Toi, dit-il, c'est fini, tu n'es plus des nôtres.

— De quoi ?

— Va-t'en.

— Hein? des navets !

Stupéfaits de l'audace et de l'irrévérence de l'un des leurs, les sociétaires regardaient cette scène, immobiles. Tant le chef par eux élu leur était sacré, ils n'osaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles. Tout à coup le rebelle s'élança sur l'estrade, saisit le compas qui était

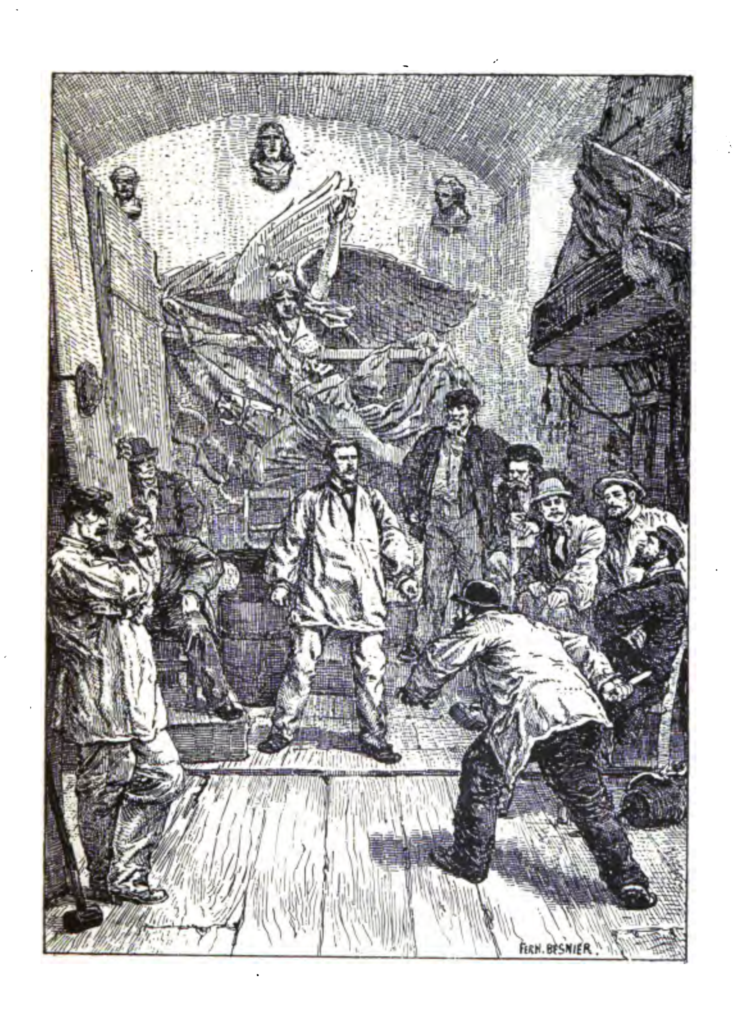
sur l'une des cornes de l'enclume et, l'ayant ouvert, le brandit.

— Me chasser, moi! me balancer, moi! cria-t-il.

Le justicier fit un pas en avant, le coupable leva le bras et les pointes du compas étincelèrent.

— Frappe, enragé, frappe! Apprends ton nouveau métier : griffe et mords, je ne me défendrai pas, car si je me défendais, je te ferais du mal, étant plus fort que toi !...

Ces paroles tombèrent une à une, pleines, sonores, attristées ; la figure du sage n'exprimait ni mépris ni colère, mais une pitié et une douleur sans bornes. Ramassé sur lui-même, l'œi équivoque, le furieux tressaillit un instant ; je crus qu'il allait s'élancer, mais ses bras levés retombèrent inertes le long de ses cuisses, son corps se resserra, s'effaça et prit je ne sais quelle attitude de prosternation.


FERN. BESNIER

— Après tout, grommela-t-il, il se peut bien que j'aie tort!

Et il resta bouche bée devant son généreux juge qui disait :

— Ambroise Kasber, tiens, voici ma main.

— Vrai ?

— Oui ; prends-la, vieux braque, espèce d'écervelé, je te connais bien, va! tête de feu, langue folle, bon cœur.

Blême, vaincu, réduit quoique encore hérissé, le provocateur balbutia, bégaya, puis frappant le plancher du talon, le verbe strident et avec un geste de sauvagerie qui, toutefois, avait sa grandeur :

— C'est égal ! toi, Pierre Patient, dit la Patience et la Bonté, tu vaux mieux que moi!

Revenus de leur stupéfaction, les cent vingt compagnons s'étaient approchés de l'incorrigible frondeur et l'entouraient sévères, prêts à le mâter....

— Amis, dit leur mentor d'une voix où l'on eût en vain recherché des vibrations inaccoutumées ; voici que j'ai retourné plusieurs fois le sablier ; il est onze heures, au moins. Un mot encore, pourtant avant que vous partiez : Ce matin je suis allé à l'Hôtel-Dieu ; François Hannivel va mieux ; il m'a prié de voir sa femme et ses enfants, je me suis rendu derrière la butte Montmartre; la compagne de cet invalide m'a caché sa misère, je l'ai devinée, nous sommes là, tous !

— Oui, tous, tous.

— Je le sais, parbleu ! je le sais. Voici trois francs pour ma part ; que chacun de vous me donne ce qu'il pourra : je reviendrai là-bas demain.

Tour à tour, les donateurs gravirent l'estrade ; celui-ci offrit un franc, celui-là une pièce de cinquante centimes, plusieurs versèrent quelques gros sous de billon ; le boute-feu voulut donner

tout ce qu'il avait, mais son dompteur résistait...

— Si, si! insista le mauvais bougre, j'ai dit et fait des bêtises tout à l'heure.... je veux les payer.

— Eh bien! alors, dit le bon diable souriant, paye-les!

On applaudit.

— Camarades, reprit-il après l'offrande, Proudhon viendra nous voir un de ces jours. Nous l'aimons celui-là non moins qu'il ne nous aime: il veut ce que nous voulons; il est notre gloire et notre guide. Pour le bien recevoir, méditez avec soin, car il vous interrogera, sur les choses qu'il vous a si souvent engagés à approfondir.

— A demain!

Et vingt bras se tendirent vers le patron, qui ouvrit les siens tout grands et y réunit ces vingt puissances en un seul faisceau.

— N'oubliez pas, acheva-t-il, debout

derrière l'enclume et soutenant toutes les mains étendues vers lui, comme pour prêter un serment, n'oubliez pas ce que je vous recommande sans cesse : autant il est inutile de se poser dans la foule comme un rodomont, autant il est ridicule de se donner des airs de tranche-montagne, autant il serait lâche de vous laisser entamer par la peur, et cent fois plus encore de ne pas dire résolument, mais avec simplicité, devant tous votre opinion sur les êtres et les choses. Mesurez vos actions et vos paroles, d'accord! mais dites ce que vous pensez. On vous écoutera, on vous épiera; soit! Il est bon qu'on apprenne ce que vous avez le droit d'espérer, ce que vous voulez, ce qui sera. En voyant votre courage et votre calme, les couards diminueront. Qu'on le sache : nous ne sommes ni des tigres, ni des moutons; nous sommes ce que la nature nous a faits; voilà tout! Nous sommes des

hommes; quoi qu'il arrive, ne l'oublions jamais. Je sais qu'il est parfois douloureux de s'en souvenir, n'importe! On accomplit son devoir, on exerce son droit et la conscience est tranquille. Vienne l'épreuve, vienne la mort, celui qui n'a rien à se reprocher ne saurait rien craindre. Mes enfants, m'avez-vous compris?

— Compris!

— A demain donc....

Comme à regret et lentement, les ouvriers gagnèrent le fond de l'atelier, se retournant à chaque pas vers leur conseiller pour lui parler encore, lui sourire, et serrer de nouveau sa main loyale, sa main virile et fraternelle; Kasber, repentant et pardonné, avait le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux; il sortit le dernier. Jusqu'à ce qu'il n'entendit plus le bruit des pas et que la porte cochère résonnant sur ses gonds lui eût appris que ses frères n'étaient

plus dans la maison, Pierre se tint immobile sur le seuil de l'atelier. Après en avoir fermé la porte à double tour, il vint à moi, pensif et subitement rembruni.

— Hier, tu m'as cru fou, dit-il, et tu es venu savoir si je l'étais encore aujourd'hui ?

Ma main pressant la sienne répondit oui pour ma bouche.

— Nous sommes seuls, à présent, murmura-t-il, si cela te plaît, nous allons parler d'*Elle*.

Et il m'entraîna au fond de l'estrade sur le petit lit de sangle où nous nous assîmes. Il tenait entre les siennes mes mains qu'il serrait expressivement ; il respirait avec force, il aspirait et rejetait l'air péniblement, comme font tous ceux que l'émotion absorbe ; il était pâle, il regarda la statue de la Liberté et secoua la tête :

— Avant que je te dise comment je

l'ai aimée, dit-il enfin, veux-tu que je t'apprenne qui je suis ?

— Je t'écoute !

Il se recueillit un instant et s'exprima ainsi :

— « Mon grand-père maternel se nommait Henri, vicomte de Viras. En 89, le tiers état de Cahors l'envoya aux Etats-Généraux. Il appuya le premier la proposition de Sieyès; et le second, après Bailly, prêta le serment du Jeu de Paume. Le 14 juin 1790, il demanda à l'assemblée nationale l'abolition des titres. Elle fut aussitôt décrétée. Mirabeau-Tonnerre devint Riquetti l'aîné; le marquis abbé de Barmont devint l'abbé Perrotin; le comte de Montlosier, le citoyen Raymond; et mon aïeul, Henri de Viras, s'appela désormais Henry Le Toll. Avec Camille Desmoulins, Danton, Marat, Fabre d'Églantine, il fonda le club des Cordeliers. Du 21 messidor, an II, au 9 ther-

midor, il fit partie du comité du Salut public. Il tomba avec Robespierre, Couthon, Saint-Just et fut décapité avec eux. La veille de sa mort, il écrivit à sa femme ; sa lettre se terminait ainsi : « Si tu en as la force, et je souhaite que tu l'aies, viens me voir mourir ; tu en recevras cette consolation, que celui que tu as vu vivre en juste meurt comme il a vécu ! »

» Ma grand'mère obéit à ce vœu, elle vit tomber la tête de son mari. La ci-devant Jeanne, vicomtesse de Viras, avait du montagnard défunt deux enfants, Horace, mon oncle, et Lucrèce, ma mère. Après la mort du chef de la famille qui les laissa sans fortune, ils vinrent, tous les trois, se loger sur la place du Chevalier du Guet, au cinquième étage d'une obscure et humide maison, dont le rez-de-chaussée était occupé par la coutellerie d'Aurélien Tinesse, père de Benjamin Tinesse,

banquier du duc d'Orléans pendant la Restauration et député doctrinaire sous Louis-Philippe, de 1834 à 1848. Le coutelier prit dans sa boutique le marmot et l'employa à tourner une pierre à repasser, de compte à demi avec deux vieux boule-dogues. On lui donnait pour sa peine treize sous par jour. En face de la fabrique, de l'autre côté de la place, il y avait une lingerie. Elle était tenue par la citoyenne Françonette Dubourg, grand'tante de celui-là qui, aux Trois-Jours, s'improvisa général. La lingère offrit des travaux de couture à mon aïeule, qui, aidée de sa fille, gagnait à ce métier-là onze livres dix sous par semaine. On vivait ainsi avec septante livres par mois, quelquefois moins.

» Plus la misère était grande, plus la femme du conventionnel déployait d'énergie. Elle travaillait des bras, des pieds, des mains. Le soir, à la veillée, sans feu, sans chandelle, elle louait à

ses enfants les vertus de leur père et les belles actions de ceux qui périrent avec lui : c'est ainsi que la sobre républicaine faisait l'éducation de ses petits. Cependant, ils poussaient. L'apprenti était soucieux ; sa journée finie, il courait les rues, lisant sur les murs les proclamations de la République. Plusieurs fois, la nuit, les siens l'entendirent rêvant combats. Il récitait les bulletins des victoires de Montenotte, d'Arcole et de Lodi. Un jour, il annonça crûment à sa mère qu'il voulait aller à l'armée. L'ardente patriote l'embrassa et lui dit : « Pars, mais souviens-toi que ton père défendit la liberté et s'immola pour elle. » Horace partit : il ne devait point revenir ; il mourut lieutenant de grenadiers à Saint-Jean-d'Acre. Celle qui l'avait conçu apprit sa mort en femme spartiate ; elle n'avait pas le droit de s'abandonner d'ailleurs : il lui restait une fille à conduire.

» Elles vécurent pauvres, courageuses, et seules jusqu'en 1813. Ma mère avait alors dix-huit ans. Fort belle, c'était tout le portrait de son père, le cordelier; un artisan la vit et l'aima. Quoiqu'il fut encore jeune, il était grave et concentré comme un vieillard. Il habitait dans la même maison que nous sous le comble, une sorte de soupente; il vivait de ses mains ,il était tourneur d'ivoire et très âpre au travail. Appliqué, certain soir, en son réduit, dont la porte était ouverte, à copier une gravure clouée au mur et représentant Jean-Jacques aux Charmettes, il ouit comme une palpitation d'ailes sur le carré, et détourna la tête. Ses yeux alors rencontrèrent ceux de l'exquise enfant du dernier des Viras; presque involontairement, il se leva et la salua. Celle-ci tressaillit : elle trouvait beau cet hercule laborieux et doux.

» Deux mois après ce jour, mon aïeule dit à celle qui devait m'allaiter :

« Ma fille, tu as une pensée que tu me caches. » « Il est vrai, répondit la vierge, j'aime ; je n'osais pas vous en instruire. » « Quel est le loyal garçon qui t'a plu, mon enfant? » « Je ne sais pas son nom, il demeure au-dessus, c'est un pauvre ! »

« Le lendemain, sa jeunette étant sortie, la veuve du régicide alla frapper à la porte du tourneur. Il lisait le *Contrat social*. S'étant incliné devant la conventionnelle, il lui offrit galamment l'unique siège qu'il avait. Ma grand'mère s'assit et le regardant en face, elle lui parla ainsi : « Je suis la citoyenne Le Toll, femme du représentant mort pour la Liberté, le 9 thermidor; suis-je ici chez un honnête homme »? « Vous êtes chez un affilié qui verserait son sang pour la cause à laquelle se voua celui qui fut votre époux. » Il y eut un moment de silence; la patricienne tenait ses yeux fixés sur le plébéien. « Ma

fille vous aime, interrogea-t-elle enfin, l'aimez-vous? Peut-elle vous aimer? Avez-vous le droit de l'aimer? » L'ouvrier répondit d'une voix nette et franche comme la sincérité : « Rien ne m'empêche, si vous m'en jugez digne, de vous appeler ma mère. » Quel que fût son empire sur elle-même, la visiteuse pâlit, elle posa le front dans la paume de sa main et songea. « Qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous? » fit-elle en se redressant. Il répondit aussitôt : « Je me nomme Lazare Patient. » « Lazare Patient! s'écria sourdement mon aïeule; moins haut, parlez moins haut !... les murs ont des oreilles, aujourd'hui... Êtes-vous parent de Martin Patient, fusillé, il y a un an, avec les généraux Malet, Guidall et Lahorie? » « Martin Patient était mon frère. » « Les vôtres ont détesté la tyrannie, nous sommes de la même famille! » Et la puritaine tendit sa main à cet idéologue en sarrau

qui la porta pieusement à ses lèvres. « A présent, reprit-il après quelques instants de silence, permettez-moi de vous apprendre qui furent mon père et ses devanciers : Mon aïeul, Mathias Patient, était l'unique fils d'un pâtre des Cévennes ; pendant la guerre des Conversions, il commandait une bande de camisards ; il sauva la vie à Jean Cavalier et fut sabré par les dragons du roi. Son fils Isaïe Patient, compagnon tailleur de pierres, fut roué en Grève; voici pourquoi : il avait arquebusé deux estafiers de la Pompadour qui traînaient une fille de douze ans au Parc-aux-Cerfs. Des deux enfants d'Isaïe, Lin et Clet, le premier qui avait suivi Lafayette en Amérique, fut emporté par un boulet, devant Rhode-Island; le second, volontaire de la République, fut achevé à Saumur, dans une ambulance, par les chouans de Lescure; lorsqu'il mourut, j'avais quatorze ans, mon


BESNIER

frère Martin en avait seize ; le vingt-neuf octobre dernier j'ai vu tomber cet intrépide sous les balles de ses bourreaux dans la plaine de Grenelle...

— Ami, s'écria Pierre, les yeux à la fois ardents et humides, je te parle des miens ; Lazare, frère du supplicié de Grenelle, est mon Père !

Je n'eus garde de rompre le silence qui suivit ce cri de douleur et d'orgueil ; j'attendis que le narrateur reprît de lui-même l'histoire de sa famille ; il poursuivit en ces termes :

« Voici comment s'accomplit le mariage des deux fidèles de qui je sors ; il n'était pas possible, un an après la conspiration du général Malet, que le frère de Martin Patient, recherché par la police, se présentât à l'état civil et y déclarât son nom ; il eût été immédiatement arrêté. Que faire ? Jeanne Le Toll, ayant l'âme trop grande pour subordonner le bonheur de sa

fille à l'exécution de formalités que les circonstances rendaient immédiatement impossibles, n'hésita point. On était aux derniers jours de l'automne; elle invita mon père à les accompagner à la campagne, elle et sa fille, voulant, disait-elle, s'accorder avant les froids un dernier jour de soleil.

» Ils partirent, tous les trois, de grand matin, et atteignirent après quelques heures de marche les coteaux boisés de Meudon. A plusieurs reprises, les fiancés surprirent un sourire étrange sur les lèvres de mon aïeule, ils se regardaient alors doucement agités : une pensée vague était née en eux, délicieuse ; ils pressentaient, ils devinaient, ils *voyaient* que cette excursion aux champs avait un but. Lequel ? Ils l'ignoraient encore, mais la même espérance nuptiale les berçait tous les deux. Sévère et riante, la Conventionnelle marchait derrière eux. On déjeuna sur les

bords de la Seine, et dès que le repas fut terminé : « Mes enfants, dit-elle à voix basse, remontons le coteau ; on est plus près du ciel là-haut et l'on y discerne mieux la terre. » Ils se levèrent, et pensifs, émus, troublés, ils suivirent cette Minerve dont le front semblait illuminé. Quand ils eurent gravi les pentes de Bellevue, elle s'assit sur la mousse d'un tertre ; ses yeux errèrent à l'horizon, et recueillie, elle contempla les bois, les plaines, les lignes ondulantes des collines, les bandes d'or que le soleil, à son déclin, jette sur les eaux du fleuve où se réfléchissaient de grandes masses d'arbres encore garnis d'un feuillage couleur de rouille. Immobile et sereine, la veuve du vaincu de thermidor méditait. Trois fois, les chastes amants virent son front et ses bras se lever au firmament ; ses lèvres remuaient, on eût dit qu'elle lisait des

lois dans les profondeurs de l'infini... « Venez, reprit la prêtresse, approchez-vous de moi. » Tous les deux se tenant les mains s'avancèrent. « Lucrèce, ma fille, mon enfant, aimes-tu de tout ton cœur, de toute ton âme, Lazare Patient. » « Oui, répondit sincèrement la promise. » « Et toi, Lazare, aimes-tu de toute ton âme, de tout ton cœur, ma fille Lucrèce Le Toll? » « Oui, mère, autant qu'il m'est permis et j'éprouve pour vous les sentiments d'un fils. » « Eh bien? ici, par cette grande Nature qui vit, qui nous entoure, en qui nous sommes, par l'Être-Suprême qui la meut et la gouverne, par la Vertu qui fait les hommes dignes de ce nom, jures-tu de toujours aimer ma fille, et de vivre et de mourir dans la foi de son père et du tien? » « Je le jure, ma mère, par la Vertu, par la Nature, par l'Être-Suprême! » « Aimez les autres, aimez-vous, je vous unis, mes enfants!... » Et

Jeanne Le Toll abaissa lentement ses mains maternelles bénissantes sur la tête des nouveaux époux, qui sans s'être rien dit, s'étaient simultanément agenouillés devant elle...

— Ah! c'était une sainte, gémit entre deux longs soupirs Pierre Patient, qui retenait ses larmes, une vraie sainte, celle-là! Réellement, continua-t-il, quand son émotion fut maîtrisée, j'entends encore cette noble femme me raconter comment elle me reçut dans ses mains, quand je vins au monde, moi, l'enfant tardif de son gendre et de sa fille, car je ne suis né que douze ans après leur mariage, en 1825, vers la fin de l'année; je l'entends s'écrier m'élevant dans ses bras : « Que celui-ci soit digne des siens, qu'il soit vertueux comme ils le furent! » J'ai comme un souvenir du berceau, je la vois avec ses grands cheveux blancs, penchée sur mes lèvres, comme pour me donner son intrépidité avec son

souffle, je l'entends murmurer des hymnes... les mêmes que chantaient les phalanges de la République se ruant aux frontières ; j'ai été bercé par ces chants, moi ! et celle qui me les disait, c'était ma mère ! Si je l'appelle ainsi, c'est qu'elle le fut ; si son souvenir est plus vivant en moi que pas un, c'est que j'ai peu connu cette vaillante si douce qui me donna le jour. Mère Blanche, c'est ainsi, te dis-je, que je nommais mon aïeule héroïque, mère Blanche m'a fait ce que je suis ; le peu que je sais, c'est d'elle que je le tiens ; je continue sa pensée, je m'efforce de porter ses vertus. Tout ce qu'il y a en moi d'honnête et de fort, elle me l'a donné : je me suis nourri d'elle !

« Avant que je t'apprenne comment elle m'éleva, je dois te dire les malheurs qu'elle et moi nous eûmes à supporter. J'avais un peu plus de cinq ans, et Paris grondait ce jour-là comme une mer en

tempête; un implacable soleil brûlait les pavés, il y avait comme des éclairs dans la lumière ; on eût dit que la ville était enveloppée d'éclairs et de tonnerres. Il me souvient que, dans notre mansarde, monté sur un escabeau, derrière les vitres du châssis, je regardais passer sur la place du Chevalier du Guet une foule d'hommes habillés de rouge et de bleu qui brandissaient des fusils ; à leur tête battaient des tambours et sonnaient des clairons. L'un d'eux, au milieu des baïonnettes, avait un sabre à la main, il portait des épaulettes d'or; un autre tenait un drapeau blanc comme un linceul, où il y avait des taches luisantes; ces taches étaient des fleurs de lys. Ces hommes me firent peur, ils avaient l'air terrible. « Quels sont ces gens-là ? » demandai-je à mère-grand. « Des soldats ! » répondit-elle. Cette horde passa; bientôt il n'y eut plus personne sur la place

et le silence y régnait. Tout à coup un énorme bruit de fer résonna; je remontai sur ma chaise; des chevaux, des hommes se précipitaient : ceux-ci criaient, ceux-là se càbraient, traînant des canons. Au loin, on entendait des détonations formidables. « Maman, maman, quelle est cette nouvelle bande? » « Des soldats, » répéta l'ancienne, et il me sembla que sa voix avait tremblé. La nuit vint, je m'assoupis; une rumeur pareille à celle d'une armée en marche m'éveilla. Mère Blanche, à la fenêtre, écoutait. La cohue, grossissant, emplissait la place et les environs. Soudain un coup de feu retentit, mon ascendante se rejeta vivement en arrière, me saisit et m'ayant serré contre sa poitrine, s'en retourna vers la croisée dont les carreaux avaient volé tous en éclats, et l'air s'engouffrait en sifflant sous notre toit. Enfin ce vacarme cessa! Le Forum redevint encore

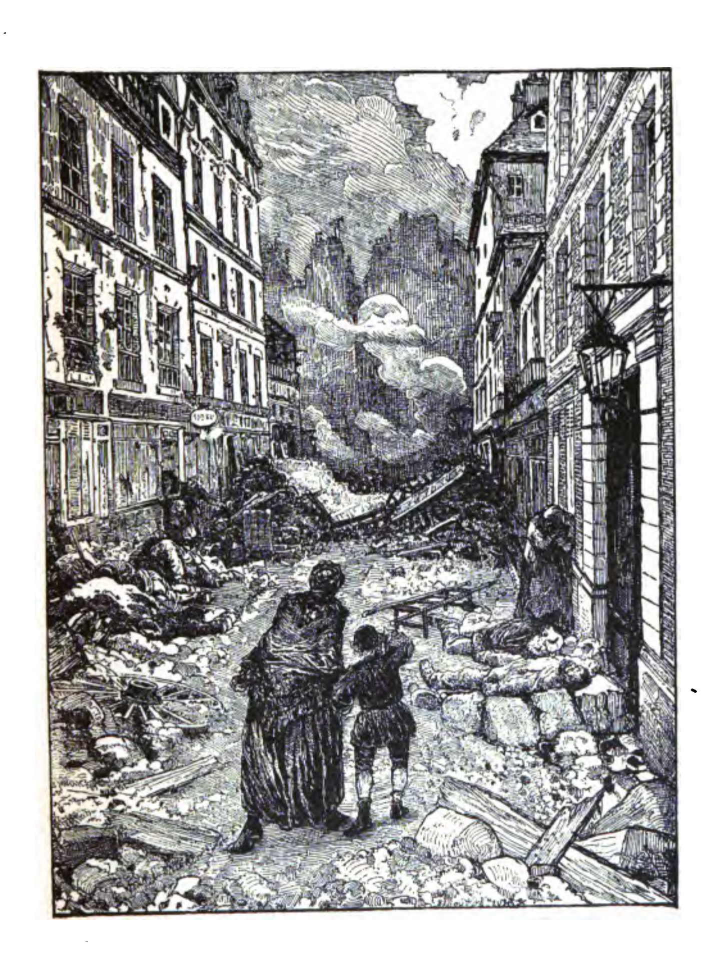
silencieux et désert. Autour de moi, l'aïeule virait à grands pas dans la chambre, sa tête touffue et argentée renversée dans ses mains. Vers le milieu de la nuit, on frappa vivement à notre porte. J'ouvris ; un misérable parut ; sa blouse en loques était couverte de sang et de boue ; sa barbe noire de poudre. « Eh bien ? » lui demanda ma mère. « Nous sommes vainqueurs, mais nos meilleurs sont morts. » « Elle et Lui, peut-être ? » « Venez ! » « Réponds d'abord ; sont-ils blessés ou ?... » « Suivez-moi. » Je ne compris pas absolument la signification des paroles brèves qui furent encore échangées entre eux, mais sentant qu'il s'agissait d'une chose très grave, je courus à ma gardienne et me cramponnant à sa robe, grognon et câlin comme les bébés qui veulent être obéis : « Tout seul ici, mérotte, j'aurais peur ; ne me quitte pas ! » Sans me répondre, elle me prit dans ses

bras et sortit à la hâte avec celui qui était venu.

» Nous errâmes longtemps, faisant des détours, rebroussant chemin, côtoyant des ruelles, évitant des carrefours ou des cavaliers casqués et cuirassés, bivouaquaient en plein air. « Les soldats ! » m'écriai-je. « Oui, les soldats ! » dit sourdement ma troublante compagne en me tirant en arrière. A deux reprises, la première à la tête d'un pont, la seconde, sous le porche d'une église, nous aperçûmes des prolétaires, la plupart en bras de chemise ; ils avaient des carabines, des bancals, des lances, des massues, des barres de fer, des armes de toutes sortes. « Holà ! Qui vive ? hêla-t-on. » « Montagne ! » répondit celle qui me menait. On nous fraya passage ; la foule saluait ma vétérane, les voix crièrent : « Vive la citoyenne Le Toll ! » Mère Blanche s'inclina. L'on nous offrit une escorte, elle la

refusa, m'entraîna d'un pas rapide, et nous débouchâmes dans une ruelle tortueuse gardée par des ouvriers en armes, groupés autour d'un châle rouge flottant au bout d'une pique fichée en terre; l'un d'eux vint à notre rencontre et se découvrit devant l'imposante femme et l'entretint à voix basse. Ensuite il ordonna qu'on nous conduisît à la barricade n° 3, ligne 1. Nous enfilâmes la ruelle et la longeâmes avec la plus extrême difficulté, tant elle était encombrée de pavés, de meubles, de choses inextricables et difformes; une charrette limonière culbutée la barrait presque entièrement; de chaque côté de la rue, les maisons avaient leurs fenêtres blindées par des bahuts, des divans, des sacs remplis de terre et de moellons, des matelas amoncelés. Tout à coup je trébuchai, baissai la tête et vis un troupier mort étendu de tout son long contre la borne d'une porte cochère : il était re-

vêtu d'un uniforme à boutons métalliques, semblable à celui des militaires qui, le matin, avaient en hurlant traversé la place du Chevalier du Guet. La rue présentait quelques pas plus loin un brusque saillant; quand nous l'eûmes tourné, l'aïeule halta; devant nous, à droite, à gauche, tantôt isolés, tantôt en monceaux, grimaçaient des fantassins expirants ou expirés; on percevait des gémissements et des souffles embarrassés : cela ressemblait un peu au ronflement que font les ivrognes qui dorment. On avait dû se battre là avec acharnement : les murs des maisons; les linteaux des portes gardaient des empreintes de doigts encore fumantes, partout le sang coulait ou croupissait, barbouillant de flaques noirâtres le terrain ; force larmes rouges ruisselaient au long des façades à partir des toits, et, à la lueur des torches qu'élevaient des sentinelles disséminées, une mare



couleur de pourpre miroitait et réfléchissait de vagues images. Puis au fond de la rue, tout au fond, se profilait une masse confuse sur laquelle se mouvaient quelques ombres; des feux follets semblaient voltiger à sa crête ; c'était des falots, des lanternes qu'on agitait A mesure que nous avançions, les obstacles étaient plus nombreux et plus difficiles à franchir, les cadavres étaient de plus en plus pressés et les blessures qui les trouaient de plus en plus horribles et béantes. Je me serrai tout contre mère-grand, dont la main glacée se contractait autour de la mienne : « Regarde, petit, dit-elle, par deux fois, et n'oublie point! »

» En deçà de la redoute que nous distinguions enfin, plus de deux cents légionnaires s'empilaient autour d'un canon encloué, ceux-ci toisant le ciel d'un œil à jamais invariable, ceux-là mordant le sol jonché de fusils, écarlate

et bourbeux; quelques-uns, debout, se tenaient étroitement embrassés. Ma grand'mère considéra longuement deux chefs fracassés par la même décharge: le premier, grognard, en épaulettes d'or, dégainait, adossé contre un auvent: le second, blanc-bec galonné d'argent et chargé de buffleteries, déchirait la cartouche; l'un résigné, l'autre farouche. « Le père et le fils foudroyés ensemble comme *eux* peut-être ! » observa sourdement mon guide, et m'ayant envisagé tristement, elle s'élança... Pauvre vieille! Elle ne marchait pas, non, vraiment, elle volait, bondissant pardessus les armes, les décombres et les chairs; elle ne s'arrêta qu'au pied des créneaux. Oh! quel bastion? un enchevêtrement monstrueux de madriers, de futailles, de poutres, de tombereaux bondés de cailloux et de sable; à travers les pavés disjoints on voyait les rayons et les jantes d'une roue énorme ; à

gauche, les grès éboulés s'étageaient en marches branlantes que nombre de citoyens descendaient et montaient, les pieds dans le sang ; c'était là qu'avait tapé le canon ; obus et boulets y ayant ouvert une brèche, elle avait été bouchée avec des hommes en guise de pierres ; ces stoïques avaient reçu directement la mitraille, et, remparts vivants, toujours détruits et toujours renouvelés, ils étaient restés inexpugnables sur leur barricade éventrée. On nous aida à la gravir et là-haut, ma cervelle obscure d'enfançon s'illumina. Je compris tout. Ah ! ce massacre ! ah ! cette boucherie est constamment devant mes prunelles : sur le versant saignaient plus de cinq cents porte-blouses, adultes, grisons, vieillards, enfants, effroyable amas de corps tombés pêle-mêle les uns sur les autres, culbutés, ravagés par le boulet et la balle et que la main brutale de la mort avait cynique-

ment agglomérés. Pour la troisième fois, j'entendis Jeanne Le Toll qui me disait : « Regarde, regarde ! »

» A ce moment s'approcha de nous un déterminé carbonaro que j'avais vu souvent en notre logis. C'était un ami de mon père, le meilleur. On le nommait Marrial. Il avait un bras en écharpe. Ayant tendu sa main valide à mère Blanche il prononça quelques paroles qui ne m'arrivèrent point. L'héroïque aïeule tressaillit de fond en comble et s'adossa comme épuisée au balcon de fer d'une maison de plain-pied avec le couronnement de la jetée et qui la flanquait comme un redan. « Est-ce possible? Est-vrai ? » Le valeureux partisan se précipita vers celle qui chancelait; mais elle, déjà remise, m'enlevant de terre et posant sa bouche sur la mienne : « Petit ! ô mon petit ! » et dans sa voix il y avait je ne sais quelle douleur immense et quel orgueil plus im-

mense encore. « Camarade, ajouta-t-elle brusquement, où sont-ils? Je veux les voir. » « Eh bien, obliquons par là. » Nous dévalâmes une pente raboteues qui nous conduisit à une porte basse dont les ais envermillonnés suintaient. Grand'maman était plus blême qu'un linge ; elle faillit à tomber, mais faisant visiblement effort sur elle-même, elle franchit le seuil de cette masure et nous entrâmes dans une vaste pièce carrelée en brique où des braves hors de combat pantelaient, étendus sur des bottes de paille et de foin. Huit à dix chirurgiens vêtus de noir, quelques infirmières, parmi lesquelles une sœur de charité portant une cocarde tricolore à sa cornette, pansaient des plaies, donnaient à boire, aux amputés; et cette ambulance improvisée dégageant une odeur âcre, lourde, pénétrante, avait l'air d'un charnier à dissection. Jeanne Le Toll ayant examiné tous les blessés

cria : « La citoyenne et le citoyen Patient ? » « Ici, répondit une voix inconnue; au bout du couloir! »

»Ce que je dois te dire à présent m'a souvent été raconté par Mère blanche et aussi par le vieux Marrial, mort l'année dernière au mont Saint-Michel : lorsqu'elle eut pénétré dans la chambre où Lazare gisait sur un matelas gonflé de sang et qui rendait un son visqueux comme une éponge trop imbibée, l'ancienne voulut parler ; les mots s'embarrassèrent dans sa bouche, elle vacilla et s'abattit sur les genoux au bord du lit mortuaire: elle prit la tête de mon père et la baisa ; de sa bouche elle cherchait le souffle de son gendre tandis que ses mains en scrutaient le cœur : « Il respire, au secours ! au secours !» A cet appel, l'agonisant ouvrit les yeux : «Mère, murmura-t-il, je vous quitte, nous sommes vainqueurs ; vite, vos lèvres... « Et Elle ? interrogea

la veuve du Cordelier aussi pâle que son fils expirant ; Elle ? » « Ma femme, votre fille !... elle est là !... » Et de sa main défaillante, le moribond souleva une couverture sous laquelle saillait une forme roide que la conventionnelle ne quittait pas des yeux et qu'elle n'avait osé toucher, retenue par un secret instinct.

» Lucrèce apparut, blanche, sanglante, morte ! Sa mère alors poussa un grand cri et se précipita sur le cadavre ; ses yeux, ses mains, sa bouche le parcouraient et elle répétait sans cesse, l'œil, hagard, la voix chevrotante : « Petite, ô ma petite, c'est moi ! regarde-moi ! réponds-moi !... » Mais tout à coup elle se redressa, et les bras croisés sur la poitrine, considérant, sans sourciller, le corps de son enfant, elle dit avec une impassibilité plus déchirante que les sanglots qu'elle avait jetés : « Ils me l'ont tuée, aussi !... » « Mère, aidez-moi, fit

mon père, je veux embrasser ma compagne encore une fois. » L'ancienne obéit, et s'étant tournée vers Marrial qui pleurait : « Toi, pria-t-elle, va nous chercher Pierre Patient ! »

« Aussitôt l'ami de mes proches vint me prendre dans la chambre voisine où je pleurais assis sur les genoux d'une faubourienne en haillons dont les baisers et les caresses m'effaraient. Tu me demanderas, sans doute, si j'ai conscience de ce qui se passa ensuite ? Nullement ; il me reste néanmoins le souvenir d'une sensation, et cette sensation la voici : il me sembla qu'allongé sur du marbre, j'étais parcouru par des doigts et des lèvres de feu. Depuis, j'ai su et il m'a été répété bien des fois que grand'mère et papa se tinrent longtemps entrelacés, pleurant, sanglotant sur le sein mitraillé de ma pauvre maman auprès de laquelle on m'avait posé. Quand ce quadruple embrassement

cessa, quand l'étreinte de l'aïeule, de l'agonisant et de la morte eût été rompue, mon père avait rendu le dernier soupir. Accroupie sur le lit où se glaçaient ceux qu'elle avait perdus, ses grands cheveux blancs épars sur ses épaules, ses yeux lançant des flammes, la montagnarde me tint longtemps en son giron, me serrant contre sa poitrine, et plusieurs fois on l'entendit s'écrier d'une voix profonde : « Il me reste un fils ! Tyrans, tremblez ! Il est encore un Le Toll !... »

L'héritier de ces martyrs interrompit son récit ; des larmes roulaient au long de sa face léonine ; ses poils touffus et tourmentés, ses poings fermés se crispant sur ses genoux, son œil implacable miroitant comme un acier lui donnaient je ne sais quelle expression redoutable et prophétique. « Rois, à moi de vous punir, je vengerai ma race ! » Ces mots tombèrent de sa

bouche; on eût dit qu'il en avait scandé les syllabes pour mieux en retenir la signification comminatoire.

— Et maintenant, reprit-il s'éveillant hérissé de sa songerie, veux-tu entendre l'histoire du dernier Le Toll?

— Parle, répondis-je.

« Lucrèce et Lazare ensevelis, inhumés, la grande vieille, encore robuste et plus courageuse que jamais, travailla comme jadis elle l'avait fait pour ses bambins, après la disparition du Conventionnel; son énergie et son activité n'eurent que vingt ans. Oh! la lionne voulait que son lionceau vécut! Aussitôt que mes forces le permirent, elle me confia au meilleur être de la terre, un certain Pinlo, forgeron renommé, lequel m'enseigna tout de suite à limer, et un peu plus tard à marteler le fer. A dix ans, je gagnais vingt-cinq sous par jour. Mon aïeule s'en faisait à peu près autant en cousant tout le jour et

une bonne partie de la nuit. Je me levais, moi, tous les matins à cinq heures et j'allais à l'atelier que je ne quittais qu'à la tombée du soleil, en toutes saisons. Le fils aîné du patron, Noé-Sem, me reconduisait chaque soir du faubourg Antoine à la place Chevalier du Guet. Tout le temps que je ne passais pas avec mes camarades, je le consacrais à mon aïeule. A l'atelier on lisait le *National*, on chantait Béranger... ; j'appris à écouter et je m'exerçai à comprendre avant même de savoir lire, ce que l'irréprochable républicaine ne me montra que lorsqu'elle me jugea capable de discerner.

« L'hiver, à la veillée, devant l'âtre souvent froid ; l'été, dans une allée des plus solitaires du Luxembourg, l'ancienne m'instruisait. Elle savait beaucoup, Mère blanche ! Toute jeune, elle avait reçu une éducation qu'une seule caste, la noblesse, comme tu sais, re-

cevait alors. Son père, Stanislas de Boulloc, ami de Diderot et des encyclopédistes, était un érudit et un philosophé à qui ses œuvres valurent une lettre de cachet et trois ans de Bastille. Outre sa langue natale qu'elle écrivait à merveille, mon institutrice parlait l'italien et l'anglais ; elle savait le latin et quelque peu de grec, elle connaissait l'histoire, et la philosophie lui était devenue familière. Éprise des hommes de l'antiquité, elle appréciait tous ceux qui avaient aimé leur patrie et prisait davantage ceux qui avaient chéri la liberté ; elle estimait peu la gloire des capitaines, mais elle vénérait les actions des sages : elle eût donné dix Léonidas pour un Aristide. Elle disait que Périclès et Alexandre furent petits à côté d'Harmodius et de Philopœmen. Elle trouvait grands et justes les Brutus et les Gracques et plus grands et plus justes encore Socrate, Confucius,

Jésus-Christ. Elle aimait Rome, elle admirait la Grèce, elle comparait ces antiques républiques à la moderne république d'Amérique où la liberté générale vient de la liberté individuelle. Quand elle s'entretenait avec quelqu'un de la révolution française, elle redressait sa haute taille; on eût dit que pour parler de cette grandeur, elle voulait paraître plus grande elle-même, et égaler les géants pour les juger. Elle les parcourait tous, de Condorcet à Danton, et mesurait chacun à son aune. Elle avait tutoyé Marat, toisé Mirabeau, dédaigné Dumouriez, grondé Vergniaud; elle avait souvent dit à Danton : « Bien rugi, lion ! » à Camille Desmoulins : « Tu n'es qu'un enfant ! » et à Mme Roland : « Pauvre poète ! » Lorsqu'elle citait Maximilien Robespierre, elle inclinait la tête et elle disait : « Celui-là fut presque l'homme ! » Mais quand le nom de Saint-Just sortait de ses lèvres, elle

regardait le ciel et murmurait pieusement : « Célui-ci fut l'Archange ! » Ainsi pensait, ainsi croyait la femme du conventionnel Henri Le Toll ; je suçais sa pensée comme j'eusse sucé son lait ; son âme m'habite et m'habitera jusqu'à la fin ; si jamais j'ai un fils, j'espère qu'il continuera sans faiblir, sans broncher comme son père les vertus de la grande aïeule.

« Cependant les années passaient, j'étais agile, j'étais fort, j'étais déjà mûr ; des désirs naissaient en moi, je subissais des préoccupations jusqu'alors ignorées. Mes compagnons d'atelier, mes amis me conduisaient dans leur famille ; j'allais très souvent chez un jeune homme, nommé Nartud ; il était marié depuis un an à peine. Bien qu'il ne me considérât plus comme un enfant, les conversations que nous avions eues me l'avaient prouvé, je le surpris plus d'une fois embrassant sa femme à la dérobée

et un jour je l'entendis disant: « Prends garde, Rose, Pierre est là! » Cela me rendit rêveur. J'y pensais sans cesse. A la longue, je finis par trouver la clef des cachettes de mon âme où se remuaient tant de choses si nouvelles pour moi, je reconnus que j'aimais, ou plutôt que j'avais envie, que j'avais hâte d'aimer. Il me serait impossible de te dépeindre la tristesse qui me gagna lorsque la réflexion m'eut montré l'avenir probable qui m'était réservé, ma vie future m'apparut comme par enchantement: je me voyais époux, je me voyais père; je me voyais plus vieux de vingt ans, limant, forgeant, broyant le fer, avivant la forge, suant, haletant, sombre, à jamais condamné au travail; je me voyais entouré d'une famille; mes enfants étaient ignorants et grossiers, ma femme acariâtre et décolorée, rugueuse comme une bête de somme. Le lot du prolétaire se montrait à moi dans toute

sa réalité. J'eus peur de l'avenir; j'eus presque envie de déserter la vie qui m'était faite et de m'abandonner aux hasards d'une existence vagabonde: je me savais intelligent, je me savais instruit: Lesté comme je suis, me disais-je, courageux et robuste, j'ai le droit d'être ambitieux !

« Il ne fallut rien moins que la parole intègre de ma mère pour me rappeler mes devoirs. Un soir, grave comme un juge, elle me dit : « Pierre, tu me parais inquiet, et tu l'es; pourquoi ? Je t'ai pris au berceau, demain peut-être je te quitterai, je voudrais te quitter homme. Je sais comment j'ai voulu que tu sois, dis-moi comment tu es. Ton père Lazare connaissait nos semblables aussi bien que tu les connaîtras toi-même un jour; il avait beaucoup appris et la mort l'a tué dans l'étude, car il était de ceux qui étudient même pendant la bataille. Ton père a vécu de l'outil, il eût

su tenir une plume, porter une livrée, s'installer dans une fonction de l'Etat ; il préféra l'indépendance ; il resta ouvrier et devint apôtre. Il allait enseignant aux autres ce qu'il avait appris. Il s'instruisit, il travailla, il vécut dans la mansarde ; il prêcha, il combattit, il mourut dans la rue. Pierre, es-tu bien le fils de Lazare Patient ?...

» Je me précipitai aux pieds de Mère blanche, j'avouai mes défaillances et je jurai de continuer, inébranlable, la mission des nôtres.

» Et je tins parole !... Nous touchions alors aux derniers jours de Quarante-sept. Le fils de Philippe-Egalité régnait, M. Guizot gouvernait la France. Les braves qui avaient fait le trône de Juillet, croyant relever la République, reparaissaient plus nombreux : ils avaient leurs fils ; infatigables sapeurs, ils ébranlaient ce gouvernement bas et bâtard ; prêts à lui porter le dernier coup de

hache ; ils se comptaient. Dans les Chambres, parmi le peuple courait ce je ne sais quoi d'électrique, qui raffermit les cœurs, exalte les âmes, houspille les consciences. Dans les ateliers, on chantait la *Marseillaise ;* elle ne s'élançait pas des poitrines, funèbre comme un arrêt de mort, mais joyeuse comme un cri d'espérance. Des réunions s'organisèrent. Le bourgeois se rapprocha du travailleur, les soldats imitèrent le bourgeois. On leur rappela les Pères de la République, ils tressaillirent. La jeunesse des Écoles vint dans les ateliers ; partout on se cherchait ; partout on attendait, partout on voulait ce qui devait venir. Des clubs s'ouvrirent : j'y allai, j'y parlai, je soulevai les jeunes et je réconfortai les vieux ; Jeanne Le Toll m'accompagnait, on lui faisait des ovations. Les adolescents applaudissaient la centenaire, et elle, la vieille lionne, enflammait les lionceaux. 48 arriva. Je

fis en Février ce que mon père avait fait en Juillet. Comme lui, je fus frappé en pleine poitrine... Tu sais ce qui se passa après la bataille, tu sais ce que produisit la victoire, hélas! Moi je ne vis que le combat, car lorsque je m'éveillai couché dans mon lit, place du Chevalier du Guet, bien des jours déjà s'étaient écoulés... En rouvrant les yeux, en revenant à la vie, j'aperçus l'aïeule assise à mon chevet. Qu'elle était pâle! branlante! qu'elle était vieillie! Le médecin qui me soigna, Jacques Rivens (tu connais cet excellent citoyen et ce savant, n'est-ce pas?) Jacques Rivens m'a dit souvent qu'elle m'avait sauvé, que je lui devais de vivre, qu'elle avait sacrifié le peu de jours qui lui restait pour conserver les miens. Hélas! hélas! Elle ne survécut pas longtemps à ma guérison et à la mort de la seconde République, Mère blanche! Je vais te dire comment elle a fini, écoute bien, il s'agit de la fin d'un juste.

« Il y a plus de dix ans de cela et il me semble que c'était hier... Pauvre mère ! Si je l'avais encore ! Oh ! certes, elle ne m'a pas quitté tout à fait ! Elle est avec moi, quand je pense, quand j'agis, même quand je dors, toujours, partout ; je la sens, je la vois, je l'embrasse en rêve, cela est vrai ; mais qu'il vaudrait mieux, cent fois mieux qu'elle fût là, en corps et en âme, respirant, parlant, remuant, vivante !... Morts aimés, j'espère, je crois, je veux croire qu'on vous retrouve quelque part par delà la tombe...

« L'hiver finissait ; la terre se faisait belle : le soleil la baisait ; depuis cinq semaines la noble femme ne se levait pas. Ce jour-là, elle me dit : « Roule-moi près de la fenêtre, je veux boire un peu de soleil, il me fera du bien, j'en suis sûre ! »

« Je la poussai doucement vers la lumière ; longtemps elle considéra le ciel ;

son œil semblait interroger un grand nuage qui se mouvait lentement, se transformant sans cesse. Tant il était solennel, je n'osais pas rompre son silence; je m'y hasardai pourtant : « Que regardais-tu ainsi là-haut, mère ? » Elle ne répondit rien. Son âme, sans doute, parcourait le ciel avec ses yeux ; j'attendis qu'elle en fût descendue : « Oui, oui, murmura-t-elle, il doit y avoir, il y a quelque chose dans cette immensité; la Justice, la Grande Justice est là !... Cela doit être, il faut que cela soit, et je le crois... » « Je le crois aussi, mère ! » « Elle ne m'entendit pas, ou si elle m'entendit, mes paroles s'amalgamant à sa pensée dont elles n'étaient guère que l'affirmation bruyante, elle continua à songer jusqu'à ce que secouant ses magnifiques cheveux blancs qui faisaient une auréole d'argent à son visage que les approches de la mort rendaient de plus en plus austère, elle dit : « J'ai toujours fait ce

que j'ai cru mon devoir, j'ai la conscience tranquille, je regarde sans crainte l'inconnu où je vais entrer... Je n'ai jamais oublié ce que mon père me dit, la veille de sa mort; la Nature a l'air de sourire à quelqu'un, aujourd'hui; je veux sourire aussi au mystère que je vais connaître. Comme mon auteur, lorsqu'il mourut, moi qui vais mourir, je veux sourire à notre mère commune et à celui qui l'éclaire... Et toi, non plus, petit, ajouta-t-elle en prenant mes mains dans les siennes, quand tu t'en iras, tu n'auras pas peur? » « Je n'aurai pas peur, mère, si comme vous je me sais juste. » « Tu as raison, la justice; tout est là! Que peuvent craindre les justes... Petit, regarde mourir celle qui t'a bercé... » Je me mis à pleurer et je m'écriai : « Mère blanche! mère blanche! Je ne veux pas que tu meures, moi!... dis, oh! dis-moi que tu vivras... » « Pas beaucoup après le coucher du

soleil ; viens... approche-toi... plus près ; tes mains dans les miennes... là ! Comme cela, reste ainsi. » Et elle me baisait, me baisait encore de ses lèvres déjà froides.

« Tout à coup son visage où rayonnait l'amour maternel, prit une majesté qui lui était familière, lorsqu'elle me parlait de notre sainte cause ou qu'elle y pensait : « Pierre, fit-elle, tu es jeune ; tu souffriras parce que tu es homme ; mais souviens-toi toujours de ce que furent les nôtres, les tiens : ils aimèrent la justice, haïrent l'arbitraire, prêchèrent la raison, défendirent la liberté. Imite-les. Défie-toi des passions, elles conseillent mal. J'ai connu des braves de qui elles tuèrent l'honneur ; de virils qu'ils étaient ils devinrent efféminés ; ils abdiquèrent et perdirent le respect d'eux-mêmes et le respect des autres ; la plupart d'entre eux ont fini, désespérés. Mon fils, fuis l'envie. Contente-toi de

ton lot, il en est de pires. Ne sois ni orgueilleux, ni humble, sois digne. De deux choses l'une : Ou il faut aimer les autres ou il faut s'aimer soi-même. Entre l'égoïsme qui abaisse et la fraternité qui grandit, il faut choisir ; je sais ton choix. N'oublie pas, mon garçon, que quelle que soit la vie que les circonstances fassent à tes pareils, tous sont vénérables ; ils sont tous de la même essence ; comme individus, tous se valent ; une seule chose les distingue et les fait supérieurs : la vertu. Le plus grand n'est pas le plus puissant, c'est le plus juste ; le meilleur n'est pas celui qui fascine, c'est celui qui aime. Aimer, telle est la loi naturelle. Sans l'amour, l'humanité manque de base. La haine n'engendre que le chaos. Souviens-toi des tiens, ils aimèrent. Ils furent justes, ils furent charitables, ils furent hommes. Sois juste. Sois fraternel. Sois homme. Tu commences, je finis. Expirante, je

te dis à toi qui nais : mon fils, imite-moi ! »

« Je ne sais comment cela se fit : Jeanne Le Toll était debout, elle avait les mains levées sur moi comme pour me bénir, et j'étais à genoux, devant elle. Lorsque ses mains descendirent sur ma tête et que de sa bouche tombèrent ces paroles : « Mon fils, imite-moi ! » je ne vis plus Mère blanche, je vis une prêtresse qui m'armait pour les saintes batailles et qui me sacrait en m'imposant ses mains héroïques et maternelles.

« Soudainement, elle s'affaissa sur elle-même avec un grand souffle, je retrouvai ma mère alors, je la pris entre mes bras, je baisai son front, ses yeux, ses mains glacées, je tâtai son cœur que je ne sentais plus battre, je soulevai ses paupières sous lesquelles il n'y avait plus de regard, je serrai contre ma poitrine son pauvre vieux cher corps dont

l'âme s'arrachait et je pleurai, je pleurai toutes mes larmes. « Mère, ô mère, criai-je désespéré en passant mes doigts dans ses longs cheveux blancs que mouillaient les sueurs froides de l'agonie, de l'impitoyable agonie; oh! c'est moi, moi, qui t'appelle, moi, moi, ton petit!... » Elle fit un mouvement, sa bouche remua, ses yeux s'ouvrirent; j'étais fou, je ne respirais plus, je la regardais! Elle essaya de me répondre; hélas! un tremblement inouï lui coupa la parole; le grand frisson si connu des foules en ces jours héroïques qu'elle avait vécu, la visitait pour la dernière fois... Ses bras s'allongèrent vers le ciel incendié par les feux du couchant, et, doucement, bien doucement, elle dit : « Le soleil! » et ce fut à jamais fini; j'avais perdu Mère blanche!

« Voici ce que porte une colonne de bronze que j'ai ouvrée moi-même, et que j'ai placée sur sa tombe. Quels mots,

quel discours, quelles louanges en diraient davantage!

CELLE-CI
FUT
LA FILLE DU COMTE STANISLAS DE BOULLOC
LA FEMME DU CONVENTIONNEL
HENRY LE TOLL MORT LE
9 THERMIDOR AN IV
ET
LA MÈRE DE LUTÈCE LE TOLL
MORTE AVEC SON MARI LAZARE PATIENT
LE 21 JUILLET 1830

— Et son image, la voilà! dit Pierre en me tendant un dessin au crayon noir qu'il était allé prendre dans une cassette de fer dissimulée par le lit sur lequel j'étais assis.

Le portrait vivait. Energiquement enlevés, les traits avaient un caractère de vérité si saisissant que je reconnus la conventionnelle telle que son petit-fils me l'avait dépeinte. Tandis que j'étu-

diais sa tête virile debout sous le vitrail où, clairs et vifs, frappaient les rayons du soleil (car depuis longtemps, sans que je m'en fusse aperçu, le jour avait lui), Patient tournait autour de moi sur l'estrade, heurtant les planches de son talon, murmurant :

— Regarde-la, cette mère, cette femme, ce héros !...

Et, fier de *cet* ancêtre, il marchait à grands pas, le geste nombreux, le regard superbe. Soudain, il s'arrêta devant la statue de bronze, copie du marbre de Rude. Bien que ses lèvres fussent closes, il avait l'air de parler à la Liberté ; à plusieurs reprises, il se pencha sur le bras qui tient le glaive, et, plus âpres, plus convaincues encore, ces paroles terribles qu'il m'avait déjà fait entendre, s'élançant de son âme sortirent de sa bouche :

— Rois, sur la terre il reste encore un Le Toll !

Et comme s'il quittait un songe, il reprit aussitôt ;

— Celui qui rêve dit quelquefois des choses qui ne sont pas tout à lui... que disais-je donc ?... Ah! je me rappelle, ajouta-il en étendant la main droite vers le bronze, je disais que je l'aime, je le dis encore. Elle vit, elle respire, elle est belle, elle est grande ! Elle sera, je le jure, elle sera !

Avec sa tête puissante et résolue, ses yeux pleins d'éclairs, le corps campé comme celui du Gladiateur, le bras droit posé sur l'effigie de la Liberté comme jadis Brutus au pied de la statue de Rome, Pierre Patient m'apparut comme le continuateur du drame que je venais d'entendre, comme le héros final de cette longue tragédie intime se déroulant à travers les âges, traversant la grande tragédie révolutionnaire de 89, se perpétuant avec elle jusqu'à ce moment où dans un obscur atelier se tramait le

dénouement qui les terminerait peut-être toutes les deux. Lui, lui, c'était le fils logique des Patient et des Le Toll, ces deux familles troublantes comme les races légendaires, sanglantes, inexorables, vouées depuis deux siècles au triomphe de la même idée. Lui, c'était encore Mathias Patient, le camisard des Cévennes, sabré par les dragons de Louis XIV; c'était Isaïe Patient révolté contre la Pompadour, roué en Grève; c'était Luc Patient mourant sous l'étendard de la libre Amérique; c'était Guillaume Patient égorgé par les chouans de Lescure; c'était Martin Patient fusillé dans la plaine de Grenelle; c'était Stanislas de Boulloc écrivant les *Droits des peuples* dans les cachots de la Bastille; c'était le comte de Viras se faisant Henry Le Toll l'égalitaire; c'était Henry Le Toll votant la mort de la Monarchie; c'était Horace Le Toll chantant dans son sommeil la gloire de la République;

c'était Lucrèce Le Toll et Lazare Patient mitraillés sur la barricade révolutionnaire de 1830 par les canons de Charles X; et, lui-même, enfin, en qui s'incarnait la pensée de tous ces vaincus, ses ancêtres, troué par les balles liberticides de Louis-Philippe, s'était relevé de la tombe pour recevoir avec le dernier soupir de son auguste aïeule, Jeanne Le Toll, l'ordre de poursuivre la tâche héréditaire : il restait seul, assumant dans sa haine de la tyrannie les haines traditionnelles de tous les siens, et il essayait de forger sur son enclume le glaive qu'il destinait à accomplir le vœu de sa race.

Cependant s'étant calmé, il vint à moi et avec une telle bonhomie qu'elle me fit sourire :

— Nous avons passé une nuit blanche... tu dois avoir faim? Si nous déjeunions ?

— Volontiers.

Nous déjeunâmes d'un peu de viande fumée et de quelques fruits secs; nous prîmes ensuite le café que lui-même avait fait bouillir au fourneau de sa forge.

— Vois-tu, soupira-t-il, pendant que nous le buvions vis-à-vis, il manque ici une femme.

— Pourquoi n'y est-elle pas ? répliquai-je.

— Ah ! pourquoi ?... C'est bien simple, je croyais te l'avoir déjà dit. Ma grand'mère, cette immuable égalitaire, avait des supériorités et des finesses de goût : je chasse de race. Je comprends la femme, mais exquise et très belle, elle ne peut l'être que dans le luxe. Si le pauvre est amoureux de la crasse, c'est qu'il ignore; et cela est si vrai que le prolétaire qui a beaucoup vu, ou qui devine, reste garçon, ayant peur de ne pas aimer celle que sa position lui impose. Il vit célibataire, non pas par

dédain, mais par honnêteté. Ne me trouvant capable, moi ouvrier, de n'aimer qu'une vierge aux goûts délicats, tout comme les miens, de l'intelligence, du savoir, et qui partageât pourtant et avant tout ma foi démocratique, je m'avouai d'abord que je ne la rencontrerais que très difficilement et ensuite que je ne la rencontrerais pas, que je ne pouvais pas la rencontrer. Ce n'est pas dans le peuple qu'elle est, et je ne vois pas trop s'il est possible qu'elle soit dans la société. Connais-tu celle que je poursuis, toi? Où est-elle? dis-le moi. Je vais, je cours, je vole à elle et je lui dis: « Me voici! » Elle met sa main dans la mienne, elle se donne comme je me donne, sans secousses, franchement; car elle et moi, nous nous cherchons et nous nous voulons. Quelle ne serait pas ma joie, si je l'avais, et quelle ne serait pas ma force! Elle me soutiendrait dans le combat à mort

que les miens ont engagé et que je soutiendrai jusqu'au bout. Ma devancière peut dormir tranquille dans la glaise, je ne suis pas de ceux qui désertent ; je vais comme elle, aimant, encourageant, enseignant à aimer ; je ne sème la haine que contre ceux qui haïssent, qui se croient forcés de haïr et qui le sont, la haine étant leur seule raison d'être. A ceux-là guerre et guerre à mort ! Sur la terre, eux ou nous. Jusque-là, duel ! Je continue les miens, je continue Mère blanche. Ici, tu m'as vu enseignant mes frères ; je suis avec eux le plus qu'il m'est possible ; à l'atelier, comme eux, je travaille des pieds, des mains, de tout le corps, je les exhorte par l'exemple, mes regards leur disent : « que la besogne se fasse ; vos femmes, vos enfants attendent le salaire. » Mais, souvent, je te l'avoue, je ne puis me défendre d'une horrible tristesse, lorsque, la nuit venue, le travail fini, ils quittent la

forge et se hâtent vers la famille où chacun sait que de bonnes et franches lèvres baiseront son front noir de sueur et de limaille, que de petits bras blancs et roses se pendront à son cou, que de vieilles et débiles mains, vaillantes autrefois, serreront sa main nourricière. Ces joies de la famille, je ne les aurai jamais; mon cœur les sent, il ne les goûtera pas. Altéré d'affection, seul dans la vie, j'ai eu des fièvres et des rages terribles; je suis allé jusqu'à désirer des amours banales... Heureusement, je suis ainsi fait que j'ai horreur du baiser, lorsque l'âme ne pousse pas les lèvres en avant; des caresses données et reçues sans amour : cela doit soulever le cœur.

Vivre seul ! Il fallut m'y résigner. Ma chair, je la domptai par l'étude, l'étude forcenée. Je me remplis d'œuvres philosophiques, je visitai les sciences et les contradictions humaines. J'appris com-

ment on détruit le faux, comment se constitue le vrai. Républicain d'instinct, je devins socialiste par raison. La science confirma ma foi. Puis elle affirma mes sentiments. J'analysai, je comparai, je jugeai. Tout en jugeant les autres je me jugeai moi-même. Je me dis qu'avec une organisation comme la mienne et l'éducation que j'ai reçue, un homme est apte à tout. Qu'on me donne une foule, je lui parlerai et je l'entraînerai. Je me sens intrépide et sage, je ferais un bon capitaine. Qu'on me permette d'user de la plume et je saurai bientôt m'en servir : j'ai du fonds ; j'en ai assez pour toucher aux questions agitées de tout temps : Dieu, la justice, la nature, la liberté, l'homme. Regarde ce bronze, des artistes me l'envient! Je ne me pose devant toi ni en vaniteux ni en martyr, je constate tout bonnement ce que j'ai conscience d'être : je comprends, je sens, je sais, et de plus j'ai cette force sans

laquelle on ne peut que des choses médiocres : l'imagination. Je me palpe et je me trouve génial. Avec cela je porte la blouse et je suis manouvrier. J'aurais beau faire, j'aurais beau dire, mes mains sont calleuses, elles me font vivre, et dans le monde de l'intelligence il est convenu que celui qui vit des mains, que l'ouvrier est un animal, une bête de somme, sans pensée, sans âme, ayant tout au plus de l'instinct, et encore! J'espère qu'un jour le contraire sera prouvé; en attendant, c'est ainsi. De l'individu à l'espèce, je passai en revue l'humanité tout entière : ses lois, ses constitutions, ses religions, ses tendances ; à chaque pas je rencontrais le progrès, ici, enrayé; là, proscrit; plus loin, redouté; partout, se produisant et se reproduisant sous mille faces, se mariant avec la science, se réfugiant dans l'industrie, forçant les arts, entraînant la littérature, s'incarnant dans la liberté,

se servant d'un homme pour gagner des peuples.

Celui qui médite, spécule. Celui qui pense, rêve. Le rêve me fit une vie nouvelle où je trouvai une famille selon mon cœur, une société selon le droit. Le rêveur aime le silence et les horizons : je devins un amant passionné de la nature. En présence de ses splendeurs éternelles, sous le ciel sombre ou lumineux, par les jours inondés de soleil, à travers les nuits pleines d'étoiles, j'allais, j'errais, contemplant, admirant, méditant. J'aimais les forêts ; elles sont attirantes ; les voix qui y parlent sont douces, profondes, caressantes, terribles, toujours harmonieuses. Les bois, les fleurs, les moissons, les ronces, l'herbe ont une vie à eux que je surprenais ; les arbres tors et prosternés se secouent parfois avec des grondements farouches ; ils semblent accuser la majesté des chênes qui s'épandent, l'audace

des hêtres qui s'élancent; ils ont l'air de demander justice du rabougrissement qu'ils n'ont pas mérité; ils se révoltent, j'en suis sûr, racornis et hideux, contre l'orgueil empanaché de leurs voisins aristocratiques qui les raillent; ce sont les parias forestiers ! Et moi, je les comparais aux parias de l'humanité qui vivent difformes, sans feu ni lieu, sans sou ni maille, sales, plus bêtes que la brute, au milieu de leurs semblables, beaux, bien faits, opulents, altiers, fiers de savoir et de comprendre. Qu'ont fait les misérables des forêts pour subir cette inégalité ? Qu'ont fait aussi les misérables du monde ? Ah ! ces pensées-là, vois-tu, font frissonner celui qu'elles viennent visiter.

J'aimais les montagnes; sur leurs cimes j'entendais des bruits pareils à ceux des nations en marche; je contemplais les gouffres où les torrents s'écroulent avec fracas, comme les monarchies

insolentes que les tonnerres populaires foudroient; j'interrogeais les échos et je prenais leurs voix pour celles de mes frères lointains travaillant au grand œuvre de délivrance ; j'aimais les horizons larges et tranquilles; ils me disaient que le repos dont je voyais les cieux jouir, la terre en jouirait comme eux ; j'aimais les vallées et les gorges, celles-ci tourmentées comme les colères des hommes, celles-là fraîches comme leurs joies; j'aimais la mer; j'écoutais son verbe sublime; j'applaudissais à ses vagues écumantes rugissant comme pour réclamer justice; j'aimais la tempête, j'aimais les vents, les orages et les trombes; j'aimais les révoltes et les apaisements successifs des éléments ; j'aimais les neiges blanches comme la conscience des justes; j'aimais les soleils et les lunes; j'aimais le firmament; j'aimais la gravitation des astres allant autour du soleil comme les hommes

autour de la vérité. J'aimais la nature, et je l'aimais dans toutes ses métamorphoses ; je l'aimais comme une amante qui boude, qui s'irrite, qui se calme, qui vous baise, qui vous berce, qui vous endort ; je l'aimais de tout l'amour que j'eusse donné à la femme aimée, et il me semblait qu'elle et moi nous nous entendions ; partout je rencontrais d'inévitables comparaisons entre les êtres et les choses ; les pays, par leurs conformations variées, me représentaient les sociétés soumises à des lois diverses ; j'ai vu des contrées où l'air a des parfums sauvages ; ceux qui y vivent y respirent la liberté ; j'ai vu des continents brumeux où tout est triste, se courbe et rampe ; un tyran y règne, et l'on jurerait que l'homme et le sol sont d'accord !

L'analogie, poursuivit-il en chantant comme un poète, l'analogie est une chose formidable ! Celui-là à qui elle

se montre est effrayé de ce qu'il découvre et encore plus de ce qu'il devine. Dans les cieux criblés d'astres, dans le jeu et l'enchevêtrement des constellations, dans les continents multiformes de la terre, il voit s'accomplir une sorte de travail obscur comme celui de l'humanité. Oh! l'analogie, elle est partout, en tout! elle apparaît à chaque instant dans les œuvres de nos prédécesseurs : pas un monument qui ne puisse être traduit; dans la pierre on lit les enthousiasmes et les atonies des hommes, le sommeil et le réveil des siècles; ces cathédrales révèlent des remords; ces fortifications, des paniques; ces clochers, des espérances; ces redans, ces meurtrières, ces tours affirment des despotismes. La pierre parle : elle dit les larmes qui ruissellent, le sang qui coule à flots, la fureur qui hérisse, l'extase qui hébète, le désespoir qui rend fou, la résignation qui rend inerte. Elle dit

les cris d'agonie et les chants de victoire; elle dit le crime, elle dit la vertu. Regardez, lisez la pierre : là ce sont des défis que le peuple a gravés de sa main patiente et forte; ici, des suppliques qu'il a signées; plus haut des pardons qu'il a inscrits; plus haut, encore plus haut, sa volonté souveraine qu'il a imprimée en traits ineffaçables. Je ne sais si tu comprends ma langue, toi! Tu dois l'entendre, la méditation t'est familière, tu penses. Comme moi, tu connais les troubles subits qui vous envahissent, sans qu'on sache pourquoi, les terreurs soudaines, dont on est parcouru lorsque l'éternelle nature ou l'œuvre humaine se dressent devant vous avec des expressions que la foule ne sait pas voir, sous des aspects visibles pour vous seul.

Oh! ce langage muet des choses, il est aussi âpre qu'il est doux, aussi subtil qu'il est fort. Une fois, il m'émut et de telle sorte, en vérité, que mon émo-

tion dure encore et durera tant que je serai. Il y aura bientôt un an, je revenais des champs où j'avais passé la journée. Je rentrais dans Paris par l'Arc de Triomphe. Le groupe de Rude me tire l'œil, je m'arrête, je regarde et j'admire. Tout à coup je distingue, j'aperçois une nuée de passereaux voletant autour de la *Liberté*. Pourquoi ces oisillons, les plus petits qui soient, ces faibles roitelets avaient-ils porté leur nid sous ses grandes ailes déployées, sous ce glaive terrible ? Non seulement un philosophe, un poète, un artiste eût été touché de ce que je voyais, mais le sceptique lui-même. J'allai droit au César ; ce bas-relief n'était pas habité. Je fis le tour du portique : rien. Je revins à la Liberté : les petits oiseaux pépiaient, voletaient, jouaient, joyeux, ivres de lumière. Je m'assis sur une des ces bornes qui entourent l'Arc de l'Étoile et je les regardai faire. Peu à peu, je ne les vis plus ou plutôt

je les oubliai : je songeais à cette idée généreuse que le statuaire avait incarnée dans le bloc calcaire que j'avais devant moi ; je considérai la prodigieuse pierre et il me sembla qu'elle s'animait. J'entendais des rumeurs énormes : c'était comme de vastes écroulements et des chocs métalliques... Une clameur immense montait, planait, tonnait ; des voix innombrables chantaient la *Marseillaise* et je voyais les chanteurs, les guerriers qui la disaient se ruant aux batailles ; les drapeaux frémissaient farouches dans les airs ébranlés ; le canon parlait ; il pleuvait des flammes et du fer ; partout sifflait la mitraille, l'acier étincelait : sabres, lances, piques, baïonnettes ; la mêlée était furieuse ; un ébranlement colossal, un piétinement monstrueux ! Cela tenait des écroulements d'avalanches, du vomissement des cratères, du mugissement des cataractes, de la plainte de l'Océan,

des éclats de la foudre et du tremblement de terre; et de ce chaos sortaient des roulements de tambour, des fanfares, des hourras d'hommes et des hennissements de chevaux; et sur le champ de carnage, en pleine mêlée, passait comme un tourbillon de nuées, avec un bruit d'ailes, l'hymne, le grand hymne populaire! La lumière pénétrait dans les masses d'hommes, de chevaux, de fourgons, de canons, de blessés, de mourants, de vivants, de cadavres. Ils avaient sauvé la patrie, les volontaires! cent clairons répandaient la victoire, et, alors, sur le ciel immense, apparut, casque en tête, glaive au poing, environné de gloires, le génie, le génie triomphant de la Liberté! Et moi, je voyais la Marianne entraînant les peuples... Tu me regardes effaré; je te dis, ami, que je l'ai vue dans les cieux telle qu'elle est au bas-relief, je l'ai vue, j'ai entendu sa voix vibrante comme un

métal, j'ai vu sous son casque ses cheveux hérissés par l'effort du combat, j'ai vu son épée s'enfoncer impitoyablement au plus profond des entrailles des despotes, j'ai vu ses yeux étincelants comme des éclairs; j'ai baisé sa tunique, j'ai baisé encore tout rouge le glaive de rédemption !

J'avais vu la Marianne dans les luttes, et j'aimais ma guerrière; c'en était fait: j'aimais mon amante de pierre, je lui appartenais et je lui appartiens encore, bien que mon amour se soit élancé vers une vivante (tu vois que je ne suis pas fou et que je me souviens), vers celle que tu as vue passer hier comme le vent sous l'arcade du portique. D'où venait-elle? Le sais-je! Qui est-elle ? Peu m'importe! Tu l'as vue: avoue-moi que tu l'as vue. Comme elle est belle! qu'elle est superbe! Dis-moi et dis-moi vite si mon âme pouvait ne pas voler à elle comme le fer vole à l'aimant; dis-moi si je pou-

vais ne pas l'aimer femme, puisque avant que je la crusse animée, je l'aimais statue. Tu ne me comprends pas, je ne m'en aperçois que trop; habitue-toi donc à me croire dans mon bon sens. Ecoute, écoute bien : il y a deux mois de cela, et il me semble que c'est hier et aussi qu'il y a un siècle, j'étais devant le bas-relief, je parlais à la Justicière, je lui disais des choses... des choses qu'on ne sait pas, oui, qu'on ne peut pas répéter; non, certes, qu'on les oublie, mais parce que personne ne doit les entendre après soi; les répéter serait offenser la pudeur et la sainteté de l'amour. J'étais avec elle et j'étais heureux : je croyais la tenir et je la tenais vraiment dans mes bras, je prolongeais l'étreinte, j'aurais voulu qu'elle durât éternellement... Un cri m'échappe, je me presse, je me tâte, je marche, je parle haut pour me prouver que j'étais bien moi, tel quel, et que ce que je voyais, je le voyais réelle-

ment ; je chancelle, je me cramponne à moi-même et je regarde, ébloui : sous mes yeux, à la portée de ma main, je voyais ma guerrière, mon aimée, mon épouse de pierre, Marianne ; elle avait pris une vêture de chair. Elle montait un cheval noir qui porte au front une lune blanche ; elle me considérait, je te le jure, et je remarquai que sa physionomie accusait l'étonnement et la joie, oui, la joie ! Immobile sur la selle, elle m'étudiait de la tête aux pieds ; brusquement elle piqua des deux, je la suivis de l'œil et longtemps je l'aperçus sur son cheval qui a des ailes ; elle regardait en arrière, vers l'Arc de Triomphe où elle m'avait trouvé. Depuis qu'elle m'est apparue, il faut que je la voie tous les jours : je sais l'heure à laquelle elle va aux Champs-Elysées ; je me tiens sur son passage. Elle me connaît bien, va ! elle a deviné, elle sait que je l'aime... Que dis-je là, mon Dieu ! je divague

peut-être ; et pourtant, rien de plus réel ; nous la reverrons aujourd'hui, bientôt, tout à l'heure, examine-la, et remarque si ses yeux ne vont pas droit aux miens. Nous ne nous sommes jamais parlé, elle et moi, cela n'est que trop vrai, mais je l'ai touchée ; et son souffle, son souffle embaumé a passé sur moi comme une brise.

Oh ! l'homme est parfois bien incrédule, tu doutes de ce que je te dis, ma voix n'est donc pas franche ? Tu n'en apprécies donc pas la sincérité ? Voyons, mets tes yeux dans les miens, regarde-moi bien en face, tu découvriras que je ne mens pas, que je ne me trompe pas, tu constateras que j'ai mon bon sens et que tout ce que je te dis est vrai..., vrai comme la statue de bronze qui est là et que tu peux étreindre et que tu ne saurais nier ; je vais parler plus lentement, fais-moi recommencer, arrête-moi si je

vais trop vite... Où en étais-je?... ah! m'y voici: je te disais que je l'avais touchée : c'était un soir, à la brune, j'étais à mon poste sous le portique; j'attendais qu'elle parût et j'attendais avec impatience! Elle arriva enfin, comme une trombe. Son cheval roulait des yeux rouges, son cheval noir. Il piaffait, il se cabrait, il s'enlevait, il me faisait peur, mais je ne le perdais pas de vue, tu penses, j'étais là! Tout à coup il renifle, écume et se précipite. Il se rue vers un terrain où l'on cimentait des fondements ; ceux qui virent cela poussèrent de grands cris, croyant l'amazone morte. J'étais là! Si je courus, si je bondis, si je volai, je n'en sais rien, toujours est-il que je tenais le mors à deux mains et que le cheval refoulé, presque assis sur sa croupe, ses naseaux fumants et dilatés, me regardait, vaincu. A demi désarçonnée elle se laisse aller à terre, je la soutiens sans lâcher bride.

Une branche de bruyère sauvage tomba de sa ceinture; cette branche, je l'ai! Toute fanée qu'elle est, je la garde et la garderai toujours. Et chaque fois que je vais à l'Arc de Triomphe pour la voir, j'attache un bouquet tout pareil à ma blouse. Elle s'en est aperçue et elle en paraît flattée... Ami, tout ce que je te raconte est vrai, tu en jugeras, tu vas en juger toi-même, tout cela est vrai comme l'astre qui nous éclaire! Eh! mais, quelle heure? dit-il.

Et sur ces mots Pierre Patient se leva et alla regarder le ciel à travers les carreaux du vitrail.

— Le soleil décline, fit-il, il est deux heures; il y a loin d'ici à l'Arc de l'Etoile... Allons, debout! tu vas la voir.

En un clin d'œil, il passa une blouse blanche comme le lait, à laquelle il piqua une branche de bruyère rouge qu'il avait prise dans un vase ciselé


MANTOUE
TAGLIAMENTO
MONT TABOR
DIETIKON
MUTTA TAL
GENES
LE VAR
MONTEBELLO
LE MINCIO
CASTEL FRANCO
RAGUSE
GAETE
FERN. BESNIER

merveilleusement et posé derrière la Liberté de bronze.

— Viens, viens, cria-t-il en redressant sa haute taille ; et ses yeux bleus étaient pleins d'étincelles, sa tête touffue et blonde rayonnait comme l'or ; mais viens donc !...

Inquiet, profondément troublé, ne me rendant pas compte du récit haletant que je venais d'entendre, je sortis avec cet enfiévré qui me précédait d'un pas convulsif. Nous longeâmes le faubourg Antoine, la rue de Rivoli jusqu'à la place de la Concorde ; de temps à autre, il murmurait :

— Hâtons-nous ; un peu plus vite Pressons-nous !...

Criblée de lumière, ce jour-là, la ville s'épanouissait comme une énorme architecture chimérique sous la baguette d'une fée ; ici, là, partout des dômes rayant le bleu de mille lignes noirâtres, se profilaient en plein ciel où montaient

aussi d'immenses échafaudages et le regard étudiait, sans pouvoir s'en défendre, ces machines de bois, de cordes et de fer, pareilles à des monstres à cent vertèbres, qui projetaient dans l'air des bras, des pieds, des mains, des doigts inextricables ; ô Paris, Paris !... Un million d'hommes errait à travers la prodigieuse cité dont les vibrations se répercutaient à l'infini : c'étaient des grincements de chars sur les chaussées, des cloches branlées et tintant toutes ensemble, des roulements de tambour, des chants de clairons, on ne sait quelles musiques lointaines, des sifflets stridents de locomotives, des chocs de wagons écrasant le rail, des enclumes martelées, de longues cheminées exhalant feux et flammes, et tous ces bruits divers venaient se confondre et se perdre dans cette rumeur troublante et profonde qui est le souffle de la capitale du monde. J'écoutais religieusement

respirer la géante, lorsque mon compagnon chuchota :

— Je vois le groupe, tout là-bas, le groupe héroïque ! *Elle* y brille comme un phare !

Quelques minutes après, nous franchissions la chaîne qui fait ceinture au portique.

— Marianne ! dit le visionnaire, ses yeux roulant dans les vagues de son idéalisme.

Il rêvait ; il avait les mains croisées sur la poitrine ; il respirait bruyamment et à de longs intervalles. Je me penchai sur lui, car il m'avait semblé qu'il parlait encore ; je ne m'étais pas trompé : ses lèvres bougeaient, il en sortait un bruissement presque inintelligible ; j'écoutai ; la rumeur de sa bouche se précisa peu à peu bientôt et j'ouïs ceci :

— Bientôt ! Mère blanche ! la grande heure ! Irrémissibles.... comme nos pères...

Sa face avait une expression de sévérité triste, mais irrévocable. L'œil fixé sur la Liberté, il bourdonna d'une voix monotone et rythmique, comme dans les temples, celle du prêtre récitant des litanies :

« Liberté, sois notre force!

» Nous le voulons.

» Égalité, sois notre droit!

» Nous le voulons.

» Hommes libres, aimons-nous! Aidons-nous!

» Nous le voulons, nous le voulons, nous le voulons.

» Frères, soyons justes!

» Nous le voulons.

» Justes, soyons forts!

» Nous le voulons. »

Il se tut et réfléchit. Tout à coup il détourna la tête et ses prunelles extatiques interrogèrent les vastes avenues des Champs-Élysées :

— Elle arrive, murmura-t-il ; elle accourt !

Je regardai devant moi, je cherchais de l'œil au milieu des voitures, des piétons et des cavaliers, je ne *la* voyais point.

— Tiens, la voilà ! s'écria Pierre, courant à la droite de l'Arc de Triomphe.

Je le rejoignis : Il était pâle et frissonnait.

— Où donc ?

— Ici, là, tout près de nous ! répéta-t-il d'une voix si basse que je l'entendis à peine.

En ce moment, je l'aperçus, elle. C'était à jurer sur son âme que le sculpteur sans égal l'avait copiée. Qu'elle eût coiffé le casque, ceint la cuirasse, brandi le glaive, et chacun alors se fût écrié : « C'est la Vierge républicaine ! »

Elle était brune, elle était pâle; elle était superbe. Sous son amazone on

pressentait la souplesse et la force : une musculature hardie, des nerfs d'acier dans une chair ferme, abondante et fine; ses cheveux noirs, un peu crépelés, baignaient son cou d'un ton chaud, bien planté sur les épaules. A son feutre appendait un voile qui, par moments, tremblait et bruissait comme une aile. Son cheval andalou à la robe d'ébène, polie, luisante, ayant des lueurs phosphoriques, rasait le sol ; ses quatre jambes jouant comme des ressorts, faisaient un bruit sec; il ne marchait pas, il flottait; sa croupe étroite et montueuse ondulait. Sa queue traînait à terre; il avait au milieu du front une tache blanche formant le croissant; sous les épaisses touffes de sa crinière, ses yeux luisaient comme des charbons ardents; par ses naseaux renflés passait une bruine qui s'épandait autour de lui; il reniflait bruyamment, son poitrail était parsemé d'écume et le mors en

portait des flocons; il s'avançait, tout pétulant, et procédant par saccades : il avait l'air sauvage.

— Marianne ! répéta Pierre ; ô Marianne !

Il y eut de l'adoration et de l'orgueil dans la manière dont il prononça ce nom.

Elle approchait, paraissant ne rien voir, pensive. Soudainement elle tressaillit; ses yeux avaient rencontré ceux de mon camarade ; regard indicible, terrible et doux, timide et fier; il fascinait et charmait. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de nous, j'aperçus à sa ceinture de la bruyère pareille à celle que son adorateur avait à sa blouse ; comme elle allait passer, ses lèvres eurent une sorte de sourire... Il me parut qu'elle avait remarqué la branche de bruyère fixée sur la poitrine de Patient. Elle passait..., sa figure devint anxieuse ; d'un mouvement brusque elle

tira les rênes, l'étalon recula et ses jarrets vinrent froisser la chaîne du portique. Un régiment débouchait dans les Champs-Elysées, musique en tête; je compris l'inquiétude de l'amazone caressant du revers de sa main son cheval qui frémissait sous elle; instinctivement je détournai la tête; Pierre était ramassé sur lui-même ; on eût dit qu'il allait bondir. Le régiment défilait, la musique disait un chant patriotique. Droite en selle, la très belle humait l'harmonie, ses narines battaient. A ce moment se produisit une chose étrange! Celui qui portait l'aigle du régiment, un drapeau mitraillé, en loques, un haillon noir de poudre, l'abaissa devant Elle qui s'inclina. Je regardai le porte-drapeau : c'était un jeune homme presque imberbe. Son pas était inégal, son œil humide : il paraissait très ému. Connaissait-il Marianne ou bien Marianne lui rappelait-elle la grande Idée pros-

crite, incarnée dans le granit sous les traits d'une femme ? . . . Une fanfare éclata, bientôt suivie de roulements de tambours : le second bataillon du régiment passait devant l'Arc de Triomphe. Une voix retentit éclatante comme un cuivre :

— Aux champs ! battez aux champs, voici la Liberté !

Debout sur l'une des bornes circulaires du portique, comme une statue sur son piédestal, la bouche encore entr'ouverte, les yeux et les bras levés au ciel, sa tête fauve et mâle s'enlevant dans les rayons du soleil qui la frappaient, mon ami m'apparut comme un inspiré prêt à révéler la sublimité de ses visions... Je le contemplais... ; un cri, un cri sorti de mille poitrines, me fit faire volte-face ; la foule courait, se poussait, se précipitait. Un homme partit devant moi comme un boulet ; je le suivis des yeux, et je vis dans l'enceinte du monument,

l'inconnue ballottée sur son cheval qui bondissait effroyablement sous elle. L'intrépide plébéien s'élança à la bride...; mais son élan avait été mal mesuré; il roula sur la terre; les clameurs de la foule redoublèrent déchirantes; mais déjà le sauveteur relevé volait... Il allait atteindre la bête; il l'atteignit... et retomba lourdement sur les pavés; il se redressa et bondit encore; trop tard! l'animal avait donné en plein contre le bas-relief de Rude, entraînant celle qui le montait sous lui. Des flots de gens accoururent; on se heurtait, on vociférait, on s'écrasait. « Elle est morte! » Ce ne fut qu'un cri, qu'un effarement général. Avec une rapidité électrique la pâleur envahit tous les visages; tout le monde avait peur et tout le monde voulait voir, et toutes les bouches disaient et répétaient: « Elle est morte! » Cependant Lui l'avait dégagée et *la* tenait entre ses bras, Elle,

dont la tête allait pendante sur les épaules. Il fit quelques pas devant lui, et s'étant agenouillé, il appuya ses lèvres sur le front de son idole et lui donna un long baiser fervent. La foule eut un mouvement de recul; elle voyait un citoyen en blouse, un ouvrier baisant un cadavre, un cadavre aristocratique, et elle ne comprenait pas, et quand elle ne comprend pas, la foule s'effare. Epouvantée, elle considérait Patient qui serrait Marianne contre sa poitrine, Patient, hérissé, hagard, grommelant comme un lion couché sur sa lionne morte.

Trois hommes, un en cheveux blancs et de haute stature, hautain quoique ému, un valet en livrée et un officier de police s'approchèrent ensemble du mystique amant de cette déité réelle, aussi rigide et aussi blanc qu'un marbre.

— Est-ce que vous venez me la pren-

dre déjà ? dit-il d'une voix à la fois amère et douce.

— Hâtez-vous, messieurs, ordonna le vieillard, faites enlever le corps de Son Altesse.

— Marianne ! . Altesse... elle, l'égalitaire ?

Et Pierre ayant levé des yeux stupides, se mit à rire aux éclats et s'abattit sur lui-même comme s'il eût été frappé de la foudre...

Il ne revint à lui que chez un de mes compatriotes où je l'avais fait transporter.

— Où suis-je ? me dit-il, est-ce que j'ai rêvé par hasard ? Est-ce que je rêve encore ?

Il porta les mains à son visage meurtri et toucha son front entouré de linges ensanglantés :

— Je me souviens, ah ! je me souviens très bien... Elle a peut-être bien fait de mourir aujourd'hui, mon cœur

n'était pas assez grand pour les contenir toutes les deux !

Et s'étant mis sur son séant, il songea.

— Quelle heure ? demanda-t-il après un long moment de silence et d'immobilité.

— Huit heures.

— Tu vas m'accompagner à la rue de Charonne ; il faut que je discute ce soir avec mes frères cette proposition de Jean Jacques :

« Trouver une forme d'association qui » défende et protège de toute la force » commune la personne et les biens de » chaque associé et par laquelle chacun » s'unissant à tous n'obéisse pourtant » qu'à lui-même et reste aussi libre qu'au- » paravant. »

Il se leva, nous sortîmes immédiatement.

— Prenons une voiture, lui dis-je, il y a loin du faubourg Honoré au faubourg

Antoine et tu as perdu beaucoup de sang.

— Je marcherai.

Il prit mon bras et nous arrivâmes vers neuf heures à la place de la Bastille. Une fois là, lui, qui n'avait pas prononcé le moindre mot tout le long des boulevards, s'arrêta au pied de la colonne. Ensuite, il posa sa main droite sur le piédestal funéraire, et d'un accent où passa son âme, il proféra ces paroles sacramentelles :

— Rois, ô rois, il reste encore un Le Toll !...

Ce ne fut pas sans peine que David et moi nous parvînmes à modérer la surexcitation cérébrale dont notre idéologue fut atteint quelques jours après le drame auquel j'avais assisté, et je dois avouer que si nous y réussîmes, nous le dûmes principalement aux conseils d'un vieil ami commun, Jacques Rivens, citoyen intègre, et fervent disciple

d'Hahnemann, qui nous dit : « Ce n'est pas un médecin, mais des adhérents qu'il faut à cet apôtre ; il est sain d'esprit et de corps, son âme seule est malade. Il est ainsi fait, ce philanthrope, qu'il ne saurait supporter l'indifférence ambiante ; il est tout amour, il est tout passion ; la haine s'introduisant dans son âme et s'en emparant, il serait bientôt mis à bas ; pour qu'il vive, aimez-le, aimons-le, soyons ses frères.

L'amour est la seule nourriture qui convienne à cette nature farouche, mais bonne et sensible à l'excès ; il dépend peut-être de nous de lui faire un air respirable.

Ces sages prescriptions furent suivies à la lettre : Tous les quatre, à dater de ce jour-là, nous vécûmes en famille. Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien troublât l'harmonie de notre fraternité. Pierre, rasséréné, vivait paisible dans la chaude atmosphère que

nous lui avions faite. Mais un malheur, un malheur irréparable, vint nous frapper à l'improviste, et je n'ose guère encore en mesurer toutes les conséquences. Il y a quelques mois, je voyageais en Angleterre pour le service de notre cause, lorsqu'une dépêche télégraphique m'apprit en route que notre « ancien » avait succombé l'avant-veille à la rupture de l'anévrisme dont il souffrait depuis si longtemps ; et le surlendemain, je reçus au fond du pays de Galles la lettre que voici :

« Ce matin, nous avons rendu notre ami à la terre. Tu étais aux funérailles de Bocage, tu vois celles de David : même grandeur, même simplicité, mêmes hommes. De la maison mortuaire nous nous sommes rendus directement au cimetière Montparnasse ; on savait et l'on disait dans la foule que celui que nous accompagnions hors de la vie

était un de ces libres penseurs qui finissent comme ils ont vécu, calmes, justes, forts de leur conscience, sans mystère ni faiblesse, et dont le seuil ne fut jamais profané par un commis de la théocratie. A la porte du cimetière, le convoi fut rejoint par cinq ou six mille prolétaires. Chacun d'eux tenait à la main un bouquet d'immortelles; tous étaient graves et dignes. Vêtu de sa blouse blanche, tête nue, Patient marchait au milieu d'eux. Dès que le corbillard se fut engagé dans l'allée funèbre, notre camarade fit un signe, et les ouvriers, parmi lesquels je reconnus Galotte, Malvinières, Durand, Kasber, Drouillac, Nujor, Hordec, Notazzo, les trois Imaille, Hannivel le père et Hannivel le fils, Schebach, les deux Billot, Taulas, Zoliniat, Tabourille et beaucoup d'autres amis du faubourg Antoine et du faubourg Marcel, se répandirent autour du char et l'escortèrent jusqu'à

la fosse fraîche creusée qui s'ouvrait entre deux monticules, au milieu d'une multitude de petites croix noires dans le coin le plus humble et le plus discret du cimetière de l'Est.

» Dès que la bière eut été descendue dans la fosse, j'analysai simplement la vie de celui que la Démocratie venait de perdre. Tous les assistants s'attendaient à ce qu'un ouvrier prît la parole après moi et dit les vertus de l'honnête citoyen qui n'avait jamais menti à sa foi et qui n'avait jamais oublié ni dédaigné, mais toujours aimé et soulagé, autant qu'il l'avait pu, ceux d'en bas, d'où il était lui-même sorti. Galotte, Schebach, Kasber et tous les nôtres, serrés derrière leur président, faisaient silence et prêtaient l'oreille, croyant qu'il allait parler ; je le crus moi-même, car, pâle et solennel, il semblait se recueillir. Ayant levé la tête, il considéra lentement la foule, puis, étendant

les mains sur la fosse, il dit : « Celui-ci fut un homme ! »

» Ces mots forts et laconiques, ces seuls mots, accentués d'une voix mâle, quoique attendrie, portèrent droit aux cœurs bien mieux qu'une savante et longue oraison funèbre ; ils formulaient et résumaient éloquemment les sentiments qui vivaient dans l'âme de chacun de nous. On comprit vite que ces simples et brèves paroles avaient exprimé tout ce qu'on aurait pu dire longuement et tout ce que nous eussions voulu dire nous-mêmes du vénéré défunt. Nous nous retirâmes aussitôt, après avoir salué du regard et du cœur celui qui, si longtemps actif sur la brèche, avait définitivement gagné le droit au repos.

» A la sortie du cimetière, Pierre vint à moi et nous cheminâmes côte à côte. Son pas était brusque et précipité, ses yeux avaient retrouvé ces lueurs farou-

ches qui nous inquiétaient tant jadis, David comme moi-même, et son visage, que l'ascétisme a marqué de son imposante estampille, offrait une exaltation qui me rappelait les jours où, plus jeune et toujours enflammé, ne voyant que poésies en la vie il chantait ses croyances et ses passions. Pourtant, il m'entretint d'abord avec beaucoup de calme et de lucidité de ses études financières et agricoles, et il m'exposa des plans de réformes économiques et quelques théories sociales auxquels l'esprit le plus pratique n'eût trouvé d'extraordinaire que leur facile application. Ensuite il récita ces vers impérissables forgés en plein Océan :

LA LOI

. . . .

J'étais la loi, je suis un spectre; il m'a tuée.

LA JUSTICE

De moi, prêtresse, il fait une prostituée.

LES OISEAUX

Il a retiré l'air des cieux, et nous fuyons.

. . . .

LA LIBERTÉ

Je m'enfuis avec eux, ô terre sans rayons,
Grèce, adieu!

UN VOLEUR

Ce tyran, nous l'aimons. Car ce maître
Que respecte le juge et qu'admire le prêtre,
Qu'on accueille partout de cris encourageants
Est plus pareil à nous qu'à vous, honnêtes gens.

LE SERMENT

Dieux puissants, à jamais fermez toutes les bouches!
La confiance est morte au fond des cœurs farouches.
Homme, tu mens! Soleil, tu mens! Cieux, vous mentez!
Soufflez, vents de la nuit! emportez, emportez
L'honneur et la vertu, cette sombre chimère!

LA PATRIE

Mon fils, je suis aux fers! Mon fils, je suis ta mère!
Je tends les bras vers toi du fond de ma prison.

HARMODIUS

Quoi! le frapper, la nuit, rentrant dans sa maison!
Quoi! devant ce ciel noir, devant ces mers sans borne
Le poignarder, devant ce gouffre obscur et morne,
En présence de l'ombre et de l'immensité...

« Cette déclamation fut coupée soudain par Kasber, qui accourait à nous, tout essoufflé : « Tristes nouvelles ! dit-il ; je viens de rencontrer l'ancien représentant Bastide ; Proudhon est mort,

Charras va mourir... » Notre ami pâlit. Muet, absorbé, pesant, il marchait entre le porteur de ces mauvaises nouvelles et moi. A plusieurs reprises, il trébucha violemment, il allait devant lui indécis comme un aveugle. « Prends garde, à quoi songes-tu donc? lui demandai-je. » « A ceux qui partent, à ceux qui restent... Je songe à ceux qui furent grands et qui ne sont plus; je songe à nos pères de 89, de 92 et de 93, et je songe aussi à nous qui sommes si petits, nous tous. Un homme ne saurait enrayer tout un peuple! Oui, je songe à ces incorruptibles régicides qui osèrent sacrifier un despote à la République et qui furent assez fermes pour se faire juges du crime et exécuteurs du criminel. »

» Que de fois nous l'avons entendu émettre de pareilles doctrines! que de fois nous nous sommes efforcés de fléchir l'absolu rigorisme de ses principes

et de ses convictions! Peines perdues. La preuve m'en est acquise à présent; la pratique des plus austères vertus, l'étude des problèmes philosophiques les plus ardus et les plus abstraits, l'amour des spéculations sociales, loin d'éteindre ses fièvres périodiques si redoutables, leur ont fourni je ne sais quels vivaces aliments. Bien souvent, il nous a rendus témoins l'un et l'autre de ses étranges crises, et nous avons tremblé bien souvent de lui voir exécuter la menace qu'il exhalait sous leur empire; la dernière qu'il a subie sous mes yeux m'ôte tout espoir de le contenir désormais : il m'a parlé de son aïeul le montagnard de l'an II, de Mère blanche, qui le poussent irrésistiblement, disait-il, à l'œuvre de délivrance; il m'a parlé aussi de ses ancêtres paternels, ces énergiques, dont il s'accuse d'être le fils dégénéré, et il m'a juré qu'il ne pouvait plus se défendre d'obéir

à la mission qu'ils lui ont léguée. « Ma conscience, s'écriait-il sans cesse, m'affirme qu'on peut tuer un tyran avec tranquillité. » Je parvins à l'apaiser un peu, et je pensais avoir enfin détourné ses pensées de la préoccupation funèbre qui le travaille nuit et jour lorsqu'il me dit, d'une voix sourde, en me pressant longuement les mains : Montesquieu a raison : « La seule manière de punir celui qui s'est mis au-dessus des lois, c'est de le mettre lui-même hors la loi. » Je remplirai ma tâche; je dois la remplir; je le peux, je le veux ! Il faut que je l'accomplisse et sans délai. Cela sera. Je ne me sentirai digne du respect des autres et du mien que lorsque je l'aurai accomplie ! »

» Agis, ami, agis vite. Maintenant que David n'est plus, il n'y a que toi qui puisse arrêter notre frère, agis vite, te dis-je. J'ai peur de ses vertiges, j'ai

peur de ses vertus, j'ai peur de son héroïsme.

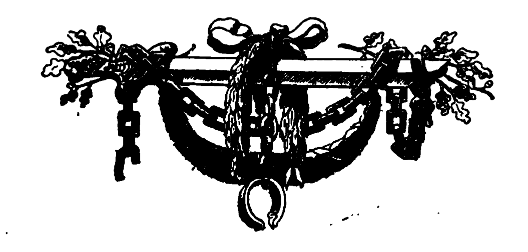
» Ecris-nous. On t'embrasse.

» JACQUES RIVENS. »

Cette lettre si cordiale du docte praticien qui avait prolongé la vie de la conventionnelle Le Toll, en 1848, et qui avait sauvé celle de son petit-fils blessé sur la barricade républicaine d'un coup de feu à la poitrine, m'affecta plus que je ne pourrais le dire. Je sentis que ce violent puritain irait devant lui inflexible et fatal comme un projectile. Les hommes ont leurs destins! Qu'un grand acte s'accomplisse et stupéfie le monde inquiet d'être subitement délivré de certaines étreintes, que Pierre Patient exerce, aujourd'hui ou demain, ce qu'il appelle son devoir et son droit de justicier, je n'en serai nullement étonné: je m'y attends. Il est forgé, le glaive rédempteur, et peut-être, à Paris,

ainsi qu'à Rome celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde, et comme en une gaine, dans le cœur infâme de César!

Paris, 1860.





M DCCC LXI

Achevé d'imprimer

LE VINGT-CINQ MAI MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROIS

Par CHARLES BLOT

Pour HENRY ORIOL, Libraire

A PARIS





